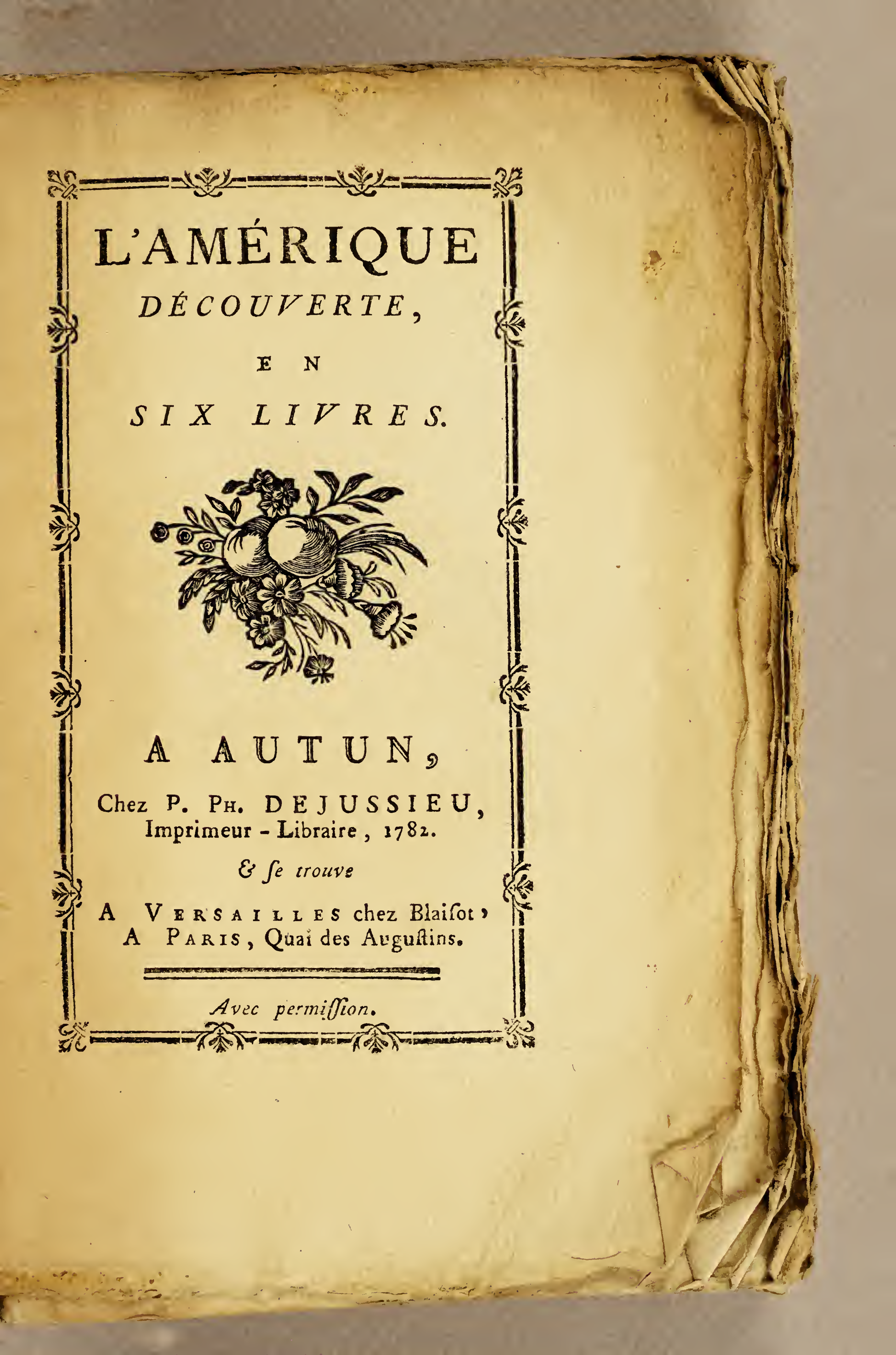
Rarissime -

[Laureau] voir Sabin

(42)



L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE,

E N

SIX LIVRES.

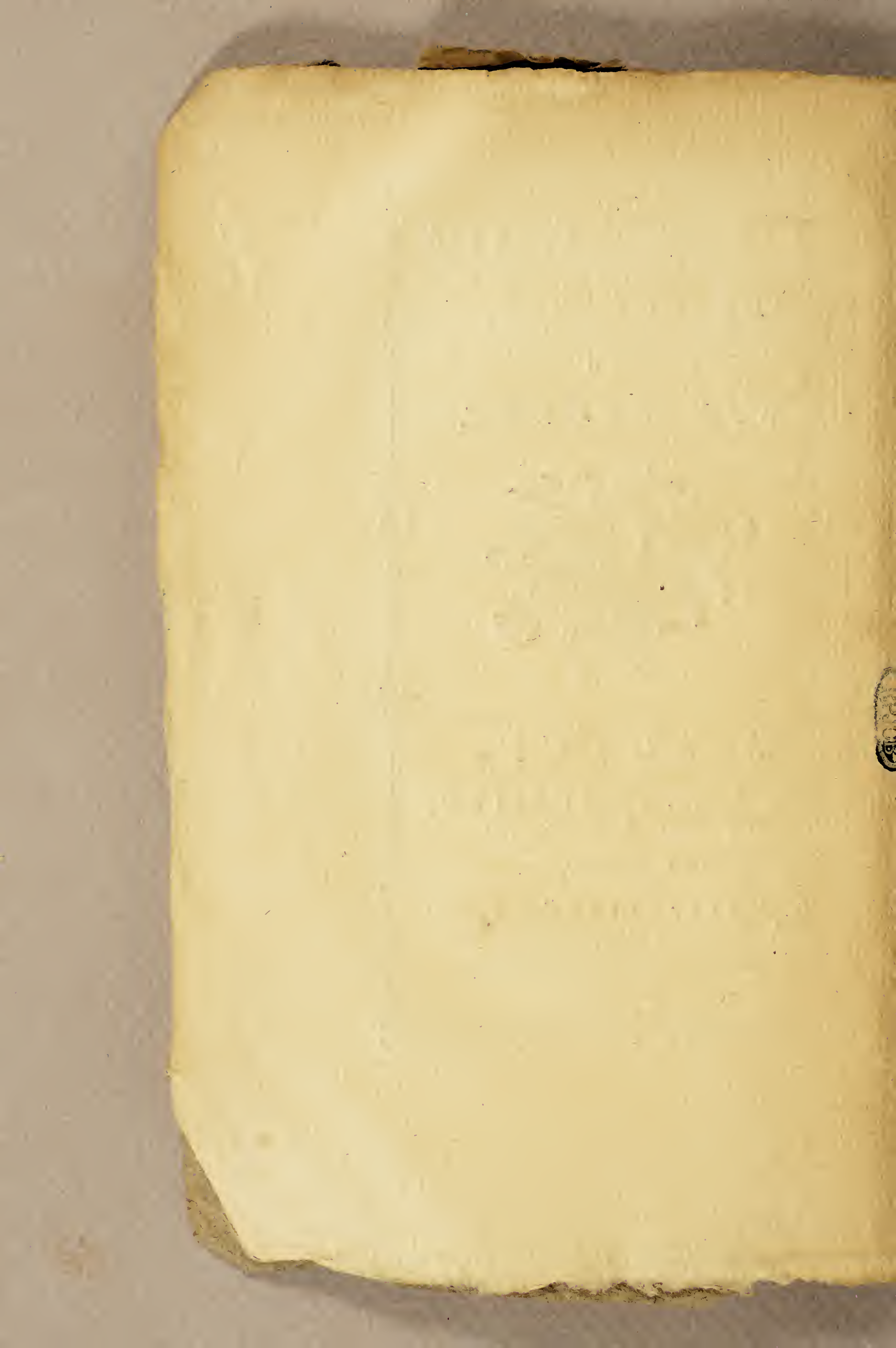
A AUTUN,

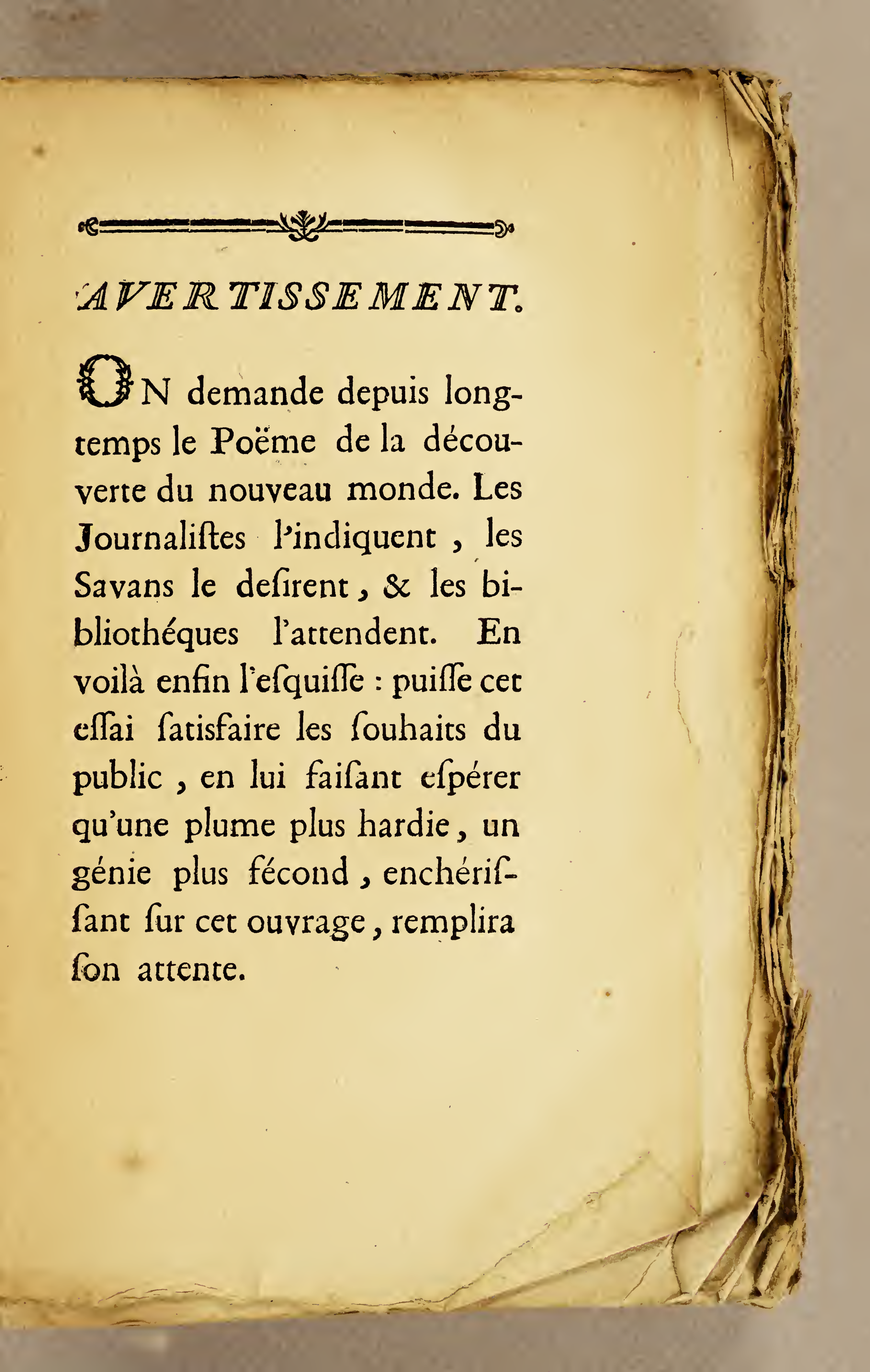
Chez P. PH. DEJUSSIEU,
Imprimeur - Libraire, 1782.

& se trouve

A VERSAILLES chez Blaisot,
A PARIS, Quai des Augustins.

Avec permission.





AVERTISSEMENT.

ON demande depuis long-temps le Poëme de la découverte du nouveau monde. Les Journaliſtes l'indiquent, les Savans le deſirent, & les bibliothéques l'attendent. En voilà enfin l'eſquiſſe : puiſſe cet eſſai ſatisfaire les ſouhaits du public, en lui faiſant eſpérer qu'une plume plus hardie, un génie plus fécond, enchériſſant ſur cet ouvrage, remplira ſon attente.

SOMMAIRE
DU PREMIER LIVRE.

INVOCATION; arrivée de Colomb à Palos, ſon origine; il forme le projet de la découverte d'un autre monde. Il va trouver Paul, ſavant Médecin de Florence. Diſcours à Paul, réponſe de Paul: il ſollicite des ſecours auprès de différentes Puiſſances: il eſt trompé en Portugal: motif du refus de la République de Gênes. De l'état de l'Eſpagne après ſes révolutions. Génie & magnanimité de la Reine Iſabelle. La Nuit, témoin du plan de Colomb, & de ſa réſolution dans le cabinet de Paul, avertit l'Ignorance & le Fanatiſme; leur portrait; tableau de la Cour d'Eſpagne. Portrait de Talavera, Cenſeur du plan de Colomb. Son diſ-

cours à la Reine. Projet de Colomb rejetté. Songe de la Reine ; Colomb eſt rappellé, ſa propoſition eſt admiſe ; généroſité des Habitans de Palos.





L'AMÉRIQUE DÉCOUVERTE.

LIVRE PREMIER.

JE célebre ce grand événement où l'univers fut tout à coup agrandi de moitié, où des hommes étonnés virent un autre monde, trouverent des freres dont les traditions de leurs ayeux ne leur avaient donné aucune idée ; & ce Navigateur audacieux, qui forçant la nature & l'océan, ajouta une quatrieme partie à la terre, arracha le voile dont elle se couvroit depuis l'origine des sie-

cles, & ne lui permit plus d'avoir des ſecrets pour l'homme.

O toi qui employas ton étonnante carriere à former & à exécuter les plus grands projets, qui remplis l'univers d'étonnement & d'admiration, qui allas où la penſée de l'homme n'avait même oſé pénétrer; toi dont le nom doit être invoqué dans les grandes entrepriſes, & révéré ſur l'océan, à l'inſtar de celui des Divinités marines, qui fus adoré encore vivant, & vis des hommes courageux proſternés à tes pieds, dans le ſilence & le reſpect de l'adoration; toi qui pouvais dire de plus que toutes les puiſſances enſemble: cette mer immenſe, c'eſt moi qui l'ai domptée; ces ports, je les ai ouverts; ces vaſtes contrées, j'en ai en quelque ſorte été le créateur; j'en ai gratifié des Rois, j'ai donné à l'univers autant qu'il poſſédait déja, & à la ſociété des nations ſans nombre; immortel Colomb, puiſſe ton génie lumineux m'éclairer un moment, pour dire avec dignité comment tu conçus & exécutas le

projet le plus fier & le plus étonnant qu'ait jamais enfanté l'eſprit humain!

L'Eſpagne jouiſſait des douceurs de la paix que venait de lui aſſurer la conquête du Royaume de Grenade; ſes peuples ſans allarmes, vivaient dans le repos, & le commerce des Maures, tranſporté dans ſes ports, veillait ſur ſon bonheur & ſon opulence, lorſqu'on vit arriver à Palos un petit nombre d'hommes conduits par un Étranger qui partait pour aller reconnaître un monde nouveau, & le ſoumettre aux Rois d'Eſpagne. Ce Chef était un homme obſcur, & trois petits vaiſſeaux montés par environ cent hommes, étaient les ſeuls moyens avec leſquels il allait exécuter une ſi grande entrepriſe; mais cet Étranger étoit le génie de la fortune de l'Eſpagne; & avec ces moyens, tous fables qu'ils étaient, il allait faire plus que tous les Conquérans, & remplir la terre d'étonnement & de la gloire de ſon nom.

Cet homme qui formait un deſſein ſi fier, qui promettait des choſes im-

poſſibles à la puiſſance des Rois, était un ſavant né dans une condition ordinaire, c'était le Gênois Colomb. Livré tour à tour à l'étude, & aux ſanglants exercices de Mars, les côtes de Portugal l'avaient reçu à la ſuite d'un rude combat avec les Vénitiens ennemis de ſa Patrie : la valeur & l'intelligence furent obligés de céder au nombre & à la force; la mer comme de concert avec l'ennemi, engloutit ſon vaiſſeau. Échappé à ce double péril, les Portugais témoins de ſon courage, admirerent bientôt ſes connoiſſances; il prit place parmi leurs Marins, & ce fut à leur école que ſe forma le hardi Navigateur qui découvrit le nouveau monde. Mais le projet était bien au deſſus d'eux & du ſiecle; il n'appartint qu'à celui qui l'exécuta.

Colomb doué par la nature d'un genie profond & méditatif, né avec une ame ferme & élevée, le deſir de la gloire, & la ſoif des connoiſſances, ſecoua par l'effort le plus hardi qui eût encore été fait, les chaî-

nes du préjugé ; leva fiérement la tête au dessus des ténebres qui couvraient son siecle ; il vit que la terre tournait, qu'on ne connoissait qu'une partie de sa surface, qu'on ignorait absolument l'autre qui devait faire le contrepoids : il comprit que ces deux parties n'étaient séparées que par des mers immenses que l'on pouvait franchir. Son génie inventif lui procura les moyens de surmonter cet obstacle invincible aux yeux de son siecle. Connoissant la propriété de l'aimant il l'associa à son entreprise, & en fit son guide dans ces climats ignorés : assuré d'un aussi puissant secours, il ne s'occupa plus qu'à les découvrir aux yeux de ses contemporains, & à y faire toucher leurs regards.

Il existait cependant un homme dont les connoissances pouvaient lui servir de boussole. Cet homme rare, le seul capable de diriger ce projet, était à quatre cents lieues de l'endroit où il était éclos ; mais le génie & l'amour de la gloire n'ont jamais calculé les distances : Paul était le

nom de ce ſavant; Florence était ſa Patrie; les loiſirs que lui laiſſait la médecine qu'il profeſſait, étaient remplis par l'étude de la coſmographie & de l'aſtronomie: les découvertes, les navigations inſtructives étaient venues à ſa connoiſſance: il avait déja deviné le ſyſtême que Copernic publia depuis. Ce fut dans ſon cabinet, le ſanctuaire des ſciences, & des plus rares connoiſſances qui exiſtaſſent alors, que fut révélé pour la premiere fois le projet qui enfanta un monde; Colomb le développa en ces termes.

Occupé d'un projet immenſe, & ne trouvant autour de moi que des hommes dont les connoiſſances ne ſortent pas de la ſphere ordinaire, dont les idées ne parcourent pas ces régions où mon imagination me tranſporte, je viens du fonds de la Luſitanie, ſolliciter les ſecours de ton génie, & te conſulter ſur l'exiſtence & la découverte d'un nouveau monde. A qui puis-je mieux m'adreſſer qu'au ſavant qui renferme la terre

dans le tour de ſon compas, qui meſure les lignes de ſa ſurface, en approfondit la théorie, au ſeul homme enfin qui connoiſſe la planete que Dieu lui a donné pour habitation !

Les voyages que j'ai fait, les récits des Marins que j'ai entendu, les indices que j'ai vu, tout m'a fait ſoupçonner qu'à l'Occident de notre monde, il en exiſtait un autre. Je ne penſe jamais que c'eſt la terre qui tourne, que je ne me l'a repréſente ſous la forme d'une boule : je vois que notre hémiſphere ne fait que la moitié de cette boule ; il faut cependant une autre partie pour faire le contrepoids ; or, l'équilibre ſe maintient, preuve que cette autre moitié exiſte, & que nous l'ignorons. Ces vaſtes régions oppoſées aux notres, ne ſont pas couvertes d'eau ; le navigateur hardi qui pénétre dans la profondeur de ces mers, eſt étonné de voir des oiſeaux dont le vol prend ſa direction du côté de l'Occident ; on a quelque fois obſervé qu'il en venoit des vents vio-

lents, ſemblables à ceux qui accompagnent les ouragans, ou les éruptions des Volcans. J'ai connu des Matelots qui m'ont aſſuré avoir vu après une longue tempête, une branche d'arbre garni d'un fruit ignoré dans les pays qui nous ſont connus. Moi-même j'ai vu venir de ce côté une piece d'un bois étranger travaillé de main d'homme.

Un jour que mon vaiſſeau étoit à l'ancre, dans une des Açores, & que je parcourais l'Iſle, je vis avec ſurpriſe dans un déſert, au milieu des ronces & des rochers, la ſtatue d'un cavalier. Sa main gauche était apuyée ſur le col de ſon cheval, & ſon bras droit étendu vers l'Occident, me parut indiquer du doigt un monde pareil à celui qui étoit à ſa gauche. D'après ces raiſonnements & ſur ces indices, je me ſuis formé le plan d'un autre continent, j'ai conçu le deſſein d'aller le découvrir; je viens auparavant ſavoir ſi mes idées ne m'abuſent pas, ſi mon

projet eſt auſſi poſſible que je me le figure.

Paul, qui au feu de ſes yeux, à la fineſſe de ſes traits, avait déja jugé de ſon génie, en ſentit toute l'élévation à ces paroles, & lui répondit ainſi :

C'éſt plus pour vous encourager que pour vous inſtruire, que je vous parle ſur une matiere dont rien n'a échappé à votre pénétration; la forme de la terre, ſa rotation que je ſoupçonne comme vous, nous démontrent que les eaux n'occupent que les endroits les plus bas; dès lors elles ne couvrent pas cet eſpace immenſe qui eſt au delà de notre continent; les endroits élevés comme les terres que nous occupons, ſont au deſſus du niveau de la mer, ils ſont le contrepoids de nos habitations, & ſont préſentés à leur tour aux influences du ſoleil; l'eau n'étant que la vapeur de la matiere, cette vapeur ne peut être plus conſidérable que le corps d'où elle émane. Outre ces conjectures, j'ai de

puiſſans indices à ajouter aux vôtres. Des joncs d'une eſpece inconnue en Afrique & en Europe, ont ſouvent été jettés ſur nos côtes, dans des temps où les eaux étaient agitées par les vents du couchant. Des arbres d'un bois, & d'une dureté inconnue dans notre continent, ont été pouſſés par les mêmes vents; une piece de bois travaillée avec des inſtruments informes, un canot fait par des mains groſſieres & ſans art, ont été conduits & vus ſur les mêmes côtes : il exiſte donc une terre qui a produit ces matieres, & des mains qui les ont façonnées.

A ces mots, Colomb ſe levant avec vivacité, s'écria, il eſt donc vrai qu'il exiſte ce monde que je ſoupçonnais; un moment, (reprit le ſavant en lui faiſant ſigne de la main) & je vais mettre le comble à votre ſurpriſe : ſes habitans exiſtent auſſi; après une tempête longue & affreuſe, le corps d'un être qu'on reconnut pour un homme, fut porté par les vents du couchant ſur les

côtes d'Afrique; ſon teint était de couleur de cuivre, ſon viſage était ſans barbe, ſes traits étaient ſinguliers, jamais on en avait vu de pareil; cet homme exraordinaire venait ſans contredit du même pays que les joncs, les bois travaillés & le canot. Il en était l'artiſan, il était l'habitant de ces pays que votre génie vous a révélé, que je n'ai qu'entrevu, que vous me faites voir à découvert, & que je place à une grande diſtance de notre continent. C'eſt à vous qu'il eſt réſervé de les montrer aux hommes, & de ſignaler notre ſiecle par cette époque la plus glorieuſe, qui puiſſe être dans les faſtes de l'Univers.

Colomb plein de joie & de confiance, brûle d'aller exécuter ſon deſſein, & quitte le cabinet du ſavant, ce modeſte réduit où venait d'être arrêté le projet qui changea la face de l'Univers. Là, on n'avoit pas délibéré comme ſous la tente d'un Conquérant ſur la conquête d'une ville ou d'une province, on avait agité

ſi on agrandirait le monde, ſi on ajouterait une ſeconde partie à l'Univers : Eh ! celui qui propoſait ce deſſein n'était qu'un mortel, & il l'exécuta. Les Princes & les Monarques n'entrerent pas dans ce Conſeil qui allait produire les plus grands changements dans l'Univers : deux hommes de génie dans un moment de converſation, prononcerent ſeuls ſur le ſort du monde, & préparerent la plus étonnante révolution qui fût jamais ſur la terre.

Mais qu'il y a loin de la création d'un projet à l'exécution dont les moyens ſont dans la main des Princes ; Colomb éprouva que cette diſtance était plus grande que celle des deux mondes : il conſomma huit ans en tentatives inutiles ; pourquoi avons nous à regretter que ce temps & celui des perſécutions qu'il eſſuya, ait été perdu pour ſa vie infatigable & glorieuſe : il déploya tous ſes efforts auprès des Puiſſances maritimes. Son frere Barthelemy, qui dans la ſuite figura parmi

les hardis navigateurs, & les chefs les plus intrépides du ſiecle, fut en Angleterre par ſon ordre ; & lui ſe préſenta à la Cour de Portugal. Jean Second qui regnait alors, avait fait beaucoup d'entrepriſes éclatantantes ; Diaz avait illuſtré ſon regne par la découverte des côtes d'Afrique : Colomb ſe flattait avec raiſon d'être accueilli d'un pareil Monarque : mais les Grands hommes ont leurs moments de faibleſſe. Ce Monarque généreux écouta les conſeils perfides de ſes Courtiſans ; & pendant qu'on amuſait Colomb, une Eſcadre allait reconnaître les terres qu'il annonçait, & lui enlever la gloire de ſon projet : l'ame fiere & généreuſe du Génois, fut révoltée d'un procédé auſſi bas : il quitta auſſitôt un pays où il avait été trompé ſi cruellement, & abandonna à jamais le Pavillon Portugais, ſouillé d'une telle lâcheté. Le Prince rougit dans la ſuite d'une conduite auſſi indigne de lui ; & ſes ennemis, au lieu d'une gloire uſurpée, ne

recueillirent que la honte d'une entreprise perfide & malheureuse ; il était réservé au seul auteur de ce noble dessein, de pouvoir l'exécuter.

Il s'adressa à la France & à l'Espagne ; peines inutiles, les esprits n'y étaient pas encore assez éclairés pour saisir des idées aussi élevées. Parmi les Puissances dont il invoqua les secours, & sollicita le Pavillon, Gênes ne fut pas oubliée ; Gênes, sa patrie, qui du milieu de son golphe, s'éleve avec noblesse, comme pour commander à la mer. La république sentit toute la beauté du projet ; si elle ne l'exécuta pas, c'est qu'elle comprit qu'un monde éloigné, devant exciter par ses richesses la cupidité des autres nations, exigeait pour sa conquête, & sa conservation, des moyens & une population au dessus des siens. Elle sentit que le fardeau était au dessus des forces d'une puissance ordinaire. Sages Liguriens, vous opinâtes en philosophes ! les événements ont

justifié votre décision. Le Portugal plus puissant, n'a-t-il pas succombé depuis, sous un poids moins lourd? Et l'Espagne fatiguée, n'a pas trop de ses Royaumes pour soutenir la grandeur qui vous eût accablé? Heureux les peuples dont les Chefs voient si bien les intérêts & le bonheur?

Infatigable dans la poursuite de son projet, Colomb revint de nouveau à la Cour d'Espagne; Muse de l'histoire, apprend nous quelle puissance dominait alors dans l'Ibérie?

Le formidable Empire Romain n'existait plus; des Sauvages sortis des flancs du nord, en avaient fait justice, & vangé l'univers. Ce colosse dont les membres semblaient embrasser le monde entier, n'était pas tombé tout à coup. La vertu & le courage des Césars & des Caton, avoient mis dans les esprits une force d'impulsion dont le mouvement dura pendant plusieurs siecles: mais ce beau feu fermentant insen-

ſiblement avec la craſſe du vice, & les glaces de la lâcheté ; la maſſe ſe corrompit par dégré, le mal prit le deſſus, à cette époque tout fut perdu. L'Ibérien long-temps eſclave de Rome, paſſa ſous le joug de ces féroces enfans du nord, qui, pouſſés par leur premiere impétuoſité, paſſerent juſqu'en Afrique : en vain, ils parcouraient le Globe, paſſaient de la Zone glaciale ſous la Zone torride, ils rencontraient toujours la même puiſſance : l'Empire ſans force ſe défendait par ſon étendue, & laſſait ſes Conquérans. Le Vandale, vainqueur par un reflux étonnant, ſe vit écraſer à ſon tour en Eſpagne, par l'Arabe fanatique, & victorieux alors ſur toutes les parties de la terre en même temps. L'Eſpagnol ſpectateur de ces ſanglantes tragédies, joint au Vandale humilié, leva le front dès que la victoire fut paſſée, & attaqua ſon nouveau Maître. Ce grand procès entre l'uſurpateur, & l'ancien propriétaire, dura près de huit cents

ans, & fut enfin décidé en faveur du parti le plus juſte. L'Eſpagnol par la conquête de Grenade, vit la réunion de toutes ſes provinces, ſous la même domination.

Ces Dominateurs étaient Ferdinand & Iſabelle. Un hymen heureux avait réuni avec ces Princes tous les Royaumes de l'Eſpagne, & leur valeur y avait encore joint celui de Grenade, le ſeul qui reſtât aux Arabes : il ne manquait à leur proſpérité que des conquêtes éloignées; lorſqu'un Navigateur audacieux vint leur offrir de conquérir un monde, de ſoumettre à leur joug des Royaumes inconnus aux mortels de ce continent, & d'élever leur puiſſance, & leur empire au deſſus de tout ce qu'on avait vu juſqu'alors. A ces offres éblouiſſantes, le Trône ſembla tréſſaillir, & le Diadême redoubler déclat : Ferdinand était ambitieux; Iſabelle avait l'ame grande, digne du rang qu'elle occupait, ſon génie avait porté le dernier coup à la puiſſance des Maures, & l'exé-

cution de ſes conſeils, avait plus d'une fois couvert de gloire Ferdinand. Ce fut devant ces Princes glorieux que parut Colomb ; ce fut devant leur Trône qu'il fit ſes magnifiques promeſſes, les plus belles qui aient jamais flatté l'oreille des Rois : ce noble projet fut goûté ; Talavera, Directeur de la Reine, fut chargé de l'examiner, & d'en faire le rapport.

Dans ce moment, de puiſſans ennemis étaient en campagne pour le combatre, & défendre leur Empire auquel il devoit porter des coups mortels. La Nuit attirée par les rayons furtifs, & vacillans d'une lampe qui bleſſait ſon obſcurité, avait vu ce plan tracé pendant ſon ſilence, dans la profondeur de l'étude ; & enſuite arrêté dans le cabinet de Paul, elle courut auſſitôt en avertir l'Ignorance, & le Fanatiſme qui traînaient avec elle, leurs voiles obſcures ſur la terre.

Dans une contrée fortunée de la Turquie, ſur le niveau d'une plaine

agréable, mais inculte, & couverte de ronces, demeure l'Ignorance : au milieu de matériaux ſuperbes, propres à bâtir les Palais les plus ſomptueux, on diſtingue une miſérable chaumiere, dont les murs ſont de boue, le couvert eſt de chaume ſurmonté d'un croiſſant; l'Ignorance y eſt aſſiſe ſur le fût renverſé d'une colonne ornée d'une ſculpture exquiſe, mais dégradée, & couverte de craſſe. Ses pieds poſent ſur un tableau d'Apelles au lieu de tapis, les ouvrages d'Homere, d'Héſiode, de Virgile, entaſſés en pile comme du bois à brûler, ſervent à entretenir ſon feu; elle eſt ſervie par l'Habitude, dont l'allure ſemblable à celle d'un âne, eſt toujours la même.

Le Fanatiſme debout ſur une montagne, la tête élevée dans les nues, domine ſur l'univers. Il tient dans ſa main le couteau qui depuis égorgea Henry IV. A ſes pieds, clairent les affreux bûchers de l'infâme Inquiſition. Le Meurtre, le poignard à la main, la face enſanglantée; la Fureur

au regard horrible, aux cheveux de ſerpens hériſſés, le bandeau ſur les yeux, ſe tiennent à ſes côtés, & attendent ſes ordres ſanguinaires. Pere du carnage & de la rage, diſent-ils, toi qui éteins dans les cœurs les ſentimens humains & ſacrés, ordonne, & la mort va frapper; ne regarde pas aux victimes, quelque ſoit le ſang que tu nous abandonnes, il va être verſé ſans héſiter : que ce ſoient nos amis, nos freres, nos peres ou nos Souverains, ils vont tomber ſous nos coups, & ce fer va ſe plonger dans leur ſein : ils n'ont pas encore dit que le ſignal eſt donné : les liens ſi doux de l'amitié, les chaînes ſacrées de la nature ſont rompues, l'ami roule dans la pouſſiere, ſous les coups de ſon ami, le pere ſous ceux de ſon fils; le monſtre eſt ſatisfait; de nouveaux ordres ſont donnés, & le carnage recommence.

A l'avertiſſement de la Nuit, l'Ignorance effrayée pouſſe un profond ſoupir, gémit douloureuſement, puis ſe tournant vers le Fanatiſme,

& la Nuit, elle profere ces paroles entrecoupées de pleurs & de ſanglots.

Eh quoi, mes malheurs & mes pertes, ne feront donc qu'accroître; bientôt je n'aurai plus ni temples, ni aſyles ; auſſi ancienne que la terre, vous ſavez quel fut mon triomphe dans ces premiers temps, où nous couvrions ſeuls tout l'univers de voiles épaiſſes; vous vous rappellez qu'ayant apperçu les beaux arts à la lueur de leurs flambeaux, qui cherchaient à pénétrer dans mon empire, & à étendre leur lumiere ſur la ſurface de la terre ; je fis une ligue avec les hommes encore nouveaux, & ſecondée de votre ſecours, j'attaquai ces ennemis, j'éteignis leur lumiere ; errans alors dans les ombres de la Nuit, je les vainquis, & les enchaînai dans ces régions déſertes, que couvrent aujourd'hui les glaces qui ſont ſous le pole Antartique. Leur captivité durait depuis pluſieurs ſiecles, lorſque la Félicité qui errait alors autour de la terre

ſans trouver où poſer le pied, fut les détacher, & les envoya pour lui frayer les voies & lui préparer une demeure ; ils la lui bâtirent d'abord dans ces climats chauds, où les hommes excités par une vive imagination, & le ſpectacle varié de la nature plus énergique dans ces lieux, réfléchirent, & inventerent les premiers. Les Atlantes les appellerent à haute voix, & par leurs ſecours me chaſſerent de vaſtes contrées. Des événemens affreux, la mer comme de concert avec ma vengeance, anéantirent ces peuples ennemis ; je repris mes droits, & regnai une ſeconde fois ſur la terre. Je goûtais les douceurs de ce ſecond regne, lorſque l'Indien commença à me faire la guerre, comme ſi la conſpiration eût été générale ; le Caldéen, le Chinois, l'Egyptien après, le Syrien & le Carthaginois, me chaſſerent tour à tour de l'Aſie & de l'Afrique. Fuyant enſuite devant le Grec & le Romain ; Omar me reçut dans l'Aſie, d'où l'implacable

Aron

Aron me chaſſa encore. Errante dans la Tartarie, les Soudans me rappellerent ; je ne conſerve plus que leur pays, & le nouveau continent ; l'événement que vous m'annoncez, va m'enlever cette derniere Contrée : une puiſſance ſi ancienne va donc ceſſer d'être ? Perfide Génois que t'ais-je fait, quelle fureur t'excite à me pourſuivre, & à t'acharner à ma ruine ?

Le Fanatiſme ſans perdre de temps en vaines déclamations, & concentrant en lui-même la rage qui l'anime, ordonne à lI'gnorance de le ſuivre ; ils s'attachent aux pas de Colomb, ſuivent ſes démarches, le font échouer en Portugal, en France, en Italie ; traverſent ſon frere en Angleterre, le ſuivent à la Cour d'Eſpagne, cette Cour brillante, & nombreuſe de deux puiſſans Rois réunis. C'était là que l'homme était un tigre pour l'homme : jamais le Courtiſan n'en aborda un autre qu'avec un viſage trompeur, ſous les déhors ſéduiſans d'un abord gra-

cieux & d'un ris perfide, il cacha toujours le dessein de sa ruine, & l'espoir de faire échouer ses projets quand il les connut; toute nouvelle entreprise était une innovation dangereuse : l'homme de mérite était d'abord combatu par tous les partis; avait-il succombé, ils s'entredéchiraient les uns les autres. Ce fut sur ce théâtre dangereux que parut Colomb; sa réputation dans la navigation, son génie, la hardiesse de son projet, lui susciterent une foule d'ennemis.

De ce nombre était Talavera, à qui l'examen de son projet avait été renvoyé. Cet homme avait la taille courte, la tête grosse, l'air mutin, entier dans ses opinions il n'adoptait jamais celles d'autrui : il ne croyait pas qu'on pût être plus instruit que lui, il pensait de bonne foi qu'une chose qu'il ignorait, ne pouvait pas être, par la raison que si elle eût existé, elle lui eût été indiquée par sa pénétration dont il ne doutait pas. L'Ignorance & le Fa-

natiſme ſe croient ſûrs du ſuccès en voyant pour arbitre, le Juge qu'ils auraient choiſi eux-mêmes, l'homme dont l'organe leur étoit dévoué depuis long-temps ; ils l'animent de nouveau de leurs paſſions, ſoufflent dans ſon ſein leurs ſentiments ineptes & inconſidérés, & lui inſpirent ce diſcours, qu'il prononça d'un air content, & d'un ton d'oracle.

Donnez vous bien de garde, grande Reine, d'adopter un deſſein réprouvé par la raiſon & la religion ? Un Avanturier ſerait-il plus ſavant que tous les hommes, ferait-il lui ſeul plus que tous les ſiecles, tous les Navigateurs qui l'ont précédé ? A ſuppoſer que les terres qu'il ſe propoſe de découvrir exiſtaſſent, doit-on aller contre les décrets de la Providence, & s'obſtiner à chercher ce qu'elle a caché. Si elle eût voulu les ſoumettre à la connoiſſance des hommes, ne les eût-elle pas indiquée à nos ancêtres ; mais la preuve qu'elles n'exiſtent

que dans l'idée de l'auteur de ce chimérique projet, c'eſt qu'elles ne ſont jamais venues à la connoiſſance de perſonne : Ariſtote & les Théologiens, n'en parlent nulle part; & voilà ce que j'ai retiré des pénibles recherches que j'ai fait ſur cette matiere, où je ſuis auſſi inſtruis qu'un autre. Au ſortir des colonnes d'Hercule, on ne trouve plus que des mers; & la terre n'étant qu'une ſurface plate, des téméraires qui pourſuivraient leur navigation, tomberaient à la fin dans des abymes immenſes ; ils ne pourraient plus remonter, tout retour leur ſeroit interdit à jamais : maintenant que je vous ai clairement démontré l'impoſſibilité de l'entrepriſe, quel tort ne feriez vous pas à votre gloire, ſi vous alliez expoſer vos ſujets, aux caprices d'un inſenſé qui veut les conduire à une perte certaine, & vous donner le ridicule d'avoir approuvé, & ſecondé le plus fou des projets.

Tout absurde qu'était ce raisonnement, il ne manqua pas d'approbateurs ; & tel Courtisan qui en sentait toute la sotise, mais qui regardait l'homme & l'avis comme utiles à ses desseins, loua le frere Talavera, & félicita la Reine sur l'érudition de son Directeur. Il s'en fallait bien que cette Princesse en eût la même opinion, elle trouvait le projet & l'Auteur bien supérieur à leur adversaire ; mais le Roi qui craignait les entreprises éloignées, & la dépense qu'elles entraînent, se déclara pour le parti contraire, ainsi que presque tout le Conseil : le projet fut rejetté, & l'Ignorance & le Fanatisme triompherent de nouveau.

L'homme vraiment courageux, ne se laisse jamais abattre ; aussi Colomb quoiqu'atterré par ce coup, ne désespéra pas ; son courage qui fut toujours victorieux des événements, excita de nouveau ses forces, rapella l'espoir du sein de l'adversité, & lui inspira d'aller solliciter les se-

cours d'un Pavillon plus diſpoſé à ſeconder de grands deſſeins ; déja il était en route, & prenait l'eſſort vers d'autres contrées.

Mais la Reine, dont l'ame s'ouvrait naturellement aux grandes choſes, à qui ſon imagination vive repréſentait ſans ceſſe ce plan hardi ſi fiérement deſſiné, qui ſe rapellait le courage & le génie du Génois, qui ſemblait encore entendre ſes paroles lumineuſes & intéreſſantes, en était vivement affectée. Dans le calme des ſens, dans les bras du ſomeil, elle s'en occupoit encore ; elle était tellement pleine du ſyſtême de Colomb, qu'il lui ſembla qu'elle tenait en main la moitié d'une boule ; elle gémiſſait ſur la perte de l'autre, lorſqu'un Génie entouré d'une ceinture de plumes (1) auſſi rapide que l'aigle dans ſon vol, ap-

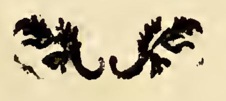
(1) C'était l'habillement des Sauvages de l'Amérique

parut ſous les traits de Colomb du côté de l'Occident ; il portait dans ſa main l'autre moitié, qu'il appliqua à celle qu'elle tenait, & en compoſa une boule entiere. La vivacité de ſa joie la réveilla, & dans le moment de ce réveil il fut décidé qu'un nouveau monde ſerait ajouté à l'autre : quel commencement de journée pour une femme ? Des ordres rapides arrêterent le Génois dans ſa marche, comme on arrête avec de puiſſantes digues, la courſe impétueuſe d'un fleuve qu'on veut faire déborder, & porter ſon inondation dans d'autres climats. Un Eccléſiaſtique & un Tréſorier, Partiſans de Colomb, & admirateurs de ſon projet, avaient eu le courage pendant ſon abſence, de louer le mérite à la Cour, de ne pas être de l'avis du Prince, & de favoriſer auprès de la Reine un projet nouveau qui n'était pas d'eux ; c'eſt à ces hommes généreux, & à cette grande Princeſſe, que la poſtérité doit faire hommage de la quatrieme

partie du monde. Le Génois rappellé, obtint ce qu'il demandait, la grace de s'expoſer aux plus grands dangers, pour rendre Ferdinand poſſeſſeur des plus riches & des plus vaſtes contrées du Globe. Il part auſſitôt, & arrive à Palos.

Là, pour la premiere fois, on ſentit la grandeur de ſon entrepriſe; les habitans de cette ville en furent les juſtes apréciateurs, il leur ſembla que ſes ſuccès allaient être les leurs, ils entrerent de moitié dans ſes eſpérances, comme dans les dangers auxquels il allait s'expoſer. Les uns s'uniſſent à ſon ſort, montent ſes vaiſſeaux, & vont devenir ſes compagnons, & les inſtruments de ſa gloire; d'autres portent dans ſes vaiſſeaux tout ce que la prévoyance, la connaiſſance des habitudes, & des goûts de leurs amis, de leurs concitoyens, peuvent leur ſuggérer d'agréable, de plus propre à flatter leurs deſirs, & à charmer leur ennui dans un voyage auſſi long, auſſi pénible. Ils les conduiſent aux

vaiſſeaux, les embraſſent en leur ſouhaitant d'heureux ſuccès, & les regardent entrer d'un œil humide. Le vent enfle les voiles, Colomb le gouvernail en main les ſalue, & vole ſur les eaux avec ſon eſcadre. Tous les ſpectateurs les bras levés au Ciel, implorent ſa bonté pour eux, en les ſuivant des yeux. Déja les vaiſſeaux ne leur paroiſſent pas plus grands que des barques, ils ne voient plus que les mâts, & les voiles; bientôt tout a diſparu. Alors ils ſe retournerent du côte de la ville, ſe regardent d'abord ſans ſe rien dire, puis marchent, les uns en pleurant, les autres en s'entretenant du danger de cette entrepriſe : dans ce jour & les ſuivans; toute la ville fut attriſtée, on ne parlait que de cette étonnante expédition, des périls qui y étaient attachés, & de la crainte qu'elle inſpirait.



SOMMAIRE

DU SECOND LIVRE.

Quels étaient les principaux compagnons de Colomb. Récit de Correa pendant la traverſée ; du pays des Hotentots ; deſcription du temps ; il eſt ſuivi du Génie de la vie ; revue des ſiecles ; de la Zone torride ; combat d'un Negre avec une Panthere. De la Statue des Açores. Déſolation des Maures de Grenade, fuyant en Afrique. Mécontentement de l'équipage de Colomb, ſes plaintes ; ſédition, diſcours d'un Volontaire à Colomb ; réponſe de Colomb. Il appaiſe la ſédition, révolte entiere ; on veut le jetter dans les flots ; diſ-

cours & fermeté de Colomb. Indices du voisinage de la terre. Angoisses & douleur de Colomb. Il apperçoit pendant la nuit une lumiere dans l'éloignement.





L'AMÉRIQUE DÉCOUVERTE.

LIVRE SECOND.

AINSI voguaient, & s'animaient à la conquête de la Toiſon dor, ces Argonautes, l'honneur de la Grece. Ils affrontaient avec intrépidité les dangers d'une navigation périlleuſe, & bravaient un élément terrible, redouté des mortels. Mais Navigateurs peu exercés, ils ne s'écartaient guere des côtes, leur but n'était pas à un grand éloignement ; les contrées où ils allaient

étaient connues, ils courraient après un trésor. Ceux-ci prennent l'essort le plus audacieux, ils s'élancent dans des mers immenses & inconnues; l'éloignement de leur but est infini, eux-mêmes en ignorent la distance, la terre où ils vont, n'est connue d'aucun mortel: au lieu d'un trésor, c'est un monde qu'ils vont conquérir.

Muses de cette nation célebre qui sut imprimer aux plus petites entreprises, un caractere de grandeur, qui fit sonner avec tant déclat les trompettes de la renommée & de la victoire; quels sons retentissans ces instrumens eussent rendu dans vos mains, si vous eussiez eu à célébrer un aussi grand événement, si à la chaleur de votre enthousiasme, au beau feu de votre génie, fût venu se joindre un objet aussi digne de les enflammer; car c'est vous qui dispensez la réputation & la gloire, à moins que d'être

comme ce fameux (1) Romain, qui écrivit lui-même ſes exploits ; comme ce Grec (2) célebre qui fut à la fois le héros & le chantre de la plus mémorable des retraites ; ou comme ce Roi du (3) Nord qui a chanté de nos jours l'art de la guerre dont il fut le modele. Muſes qui tranſmettez le ſouvenir des grandes actions, qui récompenſez de l'immortalité le courage & le génie, qui faites briller à jamais la gloire des Héros, c'eſt à vous qu'il appartient de nommer ces hommes intrépides qui ſeconderent la plus glorieuſe des entrepriſes.

Palos peut ſe glorifier d'avoir produit les principaux Chefs de cet eſcadre, qui fit plus que toutes les flottes de l'univers n'avaient encore fait, & ne feront jamais. Martin Pinſon, hardi Navigateur ; François

---

(1) Céſar.
(2) Xenophon.
(3) Le Roi de Pruſſe.

ſon frere, qui avec autant de talent, eut la modeſtie de lui ſervir de Pilote : Yanes qui depuis détermina les bornes du continent, fraya le premier aux Eſpagnols la route ſous la ceinture de feu dont le Ciel entoure la terre, & les tranſporta de l'autre côté de la ligne ; Diegue d'Arado de Cordoue, qui commanda dans le premier fort du nouveau monde ; Salcedo, Commiſſaire de l'Eſcadre ; Guttieres, Page de la Reine, jeune militaire de la plus belle eſpérance, furent les dignes compagnons de Colomb : Marins, Intelligens, Guerriers généreux, ils marchaient ſous un Chef dont la main hardie leva en leur préſence le voile qui couvrait la moitié de l'univers, recula tout à la fois les bornes de la terre & celles de l'eſprit humain, confondit leurs idées, & les remplit détonnement & d'admiration.

Déja les Eſpagnols avaient perdu de vue les iſles Canaries, les dernieres terres connues ; Colomb s'élançait avec hardieſſe dans les mers

d'Occident, lorſque l'aimant commença à lui refuſer ſon ſecours, & rendit la bouſſole ſans vertu. Privés de ce guide, les équipages commencerent à montrer des inquiétudes ſur leur ſort. Colomb les raſſura ſur cette ſuſpenſion momentanée, leur raconta que dans différens voyages il avait éprouvé des effets à peu près ſemblables, en atteſta pluſieurs d'entr'eux qui s'étaient trouvés dans les expéditions des Portugais : Correa, l'un d'eux en convint, & dit que dans le voyage qu'il avait fait avec Diaz, l'équipage avait éprouvé de pareilles variations de la bouſſole, ſans aucun danger. Au nom d'un voyage ſi fameux, chacun en demanda quelques particularités. Colomb lui-même l'engagea à rapporter ce qu'il avait obſervé de plus remarquable : Correa les ſatisfit en ces termes.

L'immortel Diaz, après avoir franchi des barrieres inconnues, & pouſſé plus loin qu'aucun Navigateur, fut aſſailli par des tempêtes qui le

jetterent auprès d'un Cap qui fait l'extrêmité de la terre : dans ces Parages affreux le Ciel étincelle, & la foudre gronde perpétuellement ; des vents furieux ſe choquent, & ſe livrent les plus terribles combats. Dans ce pays d'orages, comme ſi tout devait être plus affrayant qu'ailleurs, une tache que l'œil apperçoit à peine dans l'air, devient tout à coup un nuage menaçant qui fait jaillir la foudre de ſes flancs, vomit des torrens d'eau, & porte au loin la déſolation. Jettés ſur ces côtes ſauvages, nous n'y vîmes que quelques hommes bruts, difformes, dont le ventre allongé tombait ſur les genoux ; la nature affreuſe en ces lieux, avait imprimé ſur eux les traits de ſa diſgrace ; des peuples d'Orient nous y avaient précédé ; moins heureux ils avaient fait naufrage, parmi les triſtes débris que les vagues avaient apporté à terre, nous trouvames un tableau dont le ſujet m'a toujours frappé.

Au deſſus étaient le ſoleil & la

lune ; plus bas le temps partait d'un vol animé ; ſes cheveux étaient blancs comme la neige, ſont front était ſillonné de rides profondes ; dans ſa décrépitude, il déployait toute la vigueur, & l'agilité de la eunesse ; ſon air était menaçant, il s'élançait ſur des aîles auſſi rapides que celles des vents ; il reſſemblait dans ſon ardeur, à un guerrier féroce qu'emporte le deſir de ravager ; ſon bras était armé d'une faux menaçante, & la trempe de ce fer exterminateur, était telle que rien ne lui réſiſtait ſur le globe. Les hommes & les animaux, les Rois & les Trônes roulaient dans la pouſſiere ; ſous ſes coups tombaient ces coloſſes, ces arbres antiques qui s'élevans de la cime des montagnes, ſemblent par leur volume, & leur élévation braver les cieux. Les monſtres de la mer, frappés dans ſes plus profonds abîmes flotaient ſur les eaux ; les montagnes s'anéantiſſaient, leurs ſomets renverſés roulaient dans les vallons, & leurs cimes orgueil-

leuſes ſe rabaiſſaient au niveau des plaines. Il pourſuivait, & abattait ſans relâche avec la mort ſon ſatellite, tout ce qui exiſte ſur le globe.

Accourait auſſitôt ſur leurs traces le génie bienfaiſant auquel la nature a confié le feu précieux de la vie; il excitait de ſon ſoufle infatigable ſes reſtes preſqu'éteints, & les ranimait par-tout. Sous ſes pas les déſerts ſe couvraient d'habitans, & la terre de verdure, il paraiſſait plus ardent encore à réparer, que les autres à détruire.

A la ſuite de ces êtres deſtructeurs & régénérateurs, venaient des hommes que je reconnus pour les repréſentans des ſiecles paſſés. Ils foulaient ſur des tombeaux; les uns étaient ſomptueux, d'autres ſimples, on en voyait de guerriers & d'agriculteurs; de plus anciens avaient des houletes, & des arcs, ſimboles des peuples chaſſeurs & paſteurs; de plus anciens encore paraiſſaient bruts, peu différens des animaux; les uns étaient nuds, les

autres couverts de feuillages, & de peaux de bêtes. Une barbe épaiſſe couvrait leur viſage vénérable ; ils contraſtaient ſinguliérement avec l'élégance, & la richeſſe de quelqu'autres du milieu, ou de l'autre côté du rang. Leur nombre était immenſe, à en juger par ceux qui étaient repréſentés, & ceux qu'on entrevoyait dans l'obſcurité, dont le peintre avait enveloppé la premiere origine : il y en avait dont l'air était noble & ſpirituel ; d'autres avaient le port bas, & l'air inepte : les uns ſemblaient annoncer le bonheur ; d'autres à leur mine triſte & lugubre, ſemblaient encore gémir ſur les malheurs & les fléaux qui avaient accablé le genre humain ſous leur regne. Je me rappelle que l'un d'eux, ſous lequel on voyait une énorme ouverture qui vomiſſait des flammes, & engloutiſſait une ville, avait l'air d'un frénétique que la douleur & le déſeſpoir agitent. Je conclus de là, que le monde avait éprouvé bien des révolutions, & qu'il y

avait des peuples qui avaient connu les arts, & ſuivi la marche du temps, plus anciennement que nous.

Nous mîmes à la voile, & nous remontames vers le milieu de l'Afrique. Je deſcendis à terre avec deux de mes compagnons, par ordre du Général. Là, ſous une Zone torride, ſous un ſoleil qui vomit ſans ceſſe des feux dévorans, la terre reſſemble à une matiere brûlée, qui ſort du fourneau. Sur ces ſables ardens on ne voit ni fleurs ni ruiſſeaux figurer dans leurs ramifications, ces veines ondoyantes, qui portent la fraicheur & la vie. L'œil cherche envain de la verdure dans les vallons; & ſur la cime des montagnes, de ces amas de glace que la nature réſoud au beſoin pour le rafraichiſſement des plaines, il ne voit que des ſables, des rochers & des ſomets arides. Nous voyageames deux jours dans ces déſerts brûlans : au lieu d'air, nous ne reſpirions que des flammes; le zéphyr de ſes aîles rafraichiſſantes & légéres n'agitait

pas cet athmosphere embrasé, il n'osait s'hasarder sous un ciel ardent comme une fournaise : la poitrine desséchée, & le sang en feu, nous desirions de l'eau avec ardeur, nous eussions donné tous l'or de l'Afrique pour une cruche de ce breuvage simple, mais le premier de la nature ; le besoin seul fait apprécier les biens : déja la soif & le désespoir nous agitaient, lorsque nous aperçumes une panthere qui courroit ; nous la suivîmes de l'oeil, & du haut d'une colline, nous vîmes un lac où elle alloit se désaltérer.

D'un autre côté y abordait un monstre sous les proportions d'un corps humain ; il était d'une noirceur épouvantable, son cuir était cicatrisé en plusieurs endroits ; une laine toufue couvrait sa tête, sa figure était brûlée, & ses traits avaient quelque chose d'affreux & de féroce : à la vue de la panthere il poussa les cris les plus discordans que j'aie entendu de ma vie ; l'autre monstre poussa des hurle-

ments affreux : ils coururent l'un ſur l'autre, nous faiſions des vœux pour l'épouvantable habitant de ces contrées ; bien-tôt nous lui vîmes enfoncer avec une adreſſe ſurprenante, la demi-pique dont il était armé, dans le flanc de ſon adverſaire. L'animal abattu ſe releva, & le touchait déja de ſes griffes, lorſque d'un ſecond, coup il l'étendit à ſes pieds ; ſon ſang coulait, ſon courage nous le rendait intéreſſant, nous aprochames pour le ſecourir; à notre vue il reprit ſa pique, pouſſa de nouveaux cris, & ſe prépara au combat ; nous l'abandonames à regret à ſa férocité, nous nous livrames tout entier au plaiſir détancher notre ſoif, & regagnames notre vaiſſeau qui cingla vers l'Europe.

Avant que d'y arriver, nous relâchames aux Açores ; un jour que je parcourais l'iſle où nous avions abordé, jugez de ma ſurpriſe, lorſque dans un lieu déſert, je vis une ſtatue équeſtre ; le Cavalier étendait

dait la main droite ſur la mer d'Occident; ce monument compoſé d'une pierre dure, mais uſée ſur ſes ſurfaces, me parut être l'ouvrage des Carthaginois, ou de peuples plus anciens encore; ce qui me ſurprit le plus, fut de trouver une inſcription en caracteres modernes, où je lus ces mots : *A la ſavante Statue.* Je conjecturai que quelque navigateur moderne en avait eu connoiſſance, & lui avait rendu cet hommage.

À ces mots, Colomb ayant ſouri, il avait ſuſpendu ſon récit, mais le Général lui ayant dit de continuer, il reprit ainſi : Je regagnai mes compagnons qui partaient, je leur racontai ma découverte; ils me traiterent de viſionnaire, Diaz ſeul parut faire attention à mon récit, & rapporta cette circonſtance à la Cour de Liſbonne, où nous arrivames quelque temps après. Depuis ce voyage fameux, dont l'Europe admira la longueur & la hardieſſe, ayant oui parler d'un autre plus ſurprenant,

j'ai été curieux de voir & de ſuivre ce Chef qui oſait encore plus que Diaz.

Avant que d'arriver à Palos, je rencontrai ſur les bords du Tage, des Maures qui, fuyant les armes victorieuſes de Ferdinand, ſe retiraient en Afrique; déſarmés, ils n'emportaient que leur bagage & ces inſtrumens de muſique ſi renommés, qui, ſous leurs doigts enchantaient les ſens par le charme & l'harmonie de leurs ſons; mais les cornemuſes, les flutes & les hautbois étaient renverſés, les cordes détendues flottaient ſur les harpes & les guitares. Après quelques momens d'entretien dans leſquels ils déplorerent leur malheur, un de mes compagnons les pria indiſcrétement d'exécuter un de ces morceaux brillans ſi flatteurs pour les oreilles qui avaient le bonheur de les entendre. Laiſſons ces inſtruments, repondirent-ils, ils ne ſont plus faits que pour exprimer notre affliction & nos chagrins; les ſons qu'ils rendront dorénavant, ne

ſeront que des accens lugubres ; ces côteaux ne retentiront plus des accords mélodieux & expreſſifs du plaiſir & de la félicité que nous avons goûté ſur cette terre. Nous fuyons aujourd'hui notre Patrie, nous abandonnons le ſéjour de nos Peres, nous laiſſons leurs tombeaux derriere nous pour ne les revoir jamais, & vous nous demandez des concers & des chants d'allégreſſe ; nous ſommes cependant prêts à vous ſatisfaire, ſi vous l'exigez, mais dans l'excès de notre triſteſſe, ces inſtrumens pleins du ſoufle douloureux que nous leur communiquerons, ne rendront que des ſons plaintifs & lamentables ; nos chants ſeront interrompus par les ſanglots, nos pleurs couleront au milieu de ces triſtes accords, nos cœurs, où réſident les regrets & le chagrin, ſe gonfleront, & il ne ſortira de notre ſein que des ſoupirs au lieu d'accens harmonieux : en parlant ainſi, ils regardaient leurs enfans avec attendriſſement, puis pouſſaient de profonds ſoupirs &

verſaient des larmes. A ce ſpectacle touchant, nos cœurs furent émus ; nous nous ſouvinmes que nous avions vécu long-temps avec eux ſur la même terre, qu'ils étaient braves & généreux, mais malheureux ; nous plaignimes leur ſort, nous mêlames nos larmes aux leurs ; notre ſenſibilité les toucha, elle fit ſur eux l'effet d'une conſolation amicale, & nous primes le chemin de Palos preſqu'auſſi triſtes qu'eux.

Aprés ce récit, l'équipage qui avoit vu Colomb ſourire dans l'endroit où Correa avoit parlé de la ſtatue des Açores, le pria de lui en dire la cauſe. Dans le temps que j'étais au ſervice du Portugal, le vaiſſeau que je montais, dit-il, au ſortir des Canaries, fut pouſſé aux Açores par un vent du Nord. Ma curioſité m'ayant fait parcourir l'iſle où j'étais, je trouvai la ſtatue que Correa vous a dépeint : par ſon attitude, par ſa main indicative de quelqu'objet vers l'Occident, elle me parut un monument qui venait au ſecours

de mon opinion; je la regardai comme l'ouvrage d'un peuple inſtruit, ou comme la ſtatue d'un Savant qui m'éclairait ſur ce que je cherchais. Je lui rendis hommage par l'inſcription qu'on vient de vous citer, car elle eſt de moi; & l'étonnement de Correa à ce ſujet, eſt ce qui a occaſionné le ſourire que vous avez remarqué. Colomb leur raconta ce voyage & les autres qu'il avait fait au delà des colonnes d'Hercule. Chacun parlait à ſon tour, on écoutait; c'était ainſi que ce Chef habile dans l'art de connoître les hommes & de manier les eſprits, ſavait diſtraire ces hommes inquiets, exciter leur émulation par le récit de voyages éloignés, d'entrepriſes périlleuſes, & charmer l'ennui d'une navigation longue & inconnue.

La lune, pour la ſeconde fois, faiſait briller ſon croiſſant lumineux ſur la glace unie des mers, depuis que les Eſpagnols avaient perdu la terre de vue : le découragement était déjà dans le cœur de quelques-uns,

mais la contenance ferme de Colomb, ſon air qui était celui d'un homme plein d'enthouſiaſme & de confiance, & qui va exécuter de grandes choſes, diſſipa bientôt toute inquiétude : les eſprits entraînés par la force d'un génie ſupérieur, en avaient pris les impreſſions ; accoutumés à lire ce qu'ils devaient craindre ou eſpérer ſur le viſage de leur Général, livre fautif dont il ſupprima toujours habilement les caracteres de crainte & de défiance, ſon air les raſſura, & chacun s'en repoſant ſur ſes ſoins & ſon habileté, la tranquillité reprit le deſſus.

Quelques jours après, des joncs qu'on avait vu, ceſſerent de paraître, les oiſeaux diſparurent ; avec eux s'envola l'eſpoir qu'on avait conçu des approches de la terre; le découragement ſe manifeſta. Ce n'eſt pas la peur ni la crainte des périls, dirent les Soldats à Colomb qui occaſionnent nos plaintes ; donne-nous des dangers à affronter & des ennemis à combattre ; ſans autre examen, tu vas nous voir voler à

tes ordres : mais voguer ſur des mers immenſes, ſuivre un projet ſans fin, expoſés à voir nos proviſions manquer, nos vaiſſeaux périr de vétuſté, & nos corps de fatigue ; voilà ce qui eſt accablant, & ce qui répandrait le découragement dans le cœur de tous autres aſſez braves pour ſuivre ton entrepriſe.

Telles étaient les plaintes de ces hommes courageux, mais rebutés : les paroles & les promeſſes de leur Chef les calmerent ; mais huit jours s'étant encore écoulés ſans eſpoir d'appercevoir aucune terre, l'eſprit de mutinerie qui fermentait dans les cœurs, éclata tout à coup, le feu de la révolte s'alluma ; ce n'étoit pas un bruit confus ſemblable au bourdonnement & à l'agitation de pluſieurs perſonnes mécontentes ; c'était un ſoulevement bruyant, une ſédition violente. Colomb accourt pour la calmer, mais en vain ; ſon abord impoſant, l'aſcendant que ſon genie lui avait donné ſur ſes compagnons, le reſpect que leur avait

inſpiré ſa perſonne, ſes dignités, ſes connoiſſances & ſes talens ſupérieurs ne les arrêterent plus ; au lieu de l'écouter, ils éclatent en menaces, ils frémiſſent de rage, & le moins emporté lui parle ainſi.

Ceſſe de nous contraindre, Colomb, laiſſe-nous reprendre le chemin de notre Patrie, tandis que nous le pouvons encore, tandis que nos vaiſſeaux ſont en état de nous y ramener. N'es-tu pas content de nous avoir vu expoſer ſi long-temps nos fortunes & nos vies pour ſuivre tes projets chimériques, & courir après des contrées qui n'exiſtent pas ou qui nous fuient. As-tu entrepris de fatiguer l'Océan, en le pourſuivant juſques dans ſes dernieres retraites ; nous crois-tu aſſez inſenſés pour partager des projets auſſi dangereux qu'inutiles : les ordres du Roi dont tu t'autoriſes, nous commandent-ils de faire l'impoſſible, & de trouver ce qui n'exiſte que dans ton imagination. C'eſt ſur tes idées trompeuſes & ſéduiſantes que nos Sou-

verains t'ont confié notre ſort ; aujourd'hui que l'illuſion en eſt diſſipée, leurs ordres n'exiſtent plus ; il ne doit plus y en avoir d'autres que ceux que nous dictent la raiſon, l'évidence & notre conſervation ; tous d'accord nous montrent le danger que nous courons, l'inutilité de notre entrepriſe & la néceſſité de notre retour dans notre Patrie : ne t'y oppoſes plus, ou nous ne te reconnoiſſons plus pour notre Commandant, & notre péril nous faiſant tout entreprendre pour en ſortir, crains que ton ſang ne nous vange enfin de nos maux & de ton opiniatreté.

A ces paroles, le Génois d'une voix ferme & d'un ton impoſant, répondit : Compagnons, en menaçant ma tête, vous vous flattez en vain de faire céder mes devoirs à vos deſſeins timides & déshonorans. Accoutumé à braver la mort, comment avez-vous pu croire que je priſerais aſſez la vie, pour lui ſacrifier l'honneur ? Pourquoi me faites-

vous l'insulte de penser que je me laisserai faire la loi par ceux que m'a soumis une autorité légitime, que je souffrirai que le commandement qui m'a été confié soit avili dans mes mains ? N'espérez pas que vos efforts & vos menaces me fassent fléchir un moment ? Si les périls vous effraient, si l'honneur est mort dans vos cœurs, vous êtes de trop ici; partez, vous n'auriez jamais dû y venir : des trois vaisseaux que je conduis, je n'en veux qu'un, accompagné seulement de ceux qu'anime le noble desir de la gloire ; ou seul, si on m'abandonne, je poursuivrai mon entreprise ; je prouverai à vos Rois, & à votre Nation, que leur confiance a été bien placée, que j'ai répondu à leurs vues, & à l'honneur de leur choix, tandis que leurs propres Sujets fuyaient, lorsqu'il était question de leur honneur, & de la gloire de leur Patrie.

L'équipage consterné à ce discours foudroyant, garda le silence, & se

laiſſa conduire toujours agité par le mécontentement & le déſeſpoir ; mais à quelques jours de là, ils éclaterent avec plus de violence. Ce n'étaient plus les clameurs de quelques mécontens, c'était un ſoulevement général : la Sédition la torche à la main, marchait le front levé, à la tête des Officiers & des Soldats ; ils étaient tous excités par ſon ſoufle rebelle, par la rage & par le déſeſpoir ; les moins emportés propoſaient de jetter l'Amiral dans les flots.

Colomb ſentit qu'il n'était pas de frein à oppoſer à des paſſions en fougue, & dans le feu de leurs accès ; mais fidele à ſes principes, le danger où il était, ne lui fit pas perdre de vue ſon but ; ſaiſiſant d'une main le gouvernail qu'on voulait lui ôter pour le tourner du côté de l'Europe, & de l'autre ſon épée : non, je ne conſentirai jamais, s'écria-t-il, à un départ auſſi honteux, à abandonner une entrepriſe auſſi glorieuſe, au moment du ſuccès ;

cette terre que nous cherchons, & dont tout nous annonce la proximité, attesterait à jamais ma honte, si un Navigateur mieux secondé, sachant que je n'avais plus qu'un pas à faire, me dérobait, & à vous, toute la gloire due à nos travaux & a notre courage : la terre n'est plus qu'à deux pas de nous, j'en ai senti les approches, j'espere avant trois jours, y faire toucher vos regards; ces trois jours je vous les demande aux noms imposans du Roi, & de la Patrie : si après ce temps, l'objet desiré ne se présente pas à vos yeux, maîtres du gouvernail, vous serez libres de faire voile vers l'Europe; mais tant qu'il me restera un soufle de vie, je ne l'abandonnerai pas avant ce terme.

Les clameurs redoublerent à ces mots, mais la fermeté de l'Amiral, jointe aux réflexions des plus modérés, firent recevoir sa proposition. Des signes non équivoques du voisinage de la terre, le rassuraient sur le danger d'un délai aussi

brief ; il ſoupçonnait qu'il était arrivé ſur des baſſes côtes : dès le ſoir il vit flotter un rameau garni de feuilles vertes ; pendant la nuit un vent qui ſemblait partir de terre, ſe fit ſentir. Le lendemain, des oiſeaux qui ſemblaient ne faire qu'un ſaut de la terre ſur le vaiſſeau, venaient tomber ſur les cordages, s'y repoſaient, puis prenant un vol rapide & droit, diſparaiſſaient du côté d'où ils étaient venus. Colomb alors voulut connoître le ſecret que la mer lui cachait ; il interrogea la terre, expreſſive dans ſon langage muet, elle lui montra de ces coquillages qui ne s'attachent qu'aux côtes, & que la ſonde en détacha à chaque repriſe.

Cependant deux jours s'étaient déja écoulés, les avertiſſements du voiſinage de la terre redoublaient, mais elle ne ſe préſentait pas ; il ſemblait au contraire qu'elle fuyait, & qu'elle cherchait à abuſer l'Amiral par des indices trompeurs. Sur la fin du ſecond jour, au moment

où la nuit avait déployé ſes voiles les plus épaiſſes, agité des plus triſtes idées, prêt à échouer au moment du ſuccès, il était enſeveli dans ſes réflexions & ſa douleur, il tendait les bras, & jettait avec un attendriſſement mêlé de déſeſpoir, les yeux du côté de la terre qu'il cherchait comme pour implorer ſon aſſiſtance, & lui demander pardon du crime de ſes compagnons qui l'empêchait de parvenir juſqu'à elle, lorſque tout à coup il apperçut dans l'éloignement une lumiere qui changeait de place, & ſe portait d'un endroit à l'autre. Ce feu ambulant reſſemblait à celui d'une mêche de paille, que des payſans portent pendant la nuit; il était entouré d'une obſcurité qui n'appartient qu'à un corps opaque comme la terre. C'eſt à ceux qui ont ſoupiré ardemment après quelqu'objet à apprécier le ſentiment qui le ſaiſit à cette vue. Tranſporté d'abord, ſon cœur bondit dans ſon ſein, ſon corps tremble de plaiſir, tout ce que le cœur

humain peut contenir de joie, eſt réuni dans le ſien ; ce moment fut le plus délicieux de ſa vie, aucun mortel ne peut plus en goûter de pareil ! bientôt maître de ſes ſentiments, quelques grands & quelques juſtes qu ils fuſſent, il rappelle le calme dans ſon ame agitée, va trouver Guttieres d'un front ſerein, lui dit de le ſuivre, & lui fait obſerver la lumiere qui brille ſur une terre voiſine. Le Page obſervait avec attention lorſqu'on cria *terre*. A ce grand nom, Yanes Pinſon deſcendu dans ſa chaloupe, n'appercevant rien, aborda le vaiſſeau de Colomb ; il y était encore, lorſque l'aurore ſe leva.



SOMMAIRE

DU TROISIEME LIVRE.

DÉCOUVERTE de la terre ; discours de Colomb. Repentir & adoration des Espagnols. Discours d'Yanes Pinson. Inauguration du premier Potentat Européen dans l'Amerique. Premiere vue du pays ; surprise des Espagnols ; du Colibri ; du Singe ; erreur des Européens. L'Étendart de l'Espagne est arboré. Effet du son de la trompette sur les Sauvages ; ils s'approchent ; démonstrations d'amitié de la part des deux peuples. Portrait des Sauvages & de leurs demeures. L'Avarice & la Fureur, marchants dans le chemin que leur a frayé Co-

lomb, entrent en Amérique, & vont se poster sur les Cordillieres. Etonnement de l'Amérique à leur vue : son désespoir à l'aspect des Européens. Terrible apostrophe à Colomb, sa fermeté. Il va dans l'Archipel du nouveau monde. Invocation aux Mânes du Prince Henry de Portugal.





L'AMÉRIQUE DÉCOUVERTE.

LIVRE TROISIEME.

LE plus mémorable des jours depuis celui où naquit l'Univers, commençait à paraître ; dans ſon cours un monde allait naître, & lui ſeul allait produire autant que tous les ſiecles enſemble. L'Aurore bordait ſes rayons naiſſans de ſon écharpe de roſe ; ce fut ſous ſa douce lumiere que les premiers regards de l'Européen tomberent ſur la terre nouvelle ; elle déroba ce beau triom-

phe au Soleil : en vain il hâtait ſes Courſiers, & accourait pour écclairer ce grand ſpectacle ; le premier coup-d'œil étoit jeté, & la premiere ſenſation faite, quand on apperçut au bout de l'oriſon l'extrêmité de ſa face étincelante. Une iſle plate, couverte d'arbres & de verdure, frappa tous les yeux : alors ſe déchira le voile qui couvrait la terre ; ce dépôt que la nature avoit confié à l'Ignorance & à l'antique Nuit, fut violé ; l'œil de Colomb pénétra ce ſecret ſi long-temps gardé ; ſa main tira le rideau qui cachait à l'ancien monde les ſecrets du nouveau. Son œil fut le premier qui les vit, comme ſon génie fut le premier qui les devina. À cette vue, la joie inonda ſon cœur ; il jouit du plus beau des triomphes, il appella ſes gens ſur ſon pont, & leur montrant de ſa main la Terre nouvelle, il leur dit :

La voilà cette terre que je vous avais promiſe ; elle n'eſt pas l'effet

d'un ſonge trompeur, ni du délire; vos yeux la voient, vos pieds vont la fouler. Dans ce jour, le ſecond dans les faſtes de l'Univers, je m'acquitte de ma promeſſe, & vous remets en main l'autre partie du monde. Premiers des mortels dont les regards ſoient tombés ſur ces contrées nouvelles, jouiſſez de cette immenſe conquête; elle n'eſt pas le fruit des uſurpations, ni des armes ſanguinaires; vous ne la devez qu'à un ſeul homme, & la poſtérité n'en doit faire hommage qu'à lui ſeul; mais à quoi a tenu le ſort du Conquérant de la moitié de la terre; un calme, un vent léger, allait trancher le fil de ſes jours, & rayer de la liſte des événements le plus grand de tous; enveloppés des ténebres du crime, il n'y a qu'un moment, la gloire de mon ſuccès vous couvre actuellement de ſes rayons; portés dans un inſtant, puiſque la fortune le veut ainſi, du découragement à la victoire, & de la honte à la gloire, jouiſſez de ſes dons: plus généreux qu'elle encore, j'y en

ajoute d'autres, un nouveau monde, d'immenſes richeſſes, mon amitié, & l'oubli du paſſé.

Pendant ce diſcours, les Eſpagnols ſaiſis des plus vifs ſentiments de repentir & d'admiration, étaient tombés à ſes pieds, l'enviſageant comme un être divin, ils n'oſaient lever les yeux; de la profondeur du reſpect, & de l'extaſe de l'admiration, ils étaient paſſés juſqu'à l'adoration, & étaient immobiles dans cette humble poſture. Yanes, ſur les prieres réitérées de Colomb, ſe leve enfin, & d'une contenance timide & reſpectueuſe, plein de trouble, il exprima ainſi les ſentiments de vénération dont ſon cœur était plein.

Dieu des mers & de la navigation, créateur d'un monde, bienfaiteur du genre humain, tu nous ordonnes de nous lever & de ceſſer nos adorations; reçois au moins nos hommages, laiſſe-nous exprimer nos ſentiments d'admiration : pardonne, ſi aveugles & faibles mortels, nous avons méconnu l'empreinte d'un génie divin; ſi nos

idées vulgaires n'ont pu s'élever au niveau d'un eſprit ſublime, ſi elles ont oſé contrarier le projet le plus grand & le plus beau qui ait jamais exiſté, & ſi la crainte & l'ignorance ont pu nous éloigner du reſpect & de la vénération dont rien ſur la terre ne devait s'écarter à ton égard : mortel unique & inconcevable, toi dont les années valent des ſiecles, qui fais ſortir un monde d'un ſeul de tes projets, & dans une ſeule expédition, double l'Univers, daigne recevoir nos proteſtations de repentir, & nos remerciements ſur l'oubli généreux dont tu nous aſſure ; auſſi bien le ſouvenir d'injures particulieres ne peut trouver place dans un cœur plein d'auſſi grandes choſes, ni de petites paſſions affecter un eſprit que des mondes occupent, & qu'un ſeul n'a pu contenir. Colomb ne s'enivra pas de ces adorations ; il gémit au fonds du cœur de la légereté de ces hommes qui lui élevoient des Autels, là où ils avaient juré ſon trépas.

Déja les vaiſſeaux rangés ſur une

ligne ſous le commandement de Martin Pinſon &de Salcedo, ſaluaient l'Amiral à coups redoublés : Colomb au bruit de l'artillerie des vaiſſeaux, & aux acclamations des équipages, fut proclamé Vice-Roi, & grand Amiral du nouveau monde. Ainſi fut reçu le premier Potentat qui parvint en ces climats : le bruit de ſon inauguration ébranla les fondements de l'Iſle, répandit la terreur & l'épouvante, & fut le pronoſtic des maux qui allaient fondre ſur ce malheureux pays.

Colomb, l'épée à la main, ſemblable à un vainqueur qui prend poſſeſſion de ſa conquête, poſa le premier le pied ſur la terre nouvelle : tous ſes gens le ſuivirent, & débarquerent au bruit majeſtueux du tonnerre Européen. Des hommes nuds, qu'on avait d'abord remarqué ſur la côte, à cette ſurprenante arrivée, à ces ſons effrayans s'étaient ſauvés ; on en voyait encore quelques-uns à une grande diſ-

tance

tance, & à l'entrée des bois tous prêts à s'y plonger.

Plus les Espagnols observaient, plus ils étaient surpris, & émerveillés ; des forêts touffues & hideuses, étaient placées à côté de vallées riantes & fécondes ; des ruisseaux s'échappaient à travers ; des lacs ouvraient leur sein sur leur passage, & engloutissaient les eaux qu'ils comptaient porter à la mer ; des côteaux étaient couverts d'un bois semblable à du fer ; d'autres étaient garnis d'un pampre verd, d'arbres odoriférens, ou tapissés de fleurs peintes des plus vives couleurs ; on voyait bondir sur la terre des animaux petits, mais inconnus à l'Europe.

Sur les arbres voltigeaient mille oiseaux : rien dans le monde n'était plus varié, & plus agréable aux yeux des Européens, que leur plumage ; il n'est point d'expression pour peindre celui d'une espece, sur-tout des plus petites. Ce plumage argenté, doré ou pourpre,

felon les différentes perfpectives fous lefquelles il s'offrait, avait le moëlleux, le tranfparent de la perle, le velouté des plus belles fleurs, la fraîcheur de la rofée, l'éclat des métaux, & la vivacité du diamant. Non! la pourpre de Thyr, les couleurs des plus favans pinceaux, les nuances du printemps, celles même du demi-cercle lumineux qui brille dans les airs, après une pluie légere, n'approchent pas de la beauté & de la fineffe de ces êtres légers, échappés des pinceaux de la nature, & n'éxiftant que pour prouver combien elle eft agréable dans fes jeux, & magnifique jufques dans fes dépenfes de luxe, & de fantaifie.

Plus loin, l'homme étonné croit voir fon image; le Singe adroit & capricieux l'étonne par fa reffemblance, l'habileté de fes mouvemens & l'ufage ingénieux de fes mains; mais varié à l'infini dans fon efpece, cette chaîne par fa continuité jufqu'au plus petits individus, fait connoître fa nature animale. Les Efpag-

nols cessent alors de lui soupçonner une existence humaine : cette idée qui les avilissait, les avait d'abord attristés, ils se réjouissent de la voir dissipée : mais qui n'y eût pas été trompé, voyant des hommes nuds, sans arts, sans intelligence, couverts d'un cuir rougeâtre ; voyant ensuite une autre espece qui a beaucoup de rapport avec ces hommes, & autant d'adresse, n'était-il pas pardonnable d'imaginer dans un pays où tout paraissait extraordinaire, que ces êtres étaient des hommes d'une classe inférieure à l'autre, comme la premiere l'était à la nôtre !

C'était ainsi que tout semblait s'accorder pour étonner les Espagnols, & tromper leurs idées dans ce pays nouveau. Le sol était différent de celui d'Europe ; son arrangement paraissait singulier & bizare : les plantes, les arbres, les autres productions étaient plus surprenans encore ; la forme des oiseaux & des animaux était pitoresque : ces hommes sauvages & singuliers, les

étonnaient plus que tout le reſte ; enfin, ce ſpectacle leur paraiſſait ſi inconcevable, qu'ils s'imaginaient être dans ces lieux enchantés, où tout étonnait l'imagination.

Cependant, le Génois qui le matin était encore un particulier obſcur, & qui ſur le midi commandait à un monde & à ſes mers, que le même jour voyait & ſi petit & ſi grand, aſſurait ſa puiſſance, & prenait poſſeſſion de ſon nouvel Empire ; il avait fait élever une colonne, & voyait flotter au deſſus, d'un œil ſatisfait, l'étendard de l'Eſpagne, cet étendard d'une puiſſance qui commandait alors de l'Aurore au Couchant, qui regnait dans les deux hémiſpheres, & dont le canon tonnant à la fois dans les deux mondes, annonçait les beaux jours de l'Eſpagne, & préparait la grandeur de la Maiſon de Bourbon, (1) l'une

(1) Selon les titres du Prieuré de Perrey, communiqués à M. Colbert, la Généalogie

des foudres que le Nord lança autrefois contre l'Empire Romain : cette Maiſon qui plus puiſſante que lui aujourd'hui, poſſéde preſqu'autant que toutes les Dominations de la terre enſemble, & dont le Soleil infatigable dans ſon cours, éclaire ſans ceſſe les Royaumes & les Empires. Les Eſpagnols célébraient ce grand événement par des cris de joie, & des fanfares militaires.

Pour la premiere fois le ſon de la trompette retentit dans l'Occident ; ce ſon qui annonce la mort & le carnage, & conſterne les Nations, réjouit au contraire les Habitans de ce pays nouveau : autant ils avaient été effrayés au bruit du canon, autant les ſons éclatans de la trompette les égayerent. Cette muſique militaire qui émeut ſi for-

---

d'Hugues Capet, remonte juſqu'à une fille de Clotaire fils de Clovis ; & ces Rois ne mariaient guere leurs filles qu'aux Princes de leur ſang.

tement, fit ſur eux les plus heureux effets : flattés de ces accords, ils commencerent à n'avoir plus une idée auſſi terrible, d'hommes qui ſavaient ainſi réjouir l'ame : ils s'approcherent inſenſiblement pour être plus à portée d'entendre ; un moment après oſant davantage, ils furent juſqu'à eux ; puis devenus plus familiers, ils leur firent mille démonſtrations d'amitié, leur apporterent des fruits, des fleurs & d'autres productions du pays : les Européens y répondirent par des careſſes & des préſens réciproques. Ainſi la premiere fois que les Habitans des deux mondes ſe virent, ils ſe donnerent mille témoignages d'amitié ; ils ſuivaient en cela, le vœu de la nature ; c'étaient des freres qui ſe rencontraient après une longue ſéparation : cependant ces furieux coups que les Sauvages avaient entendu, ne pouvaient s'effacer de leurs idées ; ils faiſaient naître chez eux mille triſtes réflexions : enfans d'une terre qui était elle-même en

enfance, ils étaient ſans barbe, inactifs, & peu vigoureux: l'œil, cette lumiere qui jette plus de feu que les pierres précieuſes, qui a au deſſus d'elle, une fineſſe, un jeu ſi ſupérieur, ne jettait chez ces peuples qu'un faible éclat : curieux, légers, avides de nouveautés, le caractere décidé, la force & le courage des nouveaux venus, les rendaient redoutables à leurs yeux. Tel le mol Aſiatique à l'aſpect, du robuſte habitant du Nord, ou de l'Allemand guerrier, ſent la crainte, & connaît ſa faibleſſe.

Leurs demeures répondaient à leur ignorance & à leur extérieur; c'étaient de ſimples cabannes de roſeaux, couvertes de feuillages : des couches de coton poſées ſur des cordes d'écorce, & ſuſpendues à des pieux, & à des branches d'arbres, formaient les lits mobiles de ces êtres indolens, qui ſe laiſſaient aller au gré du vent, ou par l'effet d'une ſecouſſe légere, ſe berçaient dans les bras du ſommeil : des coquillages

composaient leur vaisselle, les dépouilles nuancées des oiseaux, faisaient l'ornement de leur mobilier; de petites élévations garnies de mousse & de coton étaient les sieges de petits êtres nuds comme les autres : de plus petits étaient sur des amas de coton, à-peu-près comme des oiseaux sur le duvet d'un nid. Le tout ensemble, rappellait ces mobiliers frivoles & légers, avec lesquels les enfans se jouent en Europe. Ils vivaient de poisson, de gibier, de racines & de fruits d'un goût exquis, car la nature si abondante dans ces climats en toutes sortes de richesses, s'est sur-tout surpassée dans les fruits. C'est dans ces champs où le sucre croit comme l'herbe dans les autres, qu'à l'aide d'un soleil ardent & d'un sol fécond, elle fait monter dans les plantes des sucs délicieux, travaille avec soin cette sêve heureuse, & la concentre dans des fruits dont le goût & le parfum vont au delà de l'attente du palais qui les presse. Agréable ananas, vous

dominiez ſur ces productions heureuſes !

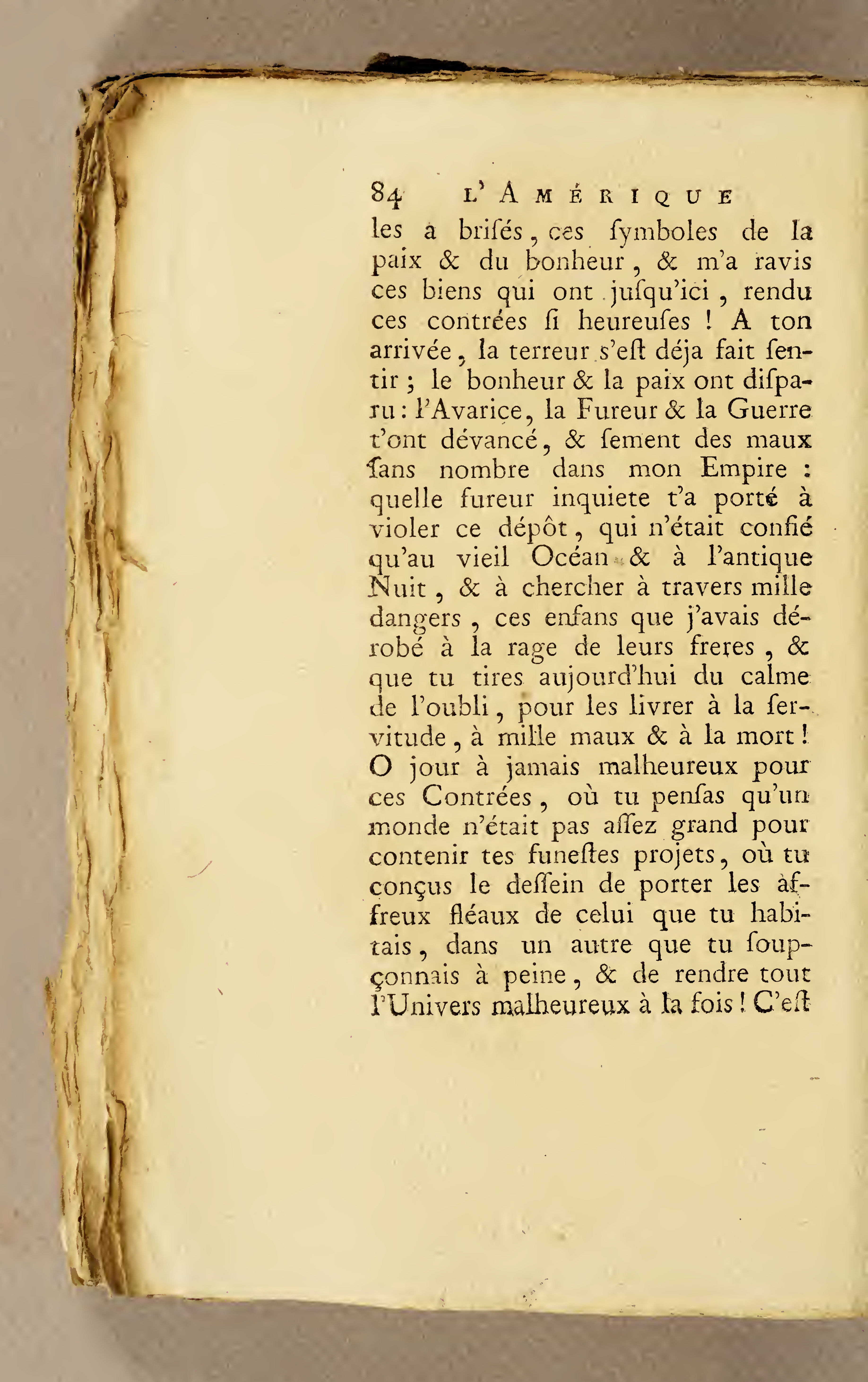
A peine les vaiſſeaux d'un vol audacieux, avaient franchi le vaſte eſpace des mers, que l'Avarice dont l'œil eſt toujours ouvert, & la Fureur qui ſouffle la déſolation & le carnage, trouvant une route frayée, s'y jetterent avec précipitation, arriverent dans le nouvel hémiſphere ſur les pas de Colomb; & dès le jour même, pour mieux conſidérer la richeſſe & l'étendue de leur proie, ſe porterent ſur les ſommets glacés des Cordillieres. L'Amérique ſurpriſe de les voir ſur ces glaces, où jamais les mortels n'étaient parvenus, les prit d'abord pour des divinités tutélaires de ſon ſol; mais à leur agitation, à la fureur de leurs mouvemens, à leur air forcené, à leur aſpect affreux, il ne lui fut plus permis de douter de la nature de ces Etres : elle s'étonne d'où ſont venus ces monſtres; leve la tête, promene ſes regards ſur ſon Empire, apperçoit des maſſes flottantes qui ſont reten-

tir ſes bords des ſons effrayans d'un nouveau tonnerre, & vomiſſent à la fois la foudre, & des hommes portant dans leurs mains le feu & la mort : elle voit les eaux de l'Océan ſillonnées pour la premiere fois, & un chemin frayé dans l'immenſe ſolitude qui la ſéparait de l'autre monde. Elle ſentit en un inſtant tout ſon malheur, gémit ſur le ſort de ſes enfans ; & pleine d'une tendre inquiétude, elle va au devant des nouveaux venus, les examine de près, & n'eſt que trop convaincue que l'Avarice & les Paſſions les plus funeſtes, réſident dans leurs cœurs, qu'ils ſont avides de ſang, & diſpoſés au meurtre de leurs freres : ſa douleur alors ne connaît plus de frein, & dans ſon excès elle s'en prend à l'Auteur de cet événement, ſouhaite qu'il n'eût jamais vu le jour, ou que la mer l'eût englouti dans ſes flots, au moment où il y entra pour l'exécution de cette étonnante entrepriſe. Paſſant de la

fureur aux reproches, elle s'adreſſe à lui.

Colomb, au milieu du ſommeil de la nuit, était encore agité du plaiſir de la journée : mille idées ſéduiſantes flattaient ſes ſens enivrés ; ſon imagination ne lui repréſentait que des ſituations agréables, ne le promenait que ſur des fleurs, lorſqu'un ſpectre énorme ſe préſenta devant lui : c'était l'Amérique ; ſon œil humide, ſemblable à une étoile qui nage dans l'eau d'un nuage, ne jettait qu'une faible lumiere : ſon viſage était pâle, chacun de ſes traits exprimait ſa douleur : ſa tête était ſurmontée par des forêts, & des rochers glacés, traverſés des rubans lumineux de l'arc-en-ciel ; elle était entourée d'une ceinture de plumes, dont les unes étaient monſtrueuſes, & les autres nuancées des plus vives couleurs : elle tenait dans ſa main l'olive de la paix & la corne d'abondance, l'un & l'autre briſés ; puis s'adreſſant à l'Amiral.

Barbare Etranger, c'eſt toi qui



les a brisés, ces symboles de la paix & du bonheur, & m'a ravis ces biens qui ont jusqu'ici, rendu ces contrées si heureuses ! A ton arrivée, la terreur s'est déja fait sentir ; le bonheur & la paix ont disparu : l'Avarice, la Fureur & la Guerre t'ont dévancé, & sement des maux sans nombre dans mon Empire : quelle fureur inquiete t'a porté à violer ce dépôt, qui n'était confié qu'au vieil Océan & à l'antique Nuit, & à chercher à travers mille dangers, ces enfans que j'avais dérobé à la rage de leurs freres, & que tu tires aujourd'hui du calme de l'oubli, pour les livrer à la servitude, à mille maux & à la mort ! O jour à jamais malheureux pour ces Contrées, où tu pensas qu'un monde n'était pas assez grand pour contenir tes funestes projets, où tu conçus le dessein de porter les affreux fléaux de celui que tu habitais, dans un autre que tu soupçonnais à peine, & de rendre tout l'Univers malheureux à la fois ! C'est

en vain que tu ſouris aux illuſions d'un ſommeil flatteur, que tu t'applaudis d'avoir exécuté tes projets audacieux, ſi éloignés des bornes que la nature à fixé aux deſſeins des hommes : à la vérité ils ſont exécutés, mais pour l'avantage des autres & jamais pour le tien ; ils ne le ſont que pour ton malheur, ainſi que pour celui de ces climats. Cette Terre à laquelle tu crois avoir tant de droits ; ces Ports dans leſquels le premier tu es entré, te feront fermés dans le plus grand péril de ta vie : épuiſé par une longue navigation, aſſailli par la tempête & la foudre, tu tendras en vain des mains ſuppliantes, & demandras un aſile dans ces (1) Ports, que ton génie libéral donna à l'Eſpagne. Tu

(1) Colomb, à ſon quatrieme voyage, voulut pour ſe ſouſtraire à la tempête, ſe réfugier dans le Port de St. Domingue. Ovando qui en était le Gouverneur, lui en refuſa l'entrée.

verras les chaînes de l'Ingratitude te barrer cet aſile, & te livrer aux fureurs de l'Océan, ſous les yeux de ces hommes pour qui tu avois tant fait. Sur ton front maintenant radieux & ſatisfait, on n'y lira que l'indignation & la colere : les mains levées au Ciel, tu lui demandras vengeance de tant d'ingratitude & d'indignité ; tu maudiras dans ton déſeſpoir le moment où tu découvris ces contrées, où tu rendis l'Eſpagne ſi puiſſante, ſon Roi & ſes Sujets ſi ingrats : ces contrées auxquelles tu donnes des chaînes aujourd'hui, l'Eſpagne elle-même les vengera de leur aſſerviſſement, elle t'en chargera (1) à ton tour en leur préſence ; & ces mêmes fers,

(1) Les ennemis de Colomb l'ayant deſſervi auprès de Ferdinand, ce Prince ingrat, ſans autre information, envoya Bovadilla qui le fit charger de chaînes, ainſi que ſes deux freres, à la vue des habitans de St. Domingue, & les envoya en Eſpagne. Colomb fut enterré avec ces mêmes chaînes.

comme ſi l'offenſe faite à un monde était irrémiſſible, tu les portera juſques dans le calme du tombeau : cette terre ſur laquelle tu poſais ce matin un pied ſuperbe, te donnera à peine une chetive ſépulture, & dédaignant de prendre ton Nom, elle prendra celui d'un Avanturier obſcur : ainſi les deux premieres injuſtices, ſignal de tant d'autres qui vont fondre ſur ce malheureux Pays, retomberont ſur toi qui l'a découvert !

A ces terribles menaces, l'Amiral ſe réveilla ; mais la fermeté qui le diſtingua toute ſa vie, lui fit mépriſer cette viſion nocturne ; il leva la tête, vit qu'il était arrivé à la gloire, tout le reſte lui parut indifférent. En effet, ſi les noms des Héros ne ſurvivent que parce qu'ils ont fait de grand ; ſi la poſtérité équitable place ces noms révérés en raiſon des actions ; ſi dans ces actions elle choiſit les plus belles & les plus utiles au genre humain, quel rang ne doit pas ſe flatter d'obtenir celui

qui a doublé en quelque façon les connaiſſances humaines, & les agréments de la vie, qui a tiſſu le fil de nos jours de charmes & de plaiſirs, qui a fait préſent au Navigateur d'un Guide habile à conduire ſes pas dans les deux mondes dont il lui a frayé le chemin; qui a mis dans les mains du Négociant le germe des plus vaſtes ſpéculations portées dans tout l'Univers, ſur les aîles dorées du commerce; dans celles du Savant, la clef des plus belles connaiſſances; dans celles des Rois, de grands moyens, de vaſtes dominations; dans celles de l'homme, un autre hémiſphere; enfin, qui a doublé d'un ſeul coup par l'effet de ſon génie & de ſon courage, l'étendue de l'Univers. Quels ſentimens flatteurs doit concevoir en lui-même celui qui a fait de ſi grandes choſes! faut-il s'étonner ſi après être parvenu à un ſi haut dégré, Colomb regarda depuis ſi fort au deſſous de lui, l'injuſtice & l'ingratitude.

Sans s'arrêter à ce ſonge inquiétant, l'Amiral dès le matin parcourut les parties de l'Iſle qu'il n'avait pas vu : l'or était le but des Eſpagnols ; ils n'en virent que quelques morceaux ſervans d'ornemens à des habitans du pays : ils s'informerent auſſitôt ſi cette terre produiſait ce précieux métail ; les Sauvages leur firent entendre qu'il y avait à quelque diſtance de leur Iſle, un grand pays d'où ils le tiraient. A cet avis intéreſſant, les Européens brûlent du deſir d'arriver à cette terre précieuſe ; ils mettent à la voile, dirigent leur route ſur l'indication des Sauvages, devenus leur bouſſole dans ces parages ignorés, & vont répandre la frayeur & l'étonnement dans le grand Archipel de l'Amérique.

Ombre du Prince Henry de Portugal ; Ombre illuſtre du Héros qui donna au monde le premier mouvement d'impulſion vers les découvertes, dont la main généreuſe oſa la premiere ſaiſir le voile qui cou-

vrait une partie de la terrre, dont le Génie lumineux, tel qu'un aſtre vivifiant ranima les facultés humaines, engourdies de toutes parts, & rouillées par un repos de tant de ſiecles : avec quel plaiſir vous dûtes voir le Prince des Navigateurs, dominer dans les mers de ce monde inconnu, dont vous aviez préparé la découverte ! Si cet événement a manqué à votre gloire, la poſtérité reconnaiſſante vous en fait hommage ; & l'approche des actes glorieux inſcrits ſur la pierre qui couvre la cendre, qui ſervit de vêtement à un Génie ſublime & bienfaiſant. A la vérité on ne voit pas ſur ce monument, ces trophées ſanglans qui atteſtent les malheurs & les ravages; on n'y voit que ceux qui caractériſent la bienfaiſance, la juſtice & le bonheur : mais ce ſpectacle eſt plus glorieux pour vous, plus flatteur pour celui qui le contemple, que des malheureux foulés aux pieds, des eſclaves enchaînés s'agitans dans les accès du déſeſpoir, & exhalans la

plainte amere. Comment les hommes ont-ils été aſſez inſenſés, aſſez ennemis d'eux-mêmes pour aſſeoir la principale gloire ſur des ſujets de larmes & de douleur ! Si c'eſt pour entraîner eurs deſcendans dans leur erreur, qu'ils laiſſent voir ces monumens de eur faux goût, au lieu d'imitation; ls ne recueilleront que des regrets ur leurs malheurs, & des reproches ſur ces leçons dangereuſes.

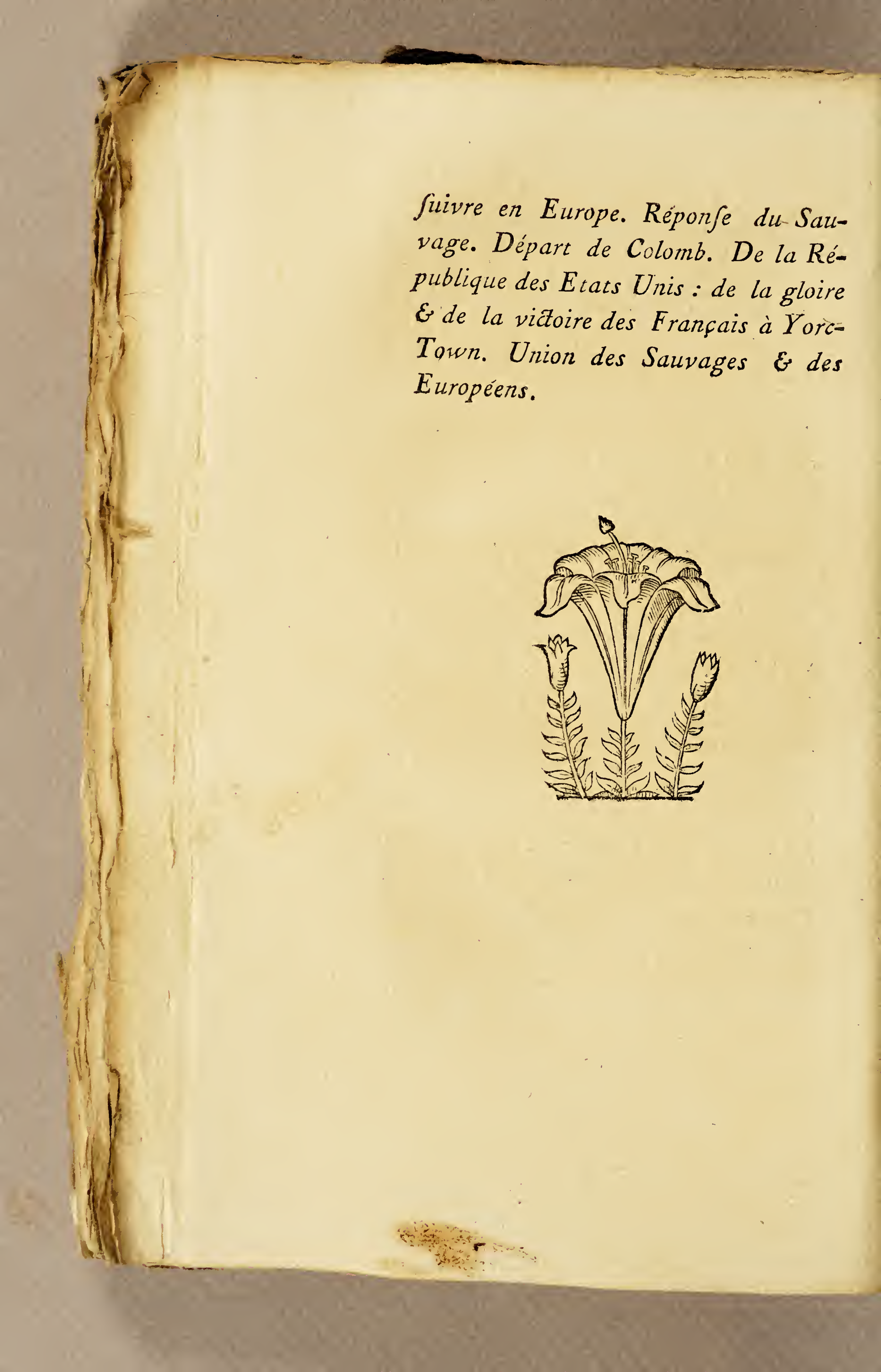


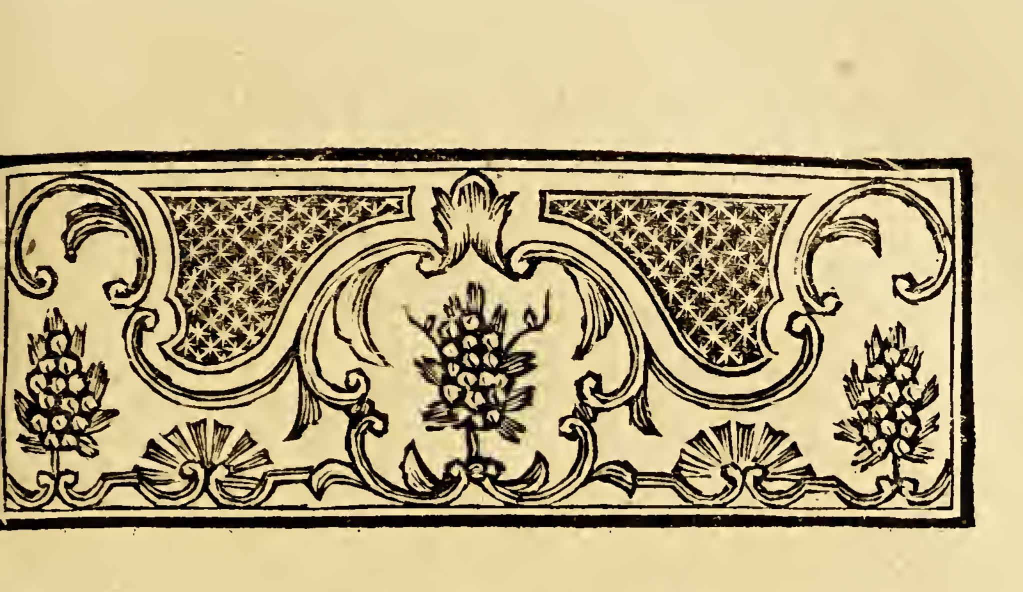
SOMMAIRE

DU QUATRIEME LIVRE.

Les Espagnols arrivent à Cuba; aspect de l'Isle ; étonnement des Sauvages à la vue des Européens. Leur frayeur au bruit du canon ; leur fuite; suite de leurs craintes ; ils abordent les Européens ; discours de leur Chef à Colomb. Puissance & grandeur de l'homme actuel : il est un Dieu vis-à-vis l'homme primitif. Un Sauvage apprend aux Espagnols que l'Isle produit peu d'or ; il leur en indique une plus riche ; le Démon de l'avarice se saisit de Martin Pinson ; il devance Colomb. Arrivée de Colomb à Saint-Domingue. Construction d'un Fort. Colomb veut engager un Sauvage à le

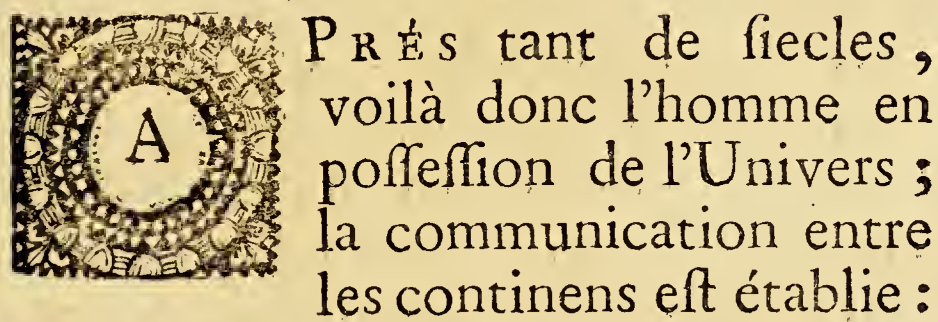
ſuivre en Europe. Réponſe du Sauvage. Départ de Colomb. De la République des Etats Unis : de la gloire & de la victoire des Français à Yorc-Town. Union des Sauvages & des Européens.





L'AMÉRIQUE DÉCOUVERTE.

LIV. QUATRIEME.



Prés tant de siecles, voilà donc l'homme en possession de l'Univers ; la communication entre les continens est établie : la main puissante d'un homme de génie en a tendu la chaîne, mais il tarde au Conquérant de connaître toute l'étendue de sa nouvelle domination : son impatience le pousse sur les mers ; il veut voir à la fois toutes les richesses, & toutes les

contrées de ſa conquête ; il pourſuit avec ardeur ſa navigation vers cette grande terre qu'on lui a dépeinte & ſi riche & ſi vaſte : les vents ſecondant ſes deſirs, le portent vers une terre immenſe, couronnée de montagnes en quelques endroits ; elle lui paraît un vaſte continent, ce n'était cependant qu'une Iſle, mais la plus grande du nouvel hémiſphere : un aſpect riant, des coteaux élevés dont l'extrêmité était garnie de forêts, & le pied tapiſſé de verdure & de fleurs émaillées des plus vives couleurs ; des vallées vaſtes & délicieuſes, des ombrages fréquens, des eaux jaliſſantes ſous ce Ciel brûlant, flatent à la fois les yeux & les ſens : le charme a pénétré juſqu'au cœur des Eſpagnols, ils brûlent de deſcendre ſur une terre où la nature étale tant de pompe & d'agréments. Des hommes nuds, dans l'attitude de l'admiration & de la ſurpriſe, garniſſaient les bords.

Quel dut être l'étonnement des Habitans de ces contrées, en voyant

entrer

entrer dans leurs ports des maſſes flottantes, ſe dirigeans avec des aîles comme les oiſeaux, & vomiſſans ſur le rivage des hommes extraordinaires, & des êtres ſuperbes, frappans la terre d'un pied impatient, jettant le feu par les yeux, s'uniſſans enſuite à ces hommes, & s'élevans en un corps majeſtueux, comme pour commander ſur la terre : de la ſurpriſe ils paſſerent bientôt à la frayeur & à l'anéantiſſement, quand l'Amiral voulant donner à ces peuples nombreux, une idée reſpectable de ſes forces, fit faire une décharge de l'artillerie de ſes vaiſſeaux, & des mouſquets que ſes Soldats des chaloupes, dirigerent ſur des oiſeaux : au bruit infernal de tant de bouches à feu, vomiſſant la foudre ; à la vue de la mort qui volait en même temps, le repos de l'Iſle fut interrompu : ces antiques rochers muets juſqu'alors, furent émus pour la premiere fois, ils retentirent du bruit effrayant & majeſtueux du canon, & porterent juſques dans la profon-

deur des vallons, ces sons terribles.

L'Habitant Sauvage de ces Contrées, effrayé, éperdu, se jettait contre terre croyant trouver un reméde à sa terreur; mais la terre agitée par ces rudes explosions, était peu propre à le rassurer contre la crainte: tremblante elle-même, il lui sembla qu'elle partageait sa frayeur, & qu'il n'y avait rien dans la nature qui ne fût épouvanté à l'approche & au bruit du tonnerre de ces nouveaux venus. Rappellés de l'état d'anéantissement & de stupidité où ces mortels étaient tombés au bruit effroyable qu'ils avaient entendu; éperdus, les cheveux hérissés, les yeux hagards, la bouche béante, les bras étendus, & ne poussans que des cris imparfaits; la terreur dans le cœur, l'effroi sur le visage, ils fuyaient d'un pas mal assuré, sur une terre qui semblait manquer sous leurs pieds. Les oiseaux & les animaux les avaient précédés; les uns étaient tombés de peur, au bruit épouvantable de la premiere

décharge ; les autres avaient fuis avec précipitation en poussant de grands cris, comme pour regretter la paix & la tranquillité dont ces furieux coups annonçaient la fin.

Les Espagnols employaient le jour à chasser & à chercher des mines ; le soir ils regagnaient leurs vaisseaux où le bruit du canon les rappellait : à chaque décharge, à chaque coup de fusil, aux hennissemens des chevaux, aux cris des hommes, les Sauvages errans & cachés dans les bois, sentaient renaître leur frayeur & leur désespoir : ils passaient leurs jours dans cet état affreux, lorsqu'hasardant tout pour sortir d'une position aussi cruelle, ils vinrent trouver les Espagnols, s'aprocherent d'eux d'un air respectueux & timide, & le Chef de ces hommes effrayés, parla ainsi :

Enfans du Soleil qui avez abordé ici sur des monstres aîlés qui vomissent des tonnerres, & un trépas plus effrayant & plus multiplié que les nuages les plus affreux ; de quel-

les Contrées êtes-vous sortis, Hommes, ou Dieux étonnans & redoutables, qui foulez la terre avec des pieds d'animaux, frappez l'air de cris retentissans, jettez le feu par les yeux, & portez dans vos mains la foudre & la mort : vous venez sans doute de ces régions où le Soleil se leve, & où le tonnerre prend ses fléches de feu, où vous naissez la foudre à la main. Êtres terribles, dont plusieurs ressemblent en tout à des hommes, ne dédaignez pas notre soumission ; ayez pitié de notre faiblesse, arrêtez vos tonnerres & la mort dévorante. Ce fracas épouvantable qui nous fait craindre que la terre ne s'abîme, & qui la fait trembler sous nos pieds, nous remplit d'une terreur & d'une tristesse si profondes, que le doux sommeil fuit nos paupieres, l'appétit qui renouvelle les forces, nous abandonne ; nous périssons. En même-temps ils offrirent de l'or & des fruits, comme des offrandes faites à des Dieux irrités pour appaiser leur courroux.

L'Homme aujourd'hui eſt donc l'égal des Dieux : comme eux il reçoit des adorations ; comme eux il lance la foudre & porte la mort au loin, il applanit les montagnes & plie la nature à ſes deſirs ; les vents ſont ſes courſiers, les aſtres ſes fanaux, la mer eſt ſon chemin de communication : ſes volontés ſe portent aux extrêmités du monde ; il eſt ſur les Autels devant leſquels ſe proſternaient ſes ayeux. Ce ſont les mains puiſſantes des Sciences & des Arts qui l'ont élevé à ce degré éminent où l'imagination de leurs anciens leur repréſentait leurs Dieux. En effet ; le Savant eſt le Deſpote de la nature ; il lit dans ſes ſecrets, il diſpoſe de ſes forces, il agite les élémens, il donne des ſecouſſes au monde, il change la face de l'Univers. Tels étoient les Schuard, les Newton, les Archimèdes : ſecondés de leur Art ſublime, les Européens paraiſſaient des Dieux aux yeux de leurs freres de l'Amérique,

bruts, & encore enveloppés du limon de la premiere création.

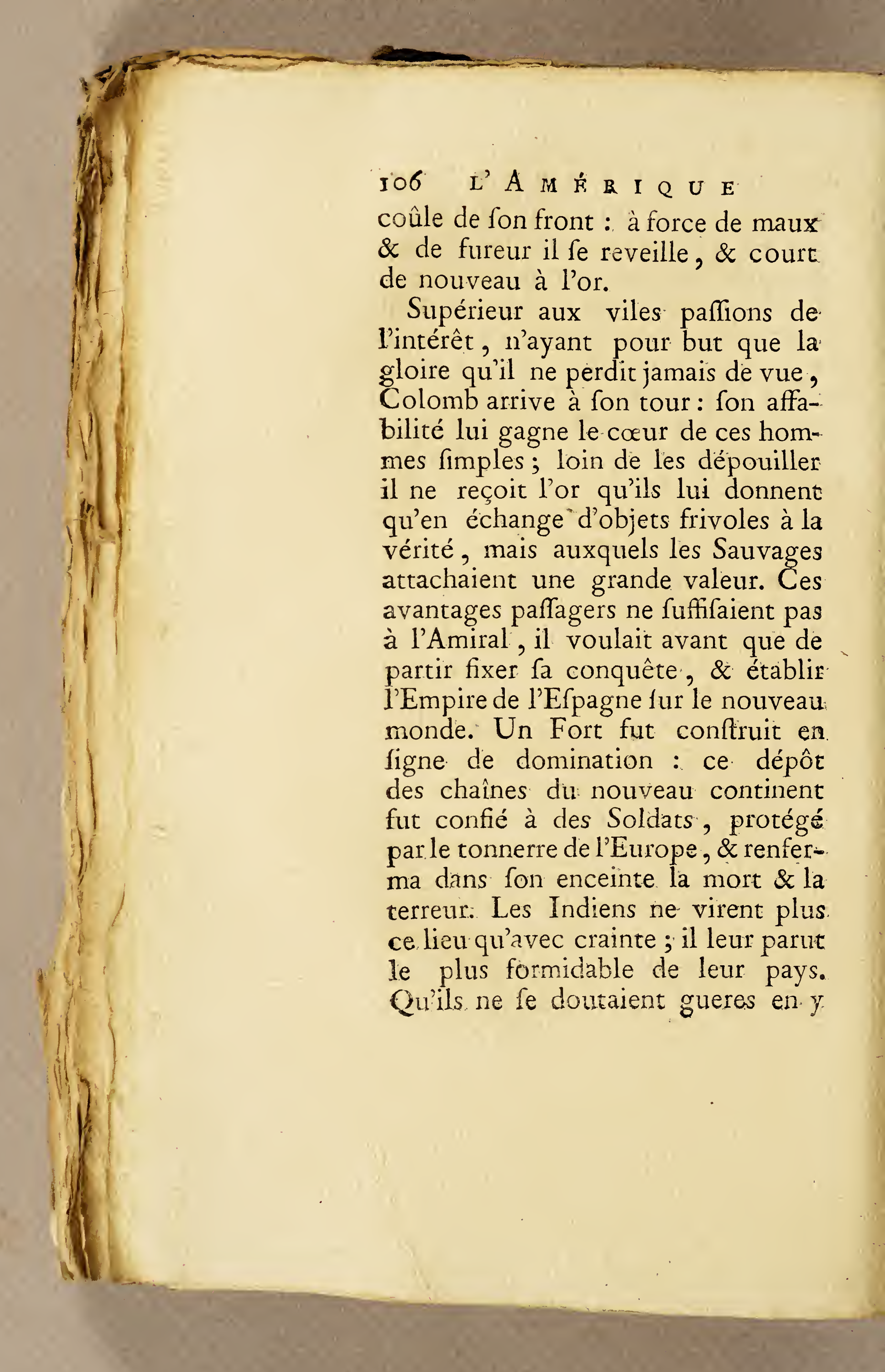
Le Chef de ces Dieux Européens promet à ces hommes tremblans, de retenir ſon tonnerre, & d'un ſeul mot rappelle le bonheur dans de vaſtes Contrées; mais les Eſpagnols brûlent de les quitter : ils ont appris qu'elles produiſaient peu d'or : le Sauvage interrogé par Colomb avait répondu ; vous êtes bien plus heureux que vous ne penſez, ce Pays eſt fort riche. (A ces mots les Eſpagnols redoublent d'attention.) A la vérité, continua le Sauvage, il produit peu d'or, mais il produit quelque choſe de meilleur ; des fruits délicieux, des oiſeaux charmans, des animaux & des poiſſons d'un goût exquis, des eaux claires, un air pur, voilà des tréſors ; c'eſt ſûrement parce que vous ne les connoiſſez pas que vous cherchez du ſable jaune. Les Eſpagnols interrompirent le Sauvage, & lui demanderent bruſquement le pays

qui produisait de l'or. Il y a, répondit-il, une terre au soleil de la nôtre, qui ne vaut pas celle-ci, mais qui produit plus d'or; les sables des rivieres en sont brillans, les rochers en renferment beaucoup, les habitans s'en parent & en donnent aux étrangers.

Ces dernieres paroles eurent des charmes inexprimables pour ces hommes que la soif de l'or dévorait; chacun calculait en soi-même ce qu'il pourrait enlever de ce précieux métail, & brûlait d'arriver au lieu désigné : mais Martin Pinson secondé du vent & du Démon de l'avarice, cinglait déja à pleine voile: en vain son Général lui fit signal de revenir, & de l'attendre. Qu'est-ce que la voix d'un Chef sur une ame intéressée à la vue de l'or? L'avare Pinson s'impatiente sur son bord; il presse ses Matelots, les accuse de lenteur & de négligence, il maudit le vent trop faible; il déploie lui-même les voiles, il lui semble déja voir des monceaux d'or,

il ſe réjouit ; puis tout à coup jettant les yeux ſur ſon équipage, il regarde ſes gens comme autant de voleurs qui vont lui enlever ſa proie ou en prendre leur portion ; il s'irite, & dans ſa colere ſes compagnons lui ſont inſupportables, comme il l'eſt à leur égard : attentif ſur ſon pont, il craint à chaque inſtant de manquer cette terre deſirée, ou que Colomb, y arrivant avant lui, n'en emporte tout l'or : il apperçoit enfin l'Iſle & s'y précipite auſſi-tôt : en vain le Pays offre la perſpective la plus gracieuſe, des côteaux riants, des vallées agréables & fécondes, il ne voit rien de tout cela : en vain les couleurs les plus vives & les plus ſéduiſantes éclatent ſur les coquillages, ſur les plumes des oiſeaux, ſur les fleurs & les fruits, elles ſont mortes à ſes yeux. Des animaux ſinguliers, des hommes étonnans, un pays neuf, les tableaux les plus curieux & les plus intéreſſans de la nature ſont devant lui, il ne s'en

apperçoit pas : tout ce qui n'eſt pas or n'eſt rien pour lui ; il le pourſuit avec fureur dans les entrailles de la terre ; il le cherche dans le ſable des rivieres ; ſon œil fixé ſur la terre, s'étudie perpétuellement à le demêler. Epuiſé par les fatigues d'une recherche auſſi vive il ſuccombe malgré lui au ſommeil, mais il n'en eſt pas plus tranquille ; un ſonge trompeur le porte ſur le bord d'un fleuve dont la rive eſt couverte d'une grêve d'or, ou dans une mine où des veines monſtrueuſes d'un or maſſif ſont tout à découvert. Un ſourire agite ſes lèvres, la joie anime tout ſes traits, elle le tranſporte ; mais dans le même inſtant un ſonge auſſi perfide que le premier, envoyé également pour le ſupplice de cet Avare, lui repréſente des hommes qui enlevent ces tréſors : ſon déſeſpoir alors eſt à ſon comble ; on voit ſes muſcles ſe gonfler, & ſes membres ſe tordre dans ſon ſommeil : ſon état au dedans eſt encore plus affreux ; il ſouffre tant, que la ſueur



coûle de ſon front : à force de maux & de fureur il ſe reveille, & court de nouveau à l'or.

Supérieur aux viles paſſions de l'intérêt, n'ayant pour but que la gloire qu'il ne perdit jamais de vue, Colomb arrive à ſon tour : ſon affabilité lui gagne le cœur de ces hommes ſimples ; loin de les dépouiller il ne reçoit l'or qu'ils lui donnent qu'en échange d'objets frivoles à la vérité, mais auxquels les Sauvages attachaient une grande valeur. Ces avantages paſſagers ne ſuffiſaient pas à l'Amiral, il voulait avant que de partir fixer ſa conquête, & établir l'Empire de l'Eſpagne ſur le nouveau monde. Un Fort fut conſtruit en ſigne de domination : ce dépôt des chaînes du nouveau continent fut confié à des Soldats, protégé par le tonnerre de l'Europe, & renferma dans ſon enceinte la mort & la terreur. Les Indiens ne virent plus ce lieu qu'avec crainte ; il leur parut le plus formidable de leur pays. Qu'ils ne ſe doutaient gueres en y

travaillant qu'ils forgaient les chaînes de leur esclavage ! ce ne fut qu'après sa construction, & à son appareil menaçant, qu'ils connurent quel terrible maître ils avoient aidé à se donner.

Cependant Colomb méditait son départ; les yeux de ses Soldats se tournaient vers l'Europe ; ils brûlaient du desir de revoir leur Patrie, d'y raconter les choses étonnantes qu'ils avaient vu, d'y étaler les richesses qu'ils rapportaient, & de jouir de la gloire de leurs succès aux yeux de leurs concitoyens, sentimens si flatteurs pour tous les hommes. Le Général cherchoit de son côté à constater le succès de son expédition par la preuve la plus frappante : il voulait étonner l'ancien monde à l'aspect inopiné de l'habitant Sauvage du nouveau : celui auquel il s'adressa le premier, fût un Indien qui demeurait dans le voisinage du Fort, & qui commençait à connoître les Espagnols & leurs usages : il lui vanta les avantages de l'Europe,

les biens & les Arts dont ses habitans jouissaient, & lui offrit tous ces avantages, s'il voulait consentir à le suivre : le fier Sauvage dont l'esprit de liberté & d'indépendance étoit déja offusqué, lui répondit ainsi :

Enfans des hommes & de la terre, (1) qui fit sortir nos ayeux de son sein, le jour qu'elle en fit sortir les plantes & les animaux ; abandonnerons-nous le genre de vie de nos Peres ? Puisqu'il les a rendu heureux, pourquoi leurs enfans en chercheraient-ils un autre ? Est-il des jours plus sereins, une vie moins contrainte, une volonté moins gênée ? La curiosité, ou des ordres impérieux ne nous font pas traverser des mers immenses ; nous ne prenons pas sur notre repos, & sur les instans de nos plaisirs, pour construire des

(1) C'est un Sauvage qui parle, & qui n'avait pas les notions saines que la Genese nous a donné sur la création.

maiſons flottantes, & travailler les armes & les habillemens que je vous vois. Rien ne trouble notre ſommeil, ou un état de repos qui en approche & que nous chériſſons. Les occupations par leſquelles nous ſoutenons notre vie, telles que la pêche & la chaſſe font nos plaiſirs, bien différens de vos Peuples, qui ne vivent qu'à condition qu'ils paſſeront leurs jours dans des travaux ennuyeux & accablans. Le feu de l'amour s'allume-t-il dans nos veines, avec quel agrément nous vivons ſous le joug de cette paſſion, la mere de toutes les autres & du genre humain, tandis que vous êtes dévorés d'ennuis & de deſirs, pendant des années avant que d'être heureux. Vos habillemens que vous nous vantez, nous paraiſſent inſupportables, & autant d'entraves à la liberté naturelle de l'homme; ils gênent vos mouvemens, & vous impoſent la néceſſité de travailler matin & ſoir, pour les mettre & les ôter. Auſſi inconſéquens que

bizares dans vos procédés, vous vous qualifiez de propriétaires de la terre, vous en diſpoſez comme nous diſpoſons ici du gibier que nous tuons. La terre vous appartenir ! j'aimerais autant entendre dire à des enfans que leurs nourrices leur appartiennent. Songez donc que vous n'êtes qu'une des productions de la terre ; que bien loin d'être à vous, c'eſt vous qui lui appartenez, & qu'elle ne manquera pas de reprendre pour preuve de ſes droits ! Que vous êtes malheureux ſous votre appareil impoſant ! vous traverſez des mers immenſes ; des périls innombrables, à chaque pas glacent votre ſang dans vos cœurs. Ici, vous êtes brûlés par un Soleil ardent; là, vous êtes glacés par un froid rigoureux ; vous cherchez avec fureur dans les entrailles de la terre, un métail mépriſable, incapable de ſatisfaire le moindre beſoin, de procurer un inſtant de plaiſir, tandis que vous voyez avec dédain, les fleurs variées des plus belles cou-

leurs, des fruits rafraîchissans & agréables au goût; des plantes qui exhalent les plus douces odeurs. Acharnés à fouiller dans des sables, vous regrettez le temps heureux & bien employé que vous passez à prendre ces poissons, ces coquillages, ces oiseaux que vous trouvez d'un goût si exquis! malheureux, qui regrettez les momens qui vous rendent heureux, dont les goûts & les usages semblent avoir pris à tâche de contrarier le bonheur, ne nous parlez plus d'abandonner le genre de vie que la terre notre mere commune, nous a donné en naissant, que nous voyons suivi par-tout ce qui vit heureux dans la nature, & qui est le plus libre qui soit sur la terre!

A ce discours inattendu, le Génois fut étonné; mais il reconnut le langage de la nature & de la liberté; il s'adressa habillement à d'autres, & borna là sa découverte : le mauvais état de la santé de ses Compagnons & de ses vaisseaux, réduits

aux deux plus petits, lui indiqua enfin les limites qu'à fixé la nature aux entreprises & aux forces humaines. Ainsi, il ne vit point dans ce premier voyage, les climats brûlans de la Guyanne, ni les côtes du Mexique, ni les Pays soumis à cette puissante République, qui, venant de rompre par un effort généreux, les fers de la servitude, s'éleve au rang des grands Empires, figure avec les Monarques, & domine sur de vastes contrées de l'Amérique, étonnée d'avoir vu si subitement sortir de son sein une puissance plus grande & plus formidable, que ne la fut jamais celle de ses Incas & de ses Montézuma. Champs célebres d'Yorc-Town, Théâtre fameux de la valeur française, il ne vous aborda pas : ses yeux ne mesurerent pas ce champ de bataille glorieux où les Français secondés des vents & de la victoire, vainquirent par mer & par terre; obligerent les hautains Bretons à confesser leur défaite, & à implorer leur générosité, quand

cette armée vaincue défilant d'un air humilié devant les Vhasington, Rochambeau, la Fayette, Viomesnil, Chatelux, Lausun, Saint-Simon, Custine, Noailles (1) & Castres (2) ses Vainqueurs, abbaissa ses drapeaux, & les déposa avec ses armes à leurs pieds.

Qu'ils cessent de vanter le fils (3) de la victoire, & ses exploits; ce Héros était un fils unique, la France aujourd'hui en a une famille nombreuse?

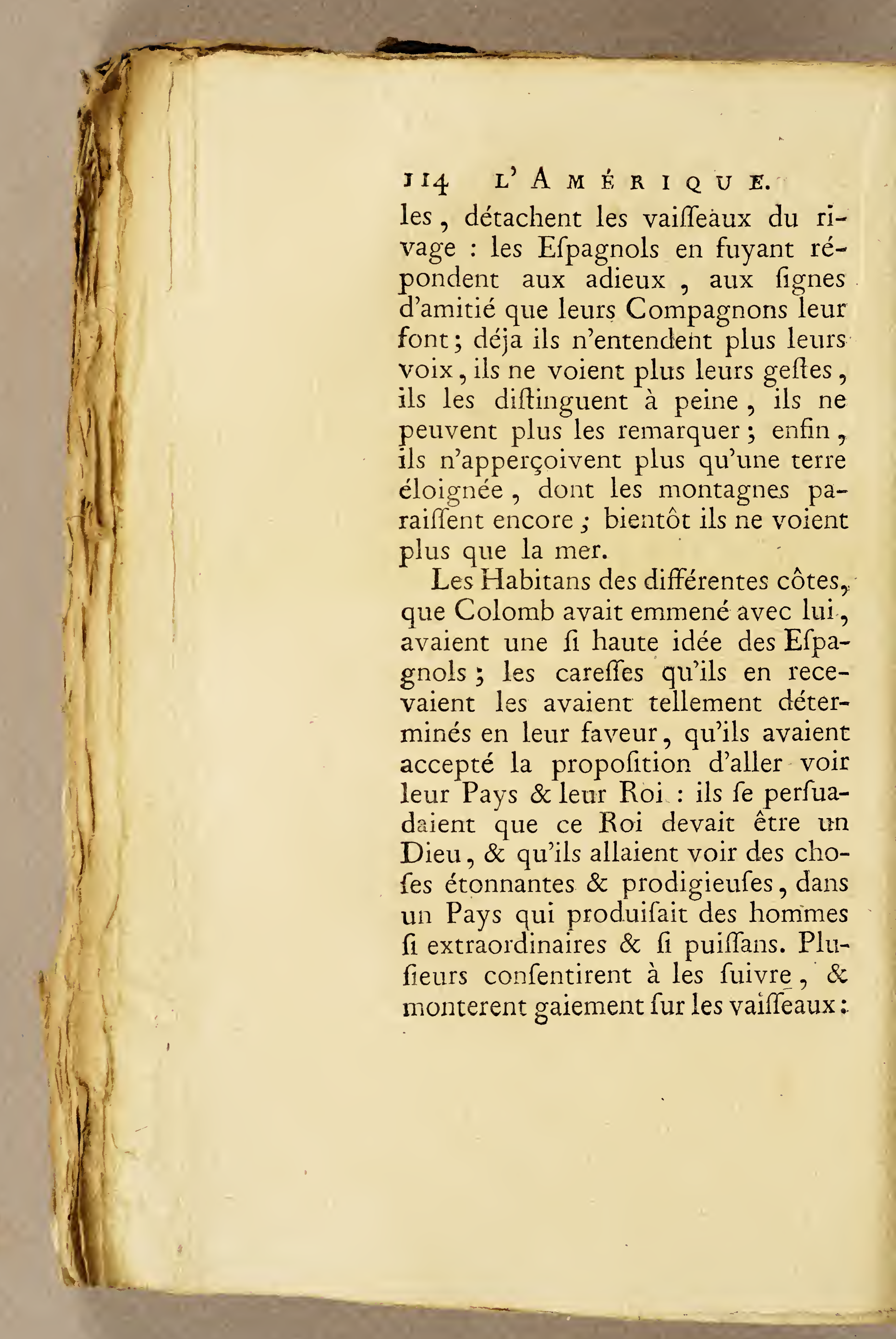
Déja la proue des vaisseaux était tournée vers l'Europe; on voyait flotter sur les mats le pavillon de l'Espagne, le premier & le seul qui dominât dans ces mers. Bientôt les aquilons favorables enflent les voi-

---

(1) M. le Vicomte de Noailles, fils de Mgr. le Maréchal.

(2) M. le Comte de Charlus, fils de M. le Marquis de Castres, Ministre de la Marine.

(3) C'est ainsi que les Anglais appellent le Duc de Malboroug.



les, détachent les vaiſſeaux du rivage : les Eſpagnols en fuyant répondent aux adieux, aux ſignes d'amitié que leurs Compagnons leur font; déja ils n'entendent plus leurs voix, ils ne voient plus leurs geſtes, ils les diſtinguent à peine, ils ne peuvent plus les remarquer; enfin, ils n'apperçoivent plus qu'une terre éloignée, dont les montagnes paraiſſent encore ; bientôt ils ne voient plus que la mer.

Les Habitans des différentes côtes, que Colomb avait emmené avec lui, avaient une ſi haute idée des Eſpagnols ; les careſſes qu'ils en recevaient les avaient tellement déterminés en leur faveur, qu'ils avaient accepté la propoſition d'aller voir leur Pays & leur Roi : ils ſe perſuadaient que ce Roi devait être un Dieu, & qu'ils allaient voir des choſes étonnantes & prodigieuſes, dans un Pays qui produiſait des hommes ſi extraordinaires & ſi puiſſans. Pluſieurs conſentirent à les ſuivre, & monterent gaiement ſur les vaiſſeaux :

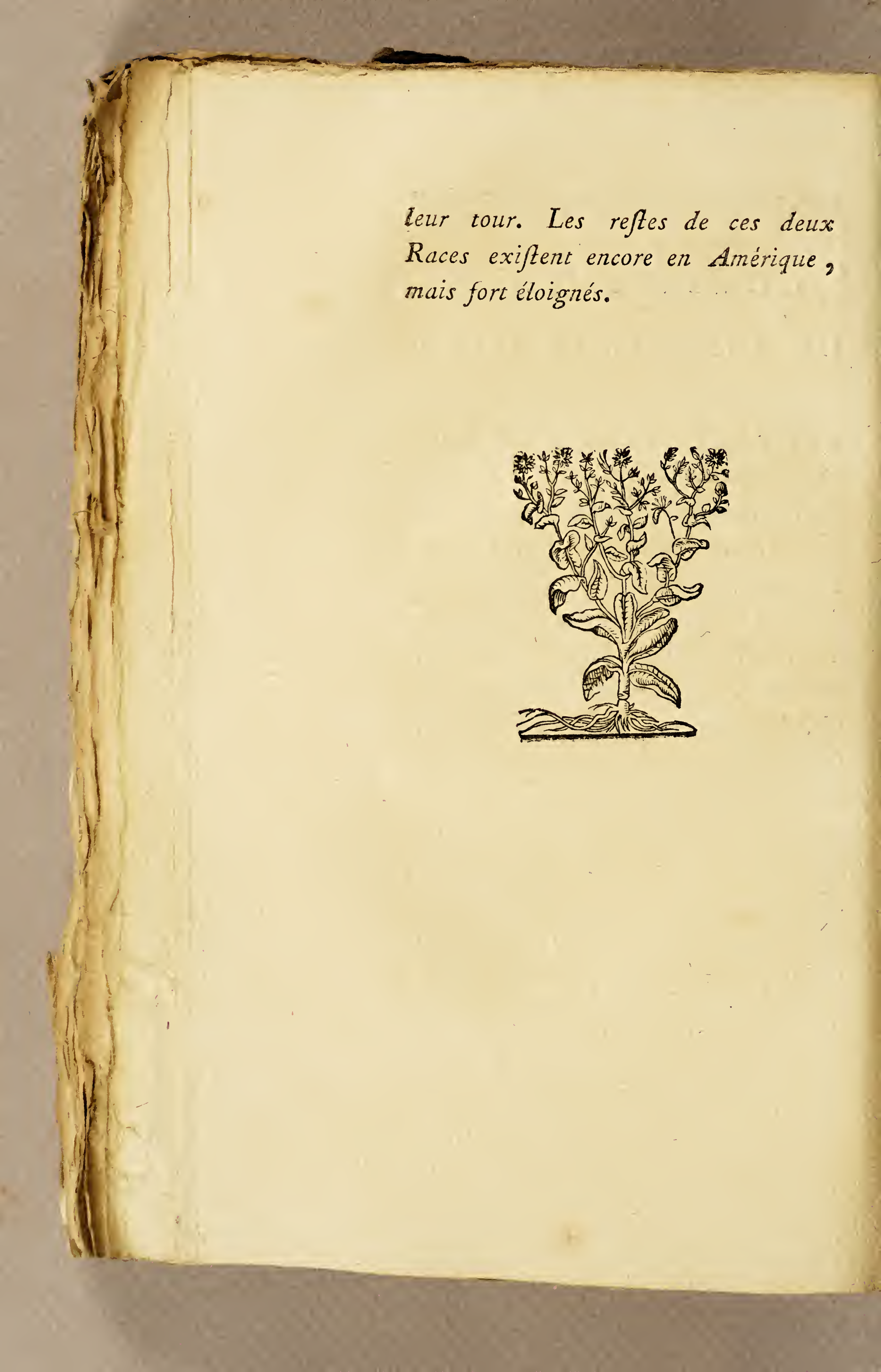
ils étaient émerveillés de se trouver sur des masses flottantes avec des hommes, qui, lançans le tonnerre, les traitaient cependant comme des amis, & les conduisaient à travers les mers dans des habitations mobiles, qui avaient des aîles aussi rapides que celles des oiseaux. Colomb connaissant le plaisir qu'ils prenaient au son des instrumens, leur fit donner quelques fanfares, qui les égayerent infiniment ; & bientôt la confiance & l'union furent telles, que les deux Peuples semblerent ne plus faire qu'une seule famille. O Gênes, ô souvenir à jamais glorieux pour toi, le mortel qui força les barrieres de l'Océan, qui le premier domina sur le nouveau monde, & commanda à la fois aux Peuples du Levant & du Couchant, qui les rassembla & les unit des doux liens de l'amitié, il était sorti de ton sein, & nul autre avant lui, n'avait encore été remarquable à ces traits !

SOMMAIRE

DU CINQUIEME LIVRE.

*RÉCIT d'Azara pendant la tra-
erſée. Du Continent de l'Amérique.
Deſcription des Cordillieres du Pé-
ou. Tremblement de terre. Tréſors.
Du Condour. De l'Empire des In-
as. Du Temple du Soleil. Invocation
cet aſtre. D'un Pays où on vit
eux fois. Paſſage du tombeau à la
ie. Diſcours du Miniſtre. D'Haran,
de Ziliée. Leur malheur dans la
emiere vie. Leur bonheur dans la
conde. D'un vaſte Empire de l'autre
té du Continent. De deux eſpeces
hommes, l'une très-grande & l'autre
rt petite. La premiere extermine
autre. Les Géans ſont détruits à*

leur tour. Les reſtes de ces deux Races exiſtent encore en Amérique, mais fort éloignés.





L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE.

LIV. CINQUIEME.

PARMI les Indiens qui avoient consenti à suivre Colomb, & à certifier par leur présence la réalité de es succès, était Azara : c'était un iomme d'un âge mûr, qui avait ait de longs voyages dans les nou-reaux pays que l'on venait de dé-couvrir ; naturellement pénétrant il ommençait déja à parler la langue Espagnole, & racontait des choses i surprenantes des Contrées qu'il

avait parcourues, que les Européens le prierent de leur en faire la description; il la fit en ces termes.

Au delà des Isles que vous avez vu, s'étend la grande mer qui baigne les côtes d'un continent immense; elle a attaqué ce vaste corps avec tant de furie qu'elle a pénétré jusques dans son centre, & l'a beaucoup diminué; mais les membres de ce corps rongé dans le milieu, s'étendent infiniment à droite & à gauche; en tirant au midi sur-tout, sont de vastes régions, des fleuves qui ressemblent à des mers, & des montagnes immenses. Là, par un contraste singulier, le Soleil darde ses rayons brûlans & manifeste sa puissance sur les plaines & dans les vallées, tandis que l'hiver siege au dessus des montagnes, & annonce au loin son empire, par ses glaces, ses neiges & ses frimats. L'habitant fatigué des loix de l'un, va vivre sous celles de l'autre, & force les saisons à le servir à son gré, en élevant ou descendant plus ou moins

ſon habitation. Le froid & la chaleur perpétuels, rivaux, placés ſur des ſieges voiſins, voyent d'un œil tour à tour ſatisfait & jaloux leur empire ou peuplé ou déſert.

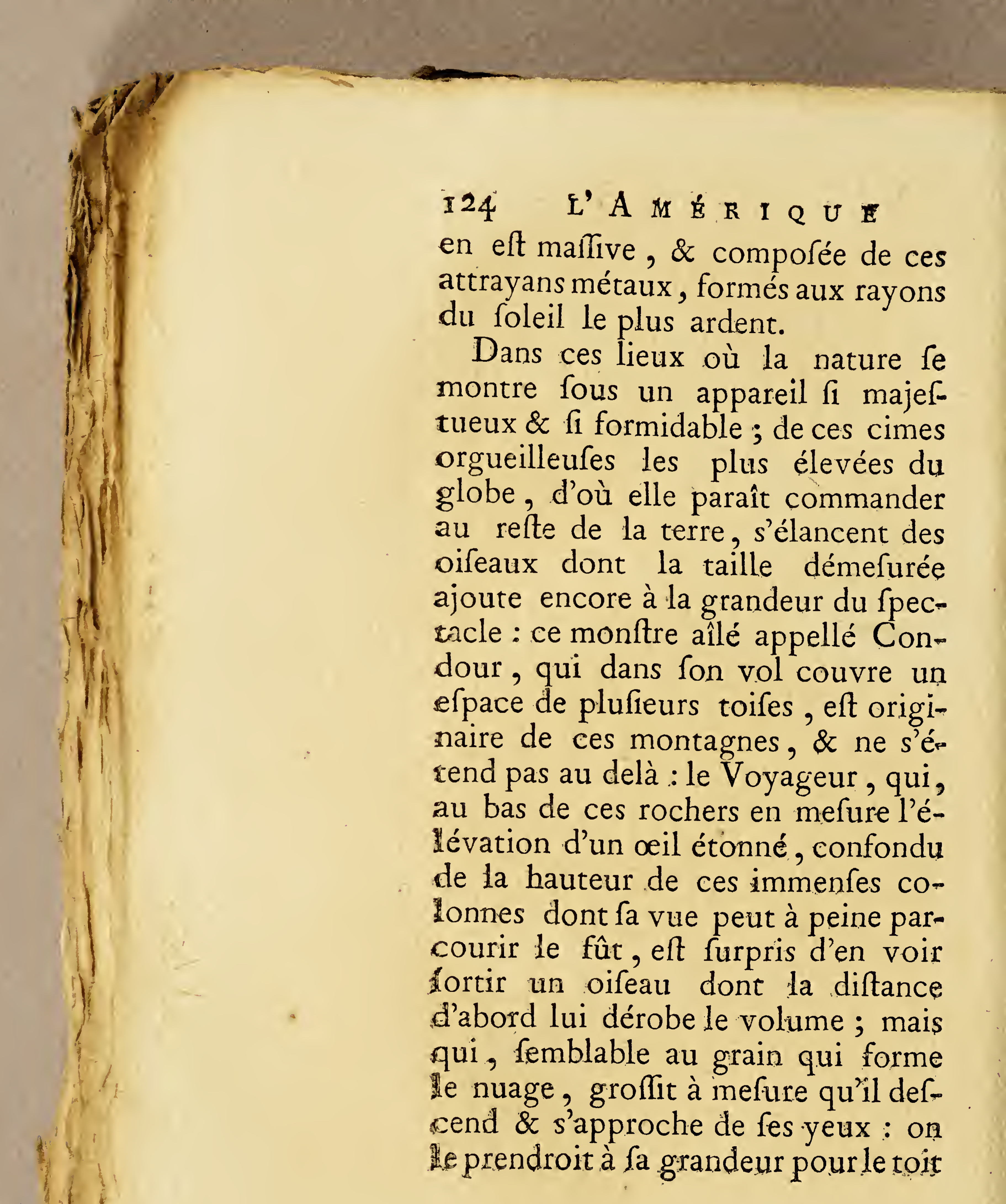
Sur ce ſol où la nature bizarre ſe montre en même-temps entourrée de glaces & de feux, s'éleve une chaîne de montagnes d'une étendue inconnue, & dont les ſommets glacés vont ſe perdre dans les nues : ces montagnes, dans leurs ramifications multipliées, ſemblent être la charpente de ce nouveau continent, dont la principale chaîne eſt l'arrête. Cette chaîne s'étend dans toute ſa longueur, la hauteur inconcevable de ces monts, leur aſpect nud & hideux, l'obſcurité des intervalles, leurs ſommets incruſtés dans des glaces immenſes, l'éclat des cimes contraſtant avec les rochers inférieurs, affreux & noircis par la fumée des volcans, l'élévation & l'étendue de ces rochers du côté de la mer où ils ſont coupés à pic, & forment la colonade la plus ma-

jeſtueuſe qui ſoit dans l'Univers ; tout cela inſpire à la fois l'étonnement & l'horreur.

Mais quel ſaiſiſſement n'éprouve pas le cœur de l'homme, lorſque l'œil attaché ſur ce ſpectacle le plus fier & le plus impoſant qui ſoit dans la nature, ſon oreille eſt frappée des ſons les plus effrayans qui puiſſent jamais ſe faire entendre. La foudre dans les vallons, grondant tous les jours dans des nuages étincellans, leur déchire le flanc & en ſort avec un bruit effroyable : des feux ſouterreins s'agitans dans les entrailles de ces orgueilleuſes montagnes, y excitent un bruit ſourd, ſemblable au bruit de la mer en fureur : la terre tremble, cette enorme pyramide de rochers s'agite, les vents pouſſent des mugiſſemens affreux ; une exploſion épouvantable, telle qu'aucun bruit ne peut lui être comparé, ſe fait entendre tout-à-coup ; ces énormes rochers craquent, ſe fendent avec un horrible fraças ; les montagnes s'ouvrent,

laiſſent voir leurs entrailles embraſées, vomiſſans des flammes avec des torrens de pierre & de métail liquides ; d'autres montagnes s'affaiſſent : à la précipitation, à l'horreur de leur chûte, il ſemble qu'elles tombent du ciel dans l'abîme : au milieu de ces convulſions, dans cette criſe affreuſe de la nature, les rochers & les collines frappés de tous ces ſons effroyables, renvoient ces ſucces d'horreur dans les vallées, où il ſemble que l'univers s'écroule.

Ces lieux terribles, où la terre comme une mere irritée, ſemble toujours menacer ſes enfans, toujours prête à les dévorer, ſont ceux où elle a dépoſé ſes tréſors ſous la garde de la terreur & de la mort : mais ſes ſoins ſont vains, les hommes ſemblables à des enfants effrénés qui forcent le coffre fort d'un pere Avare, la volent malgré la vigilance de ces redoutables Gardiens. Au pied de ces terribles montagnes ſont des mines abondantes d'or & d'argent ; leur baze dans des endroits



en eſt maſſive, & composée de ces attrayans métaux, formés aux rayons du ſoleil le plus ardent.

Dans ces lieux où la nature ſe montre ſous un appareil ſi majeſtueux & ſi formidable; de ces cimes orgueilleuſes les plus élevées du globe, d'où elle paraît commander au reſte de la terre, s'élancent des oiſeaux dont la taille démeſurée ajoute encore à la grandeur du ſpectacle : ce monſtre aîlé appellé Condour, qui dans ſon vol couvre un eſpace de pluſieurs toiſes, eſt originaire de ces montagnes, & ne s'étend pas au delà : le Voyageur, qui, au bas de ces rochers en meſure l'élévation d'un œil étonné, confondu de la hauteur de ces immenſes colonnes dont ſa vue peut à peine parcourir le fût, eſt ſurpris d'en voir ſortir un oiſeau dont la diſtance d'abord lui dérobe le volume; mais qui, ſemblable au grain qui forme le nuage, groſſit à meſure qu'il deſcend & s'approche de ſes yeux : on le prendroit à ſa grandeur pour le toit

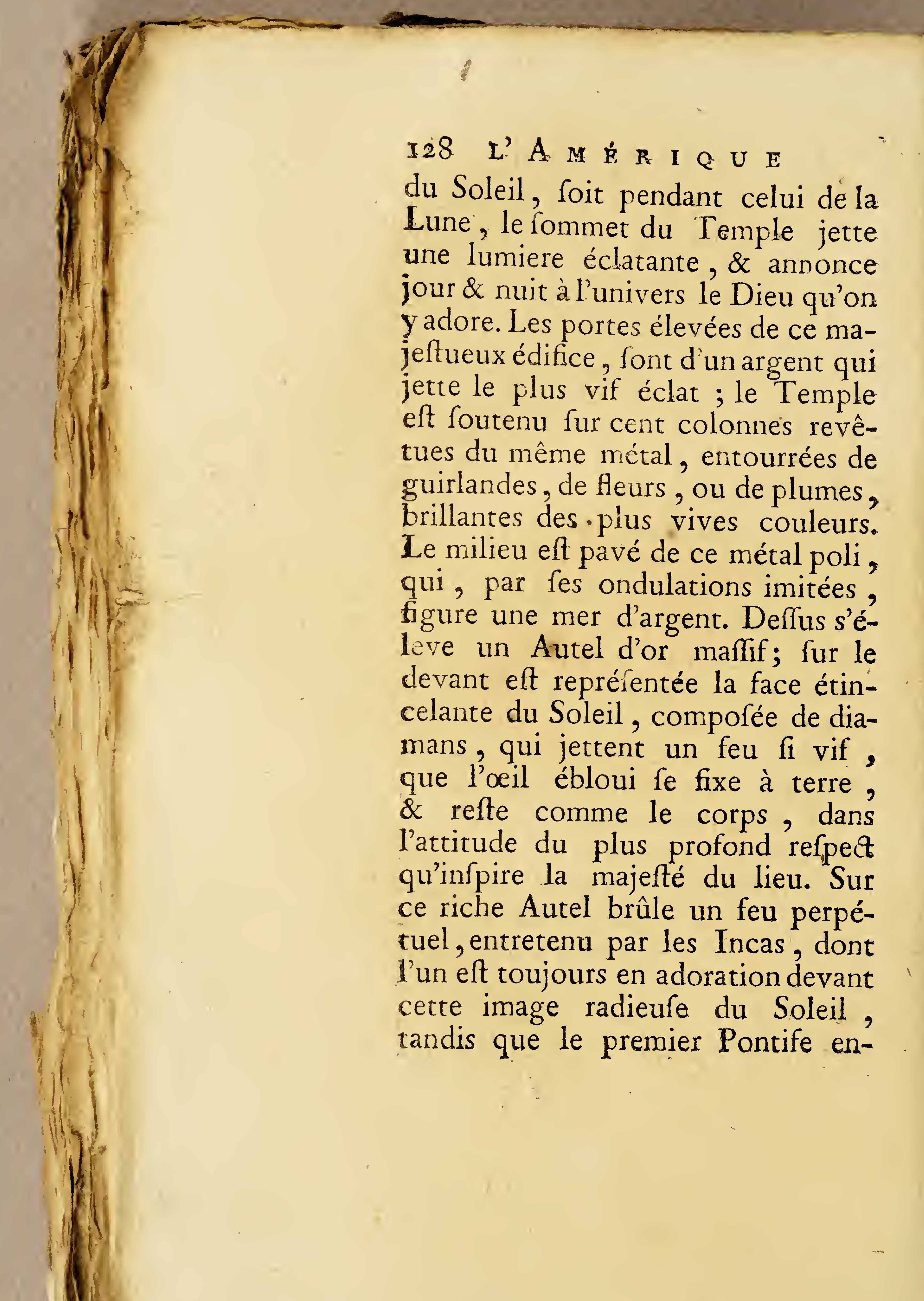
rustique d'une chaumiere qu'un vent impétueux fait rouler dans le vague de l'air, si sa fiere attitude, ses cris, la ferme direction qu'il donne à son vol, & l'endroit d'où il est parti, ne le faisaient bientôt connaître. Son apparition dans les airs à répandu la consternation sur la terre; les animaux fuient, les troupeaux & les bergers cherchent à se mettre à couvert; mais la crainte s'évanouit, le monstre disparait : on l'a vu prendre la route de ses affreux rochers; un puissant animal suspendu à ses serres, mêlait ses mugissemens douloureux à son cri effrayant.

Une partie de ces montagnes est renfermée dans les limites d'un vaste Empire, dont les Princes appellés Incas, ont réuni tous les Peuples voisins sous leurs loix. Ce ne fut pas par le glaive que les Incas furent Conquérans; les armes de la sagesse & de la persuasion, auxquelles seules il appartient de procurer des triomphes justes, & des victoires sans remords, furent celles qu'ils

employerent. On ne vit pas la mort campée ſous leurs pavillons, répandre dans le cours de leurs conquêtes la déſolation & le trépas; & les Nations à leur approche ne furent pas conſternées du bruit des calamités que répand la terreur, qui vole d'une aile ſanglante devant les armées. Leur ſéjour, ſemblable au campement d'un allié, raſſurait les eſprits : le mal dont on s'abſtenait, le bien qu'on promettait, promeſſe qu'on ſavait inviolable, déterminaient ces Peuples à leur jonction à l'Empire : s'ils attaquaient, on ſe contentait de les repouſſer; & du moment où l'ennemi ceſſait ſon attaque, l'Incas commendait à la mort de s'arrêter. Quelques fuſſent ſes ſuccès ſes demandes étaient toujours auſſi modérées; ſon amitié & une légiſlation qui devait rendre heureux ſes nouveaux ſujets, étaient les ſeules conditions du traité. Ces Conquérans, les ſeuls juſtes, les ſeuls dont les lauriers n'ayent pas été trempés dans le ſang & les larmes, ont un

vaſte Empire ; & les Peuples ſous ces Monarques vertueux & bienfaiſans, jouiſſent de tout le bonheur dont l'homme réuni en ſociété, ſoit ſuſceptible. Le Soleil, cet aſtre éclatant qui vivifie tout, a paru à ces hommes ſages, la Divinité qui devait recevoir leurs hommages ; & la famille du Prince a été conſacrée au culte du Temple ſuperbe qu'il a dans Cuſco, la Capitale de l'Empire.

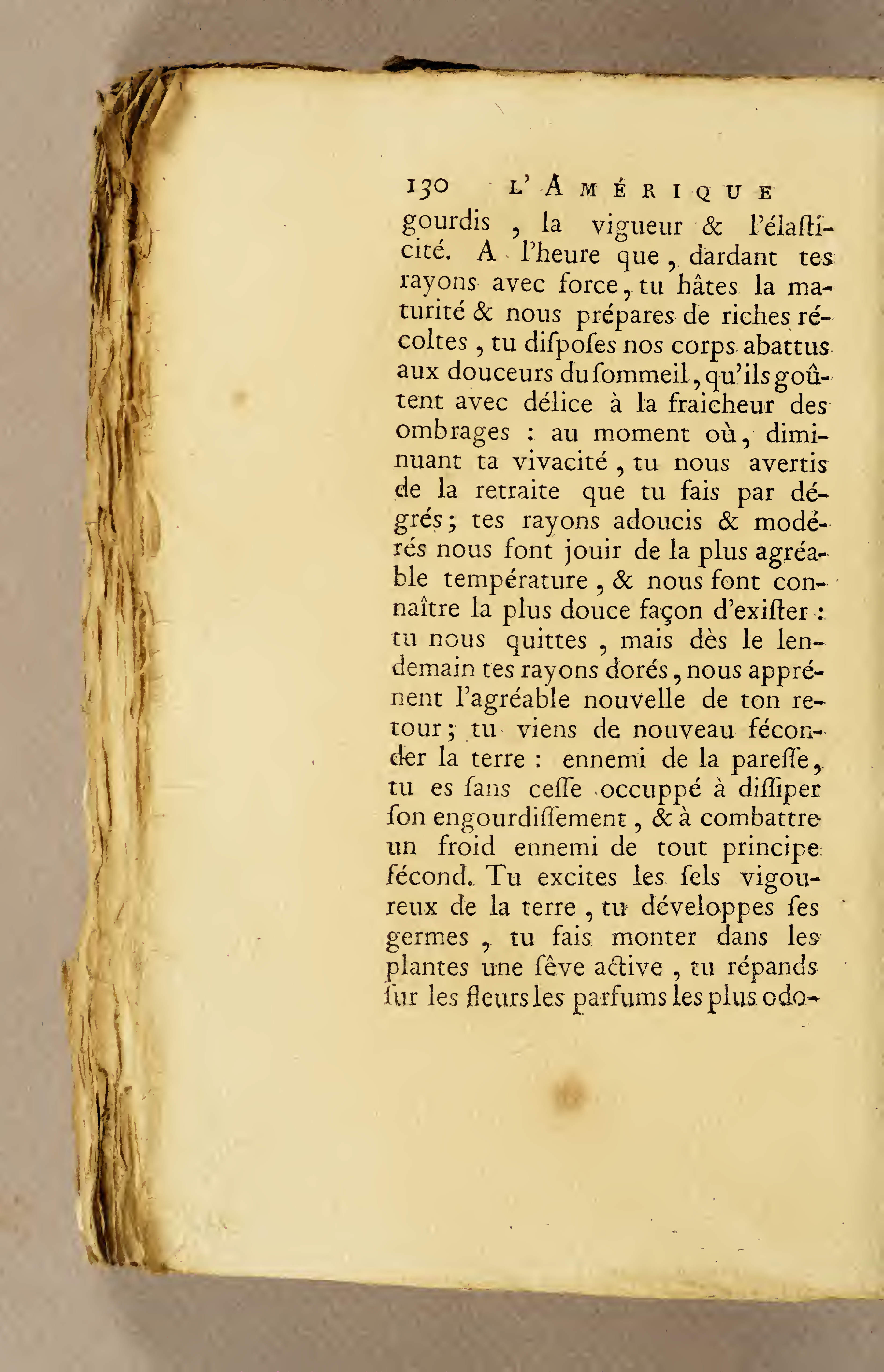
Le Temple du Soleil, à Cuſco, eſt bâti ſur une éminence, il eſt ouvert à l'Orient, & reçoit les premiers rayons de l'Aſtre auquel il eſt dédié : aucune montagne ne lui en dérobe l'éclat ; ſon toit qui eſt d'argent, jette déja un feu éblouiſſant, que la ville ignore encore le lever du Soleil : ſon extrémité ſurmontée d'une gerbe d'argent dont les épics ſont parſemés de pierres précieuſes, étincelle dans les airs, & paraît dans le lointain comme un feu dévorant dans ſa plus grande fureur ; de ſorte que, ſoit pendant le cours



du Soleil, ſoit pendant celui de la Lune, le ſommet du Temple jette une lumiere éclatante, & annonce jour & nuit à l'univers le Dieu qu'on y adore. Les portes élevées de ce majeſtueux édifice, ſont d'un argent qui jette le plus vif éclat ; le Temple eſt ſoutenu ſur cent colonnes revêtues du même métal, entourrées de guirlandes, de fleurs, ou de plumes, brillantes des plus vives couleurs. Le milieu eſt pavé de ce métal poli, qui, par ſes ondulations imitées, figure une mer d'argent. Deſſus s'éleve un Autel d'or maſſif; ſur le devant eſt repréſentée la face étincelante du Soleil, compoſée de diamans, qui jettent un feu ſi vif, que l'œil ébloui ſe fixe à terre, & reſte comme le corps, dans l'attitude du plus profond reſpect qu'inſpire la majeſté du lieu. Sur ce riche Autel brûle un feu perpétuel, entretenu par les Incas, dont l'un eſt toujours en adoration devant cette image radieuſe du Soleil, tandis que le premier Pontife en-

touré du Prince & d'un Peuple entier, lui adresse tous les matins cette invocation.

O toi, dont le regard éclatant réjouit la nature, embellit les Empires, & fait de l'air un corps lumineux, qui paraîs sous la forme d'un globe pour mieux éclairer l'univers, & repandre avec plus de proportion la lumiere & la vie; Dieu sublime, reçois les sentimens de reconnaissance, que t'envoient du plus profond de leurs cœurs, les Habitans de cet Empire, que tu favorises de tes plus doux regards! Aussi varié que les dons que tu nous fais, que les productions que tu nous donnes, tu paraîs tous les jours, & tous les jours tu es attentif à ne nous faire sentir ta chaleur que de la maniere la plus agréable, & la plus utile pour nous. Tempéré le matin, il semble que tu n'aye de force que pour dilater le parfum des fleurs, le répandre dans l'air sur les aîles du Zéphyr, avec la vapeur de la rosée, & rendre aux hommes en-

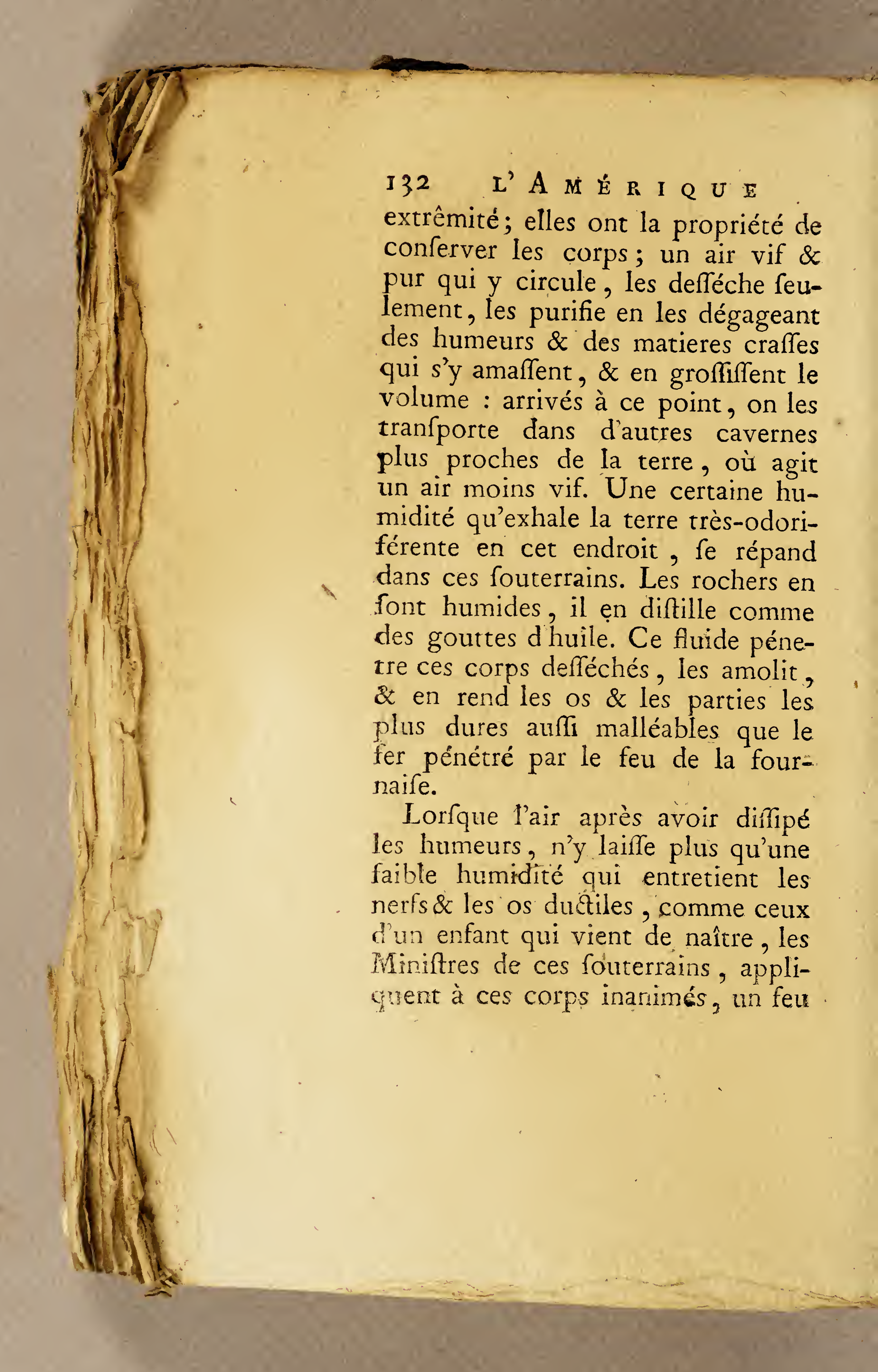


gourdis, la vigueur & l'élaſticité. A l'heure que, dardant tes rayons avec force, tu hâtes la maturité & nous prépares de riches récoltes, tu diſpoſes nos corps abattus aux douceurs du ſommeil, qu'ils goûtent avec délice à la fraicheur des ombrages : au moment où, diminuant ta vivacité, tu nous avertis de la retraite que tu fais par dégrés; tes rayons adoucis & modérés nous font jouir de la plus agréable température, & nous font connaître la plus douce façon d'exiſter : tu nous quittes, mais dès le lendemain tes rayons dorés, nous apprénent l'agréable nouvelle de ton retour; tu viens de nouveau féconder la terre : ennemi de la pareſſe, tu es ſans ceſſe occuppé à diſſiper ſon engourdiſſement, & à combattre un froid ennemi de tout principe fécond. Tu excites les ſels vigoureux de la terre, tu développes ſes germes, tu fais monter dans les plantes une ſêve active, tu répands ſur les fleurs les parfums les plus odo-

riférens & les couleurs les plus vives; tu formes dans les entrailles de la terre, l'or & les pierres éclatantes; tu excites le courage dans nos cœurs, & y allume les feux de l'Amour, l'Amour, ce doux compagnons de la vie. Enfin, c'eſt par toi que nous vivons, c'eſt à toi que nous rapportons tout ce que nous ſommes; Divinité unique & bienfaiſante, que nous honorons par un feu éternel, par le ſacrifice d'un bien qui émane de toi, & que tu répands pour nous avec tant de profuſion.

J'étais encore dans ce pays, continua Azara, lorſque j'y vis un Etranger qui racontait des choſes bien plus ſurprenantes, d'un autre où on vivait deux fois. (1) Dans de hautes montagnes, diſait-il, ſont de vaſtes cavernes ſituées à leur

(1) On avoit alors l'idée d'un Pays qui avait la propriété de rajeunir; Nicaregua le chercha long-temps.

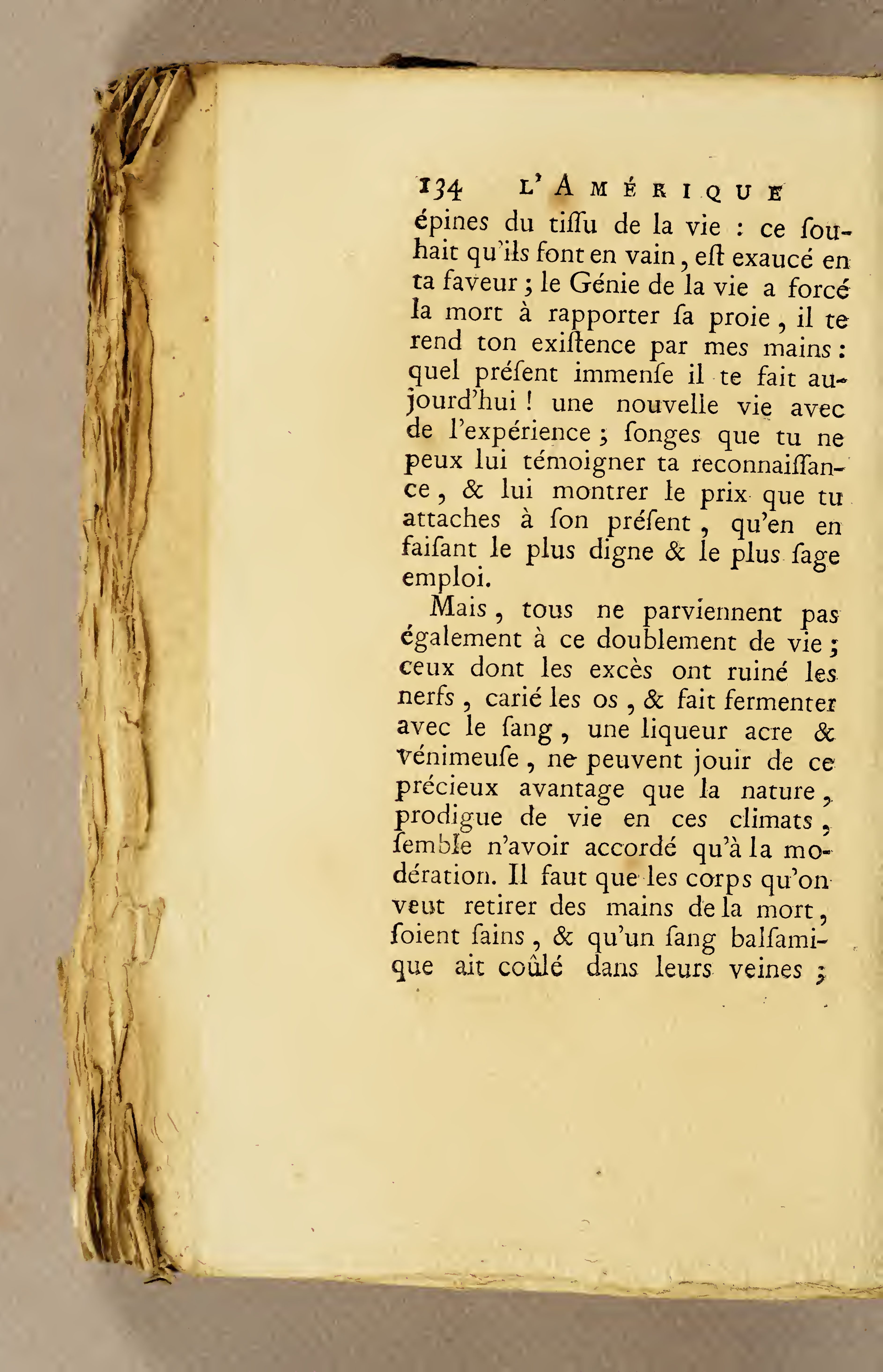


extrêmité; elles ont la propriété de conſerver les corps; un air vif & pur qui y circule, les deſſéche ſeulement, les purifie en les dégageant des humeurs & des matieres craſſes qui s'y amaſſent, & en groſſiſſent le volume : arrivés à ce point, on les tranſporte dans d'autres cavernes plus proches de la terre, où agit un air moins vif. Une certaine humidité qu'exhale la terre très-odoriférente en cet endroit, ſe répand dans ces ſouterrains. Les rochers en ſont humides, il en diſtille comme des gouttes d'huile. Ce fluide pénetre ces corps deſſéchés, les amolit, & en rend les os & les parties les plus dures auſſi malléables que le fer pénétré par le feu de la fournaiſe.

Lorſque l'air après avoir diſſipé les humeurs, n'y laiſſe plus qu'une faible humidité qui entretient les nerfs & les os ductiles, comme ceux d'un enfant qui vient de naître, les Miniſtres de ces ſouterrains, appliquent à ces corps inanimés, un feu

qu'ils ont dérobé du Ciel. Le cadavre s'anime, reſpire, s'agitte, & la vie vient de nouveau habiter dans ſon ſein. Le Miniſtre qui préſide, après avoir fait au nouvel être ce préſent digne de la libéralité des Dieux, lui adreſſe ces paroles.

Il n'y a qu'un moment que tu étais pouſſiere, & te voilà ſemblable à une Divinité. Sorti du ſein de la matiere, tu t'éleve de nouveau pour lui commander : dans ce paſſage rapide du tombeau à la lumiere, de la mort à la vie, vois la nouvelle carriere qui ſe préſente à tes regards; & comme un Pilote habile, ayes toujours devant les yeux les écueils ſur leſquels tu as fait nauffrage dans ton premier voyage. Que de regrets accompagnent d'ordinaire, tous ceux que la mort précipite au tombeau ! avec quelle ſageſſe & quelle réforme ils promettent d'agir, ſi la nature voulait leur ouvrir une ſeconde carriere ! avec quelle dextérité, leur main guidée par l'expérience, détacherait les



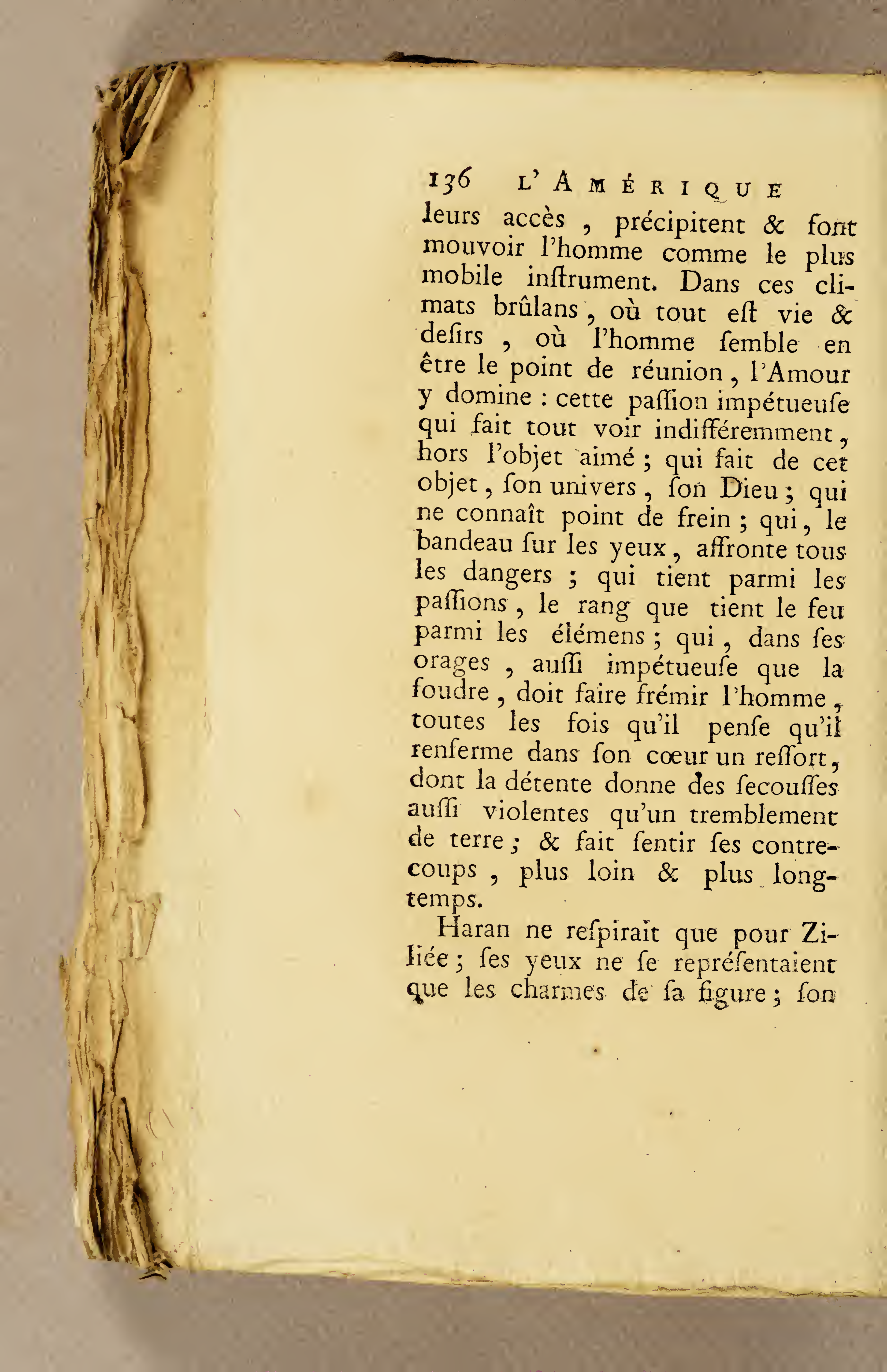
épines du tiſſu de la vie : ce ſouhait qu'ils font en vain, eſt exaucé en ta faveur ; le Génie de la vie a forcé la mort à rapporter ſa proie, il te rend ton exiſtence par mes mains : quel préſent immenſe il te fait aujourd'hui ! une nouvelle vie avec de l'expérience ; ſonges que tu ne peux lui témoigner ta reconnaiſſance, & lui montrer le prix que tu attaches à ſon préſent, qu'en en faiſant le plus digne & le plus ſage emploi.

Mais, tous ne parviennent pas également à ce doublement de vie ; ceux dont les excès ont ruiné les nerfs, carié les os, & fait fermenter avec le ſang, une liqueur acre & vénimeuſe, ne peuvent jouir de ce précieux avantage que la nature, prodigue de vie en ces climats, ſemble n'avoir accordé qu'à la modération. Il faut que les corps qu'on veut retirer des mains de la mort, ſoient ſains, & qu'un ſang balſamique ait coûlé dans leurs veines ;

mais aussi, quel prix pour la sagesse & la modération !

Dans ce Pays fortuné, ce qu'on a échappé dans le cours de la vie, n'est pas perdu pour toujours : celui qu'une profession mal assortie à ses goûts & à ses talens, a fait gémir toute sa vie, en prend une toute opposée : celui qu'une passion trop écoutée a exposé à des remords cuisans, est alors sourd à son langage : ces Amans malheureux, dont le bonheur a été manqué, parce que leur union a été traversée par les caprices de la fortune, où des hommes ne sont pas sans espoir d'être à jamais heureux comme dans le reste de la terre : j'en ai vu un exemple, continuait l'Etranger.

Haran & Ziliée, nés dans le même endroit, habitués à se voir dès l'enfance, avaient vu leur inclination l'un pour l'autre s'accroître avec eux ; elle était parvenue au dégré le plus véhément des passions, qui dans les bouillons de

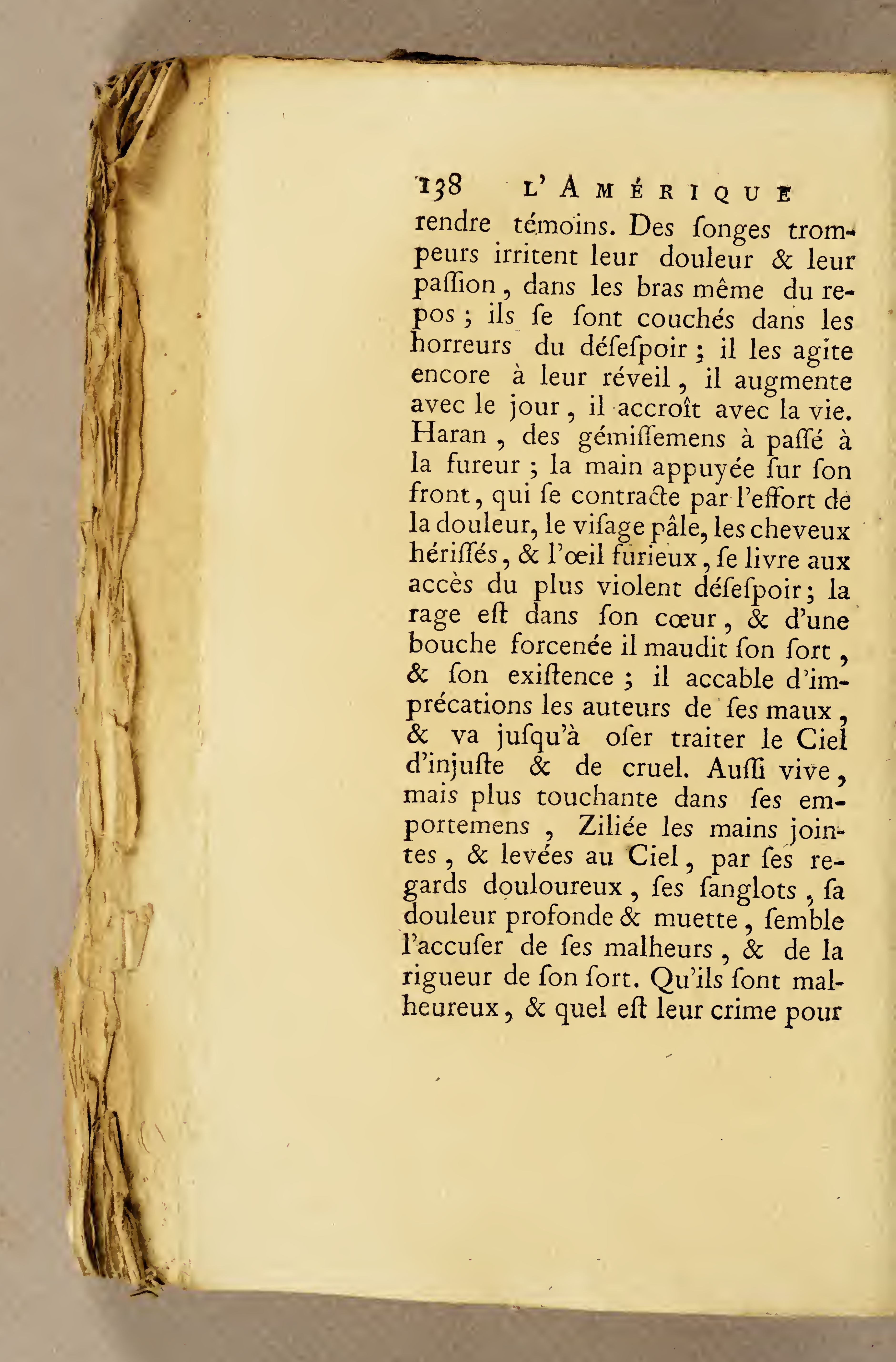


leurs accès, précipitent & font mouvoir l'homme comme le plus mobile inſtrument. Dans ces climats brûlans, où tout eſt vie & deſirs, où l'homme ſemble en être le point de réunion, l'Amour y domine : cette paſſion impétueuſe qui fait tout voir indifféremment, hors l'objet aimé ; qui fait de cet objet, ſon univers, ſon Dieu ; qui ne connaît point de frein ; qui, le bandeau ſur les yeux, affronte tous les dangers ; qui tient parmi les paſſions, le rang que tient le feu parmi les élémens ; qui, dans ſes orages, auſſi impétueuſe que la foudre, doit faire frémir l'homme, toutes les fois qu'il penſe qu'il renferme dans ſon cœur un reſſort, dont la détente donne des ſecouſſes auſſi violentes qu'un tremblement de terre ; & fait ſentir ſes contre-coups, plus loin & plus long-temps.

Haran ne reſpirait que pour Ziliée ; ſes yeux ne ſe repréſentaient que les charmes de ſa figure ; ſon

oreille trop accoutumée aux douces inflexions de ſa voix, les rapportait ſans ceſſe à ſon cœur ; ſa penſée n'était occupée que d'elle : ſupérieure au ſommeil, elle ſe ſecouait de ſes liens, & réveillait ſes ſens engourdis à la ſeule idée de leur maîtreſſe.

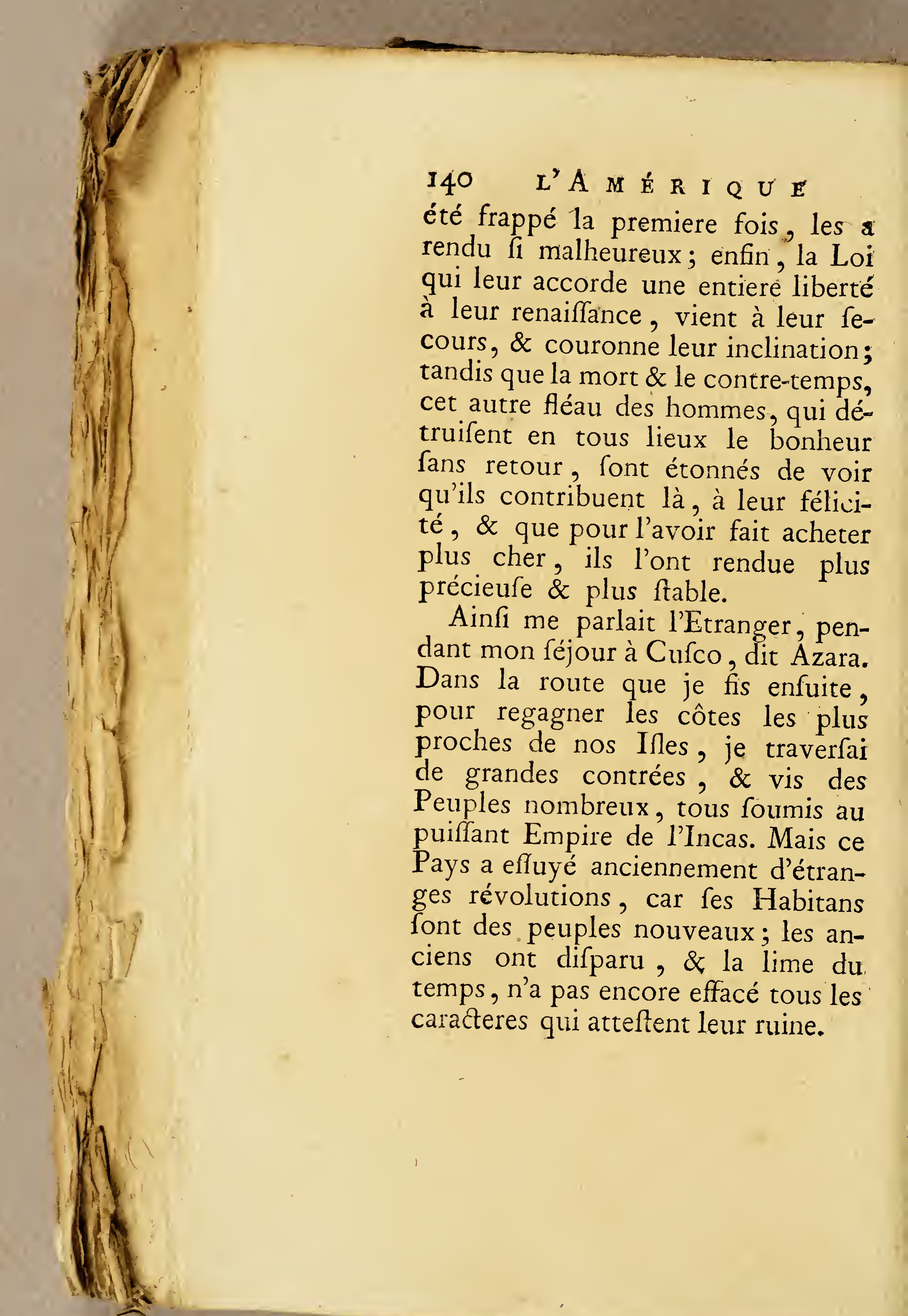
Malgré tant d'amour, les parens de Ziliée, ſéduits par des vues de fortune & d'intérêt, qu'on connaît malheureuſement dans ces climats, la forcerent à s'unir à un autre. Dès ce moment, le calme de la paix, la tranquillité des ſens, la ſatisfaction les abandonnerent ſans retour ; les plaiſirs s'enfuirent loin de deux cœurs qu'on venait de dévouer aux Furies : les deſirs irritans déchirent leur ame ; le regret renaiſſant l'aſſiége ; la douleur ſeule l'occupe, & la remplit d'angoiſſe & d'amertume : leur imagination cruelle ne permet pas qu'ils ſoient ſeuls ; elle les réunit ſans ceſſe, & les repréſente l'un à l'autre comme pour augmenter leurs tourmens, & les en



rendre témoins. Des ſonges trompeurs irritent leur douleur & leur paſſion, dans les bras même du repos; ils ſe ſont couchés dans les horreurs du déſeſpoir; il les agite encore à leur réveil, il augmente avec le jour, il accroît avec la vie. Haran, des gémiſſemens à paſſé à la fureur; la main appuyée ſur ſon front, qui ſe contracte par l'effort de la douleur, le viſage pâle, les cheveux hériſſés, & l'œil furieux, ſe livre aux accès du plus violent déſeſpoir; la rage eſt dans ſon cœur, & d'une bouche forcenée il maudit ſon ſort, & ſon exiſtence; il accable d'imprécations les auteurs de ſes maux, & va juſqu'à oſer traiter le Ciel d'injuſte & de cruel. Auſſi vive, mais plus touchante dans ſes emportemens, Ziliée les mains jointes, & levées au Ciel, par ſes regards douloureux, ſes ſanglots, ſa douleur profonde & muette, ſemble l'accuſer de ſes malheurs, & de la rigueur de ſon ſort. Qu'ils ſont malheureux, & quel eſt leur crime pour

ſouffrir un ſupplice ſi long & ſi cruel ! Bientôt le ſommeil ceſſe de ſe poſer ſur leurs paupieres, leur appétit eſt ſans deſirs, & leur palais ſans goût ; la mort anticipe ſur leur vie, elle en attaque les nœuds : elle trouve le déſeſpoir, dont la main forcenée les briſe, & lui ouvre la carriere de la deſtruction ; ils chancelent & tombent comme des fleurs dont un ver à rongé la racine.

Rendus à la lumiere, le paſſé ſe préſente à leurs yeux comme une carte qui ſe déroule ; inſtruits par une vie de chagrins & de douleurs, ils diſtinguent le bonheur de ce qui n'en a que l'apparence ; la fortune & les honneurs ſont rangés dans leur claſſe ; la Félicité eſt placée bien au deſſus d'eux ; les yeux éplorés, qui l'ont cherché pendant tant de temps, ne s'y trompent pas ; c'eſt ſur elle ſeule, qu'ils s'arrêtent : les volontés des parens, les appas de la fortune, rien ne peut les éloigner d'un but, qui, pour n'avoir pas



été frappé la premiere fois, les a rendu ſi malheureux ; enfin, la Loi qui leur accorde une entiere liberté à leur renaiſſance, vient à leur ſecours, & couronne leur inclination ; tandis que la mort & le contre-temps, cet autre fléau des hommes, qui détruiſent en tous lieux le bonheur ſans retour, ſont étonnés de voir qu'ils contribuent là, à leur félicité, & que pour l'avoir fait acheter plus cher, ils l'ont rendue plus précieuſe & plus ſtable.

Ainſi me parlait l'Etranger, pendant mon ſéjour à Cuſco, dit Azara. Dans la route que je fis enſuite, pour regagner les côtes les plus proches de nos Iſles, je traverſai de grandes contrées, & vis des Peuples nombreux, tous ſoumis au puiſſant Empire de l'Incas. Mais ce Pays a eſſuyé anciennement d'étranges révolutions, car ſes Habitans ſont des peuples nouveaux ; les anciens ont diſparu, & la lime du temps, n'a pas encore effacé tous les caracteres qui atteſtent leur ruine.

Deux eſpeces d'hommes dans l'origine, vivaient ſur cette terre ; l'une était une race de Géans, d'une grandeur démeſurée, leur taille égallait les arbres en hauteur; le ſentiment de leurs forces leur inſpirait un orgueil inſuportable, & rien ſur la terre, n'était auſſi méchant & auſſi corrompu. Les hommes de l'autre eſpece étaient petits, d'une blancheur éblouiſſante ; leurs yeux étaient rouges, une laine blanche comme la neige, couvrait leur tête; ils étaient faibles, mais doux & aimables. Les cruels Géans, après les avoir accablés de maux, les exterminerent & pourſuivirent leurs reſtes fuyans, juſques dans les retraites des forêts & des déſerts. Un petit nombre de ces êtres malheureux, échappés à leur fureur, gagna les monts Apalaches, du haut de leurs ſommets tendit au Ciel des mains ſuppliantes, & au milieu de ſes larmes & de ſes ſanglots, implora ſa miſéricorde, & lui demanda

justice. O prodige étonnant, il parut tout-à-coup, des hommes d'une beauté surpenante ; leurs têtes étaient entourées de rayons éclatans; ils s'élevaient sur des aîles légeres, & les traits qui partaient de leurs mains, brillaient comme la foudre au sortir d'un nuage : ils chasserent de toutes parts, ces odieux Colosses, les rassemblerent dans une vallée, (1) où ils les exterminerent. La terre depuis tant de siecles, gémit encore sous le poids de leurs énormes ossemens entassés, & les monceaux de leurs débris atestent leur malheur, & la vengeance Divine. Plusieurs de ces barbares renfermés dans des cavernes, s'étaient soustraits à la poursuite des vengeurs; au bruit effrayant des foudres exterminateurs, aux cris affreux de leur Nation, à l'horreur de son supplice, ils se sauverent, frappés d'une si profonde terreur, qu'ils ne s'arrêterent qu'à l'autre ex-

(1) V. l'Histoire de la Conquête du Pérou par Zarate. t. 1er. Chap. 5.

trêmité du continent, au bout des hautes montagnes qui traverſent le Pérou, (1) leur race y exiſte encore, mais dégénérée; & celle des petits hommes blancs, ſe rencontre auſſi dans les climats d'où elle était originaire. (2)

(1) Le Pays des Patagons.

(2) Les Albinos qu'on voit encore au Darien.

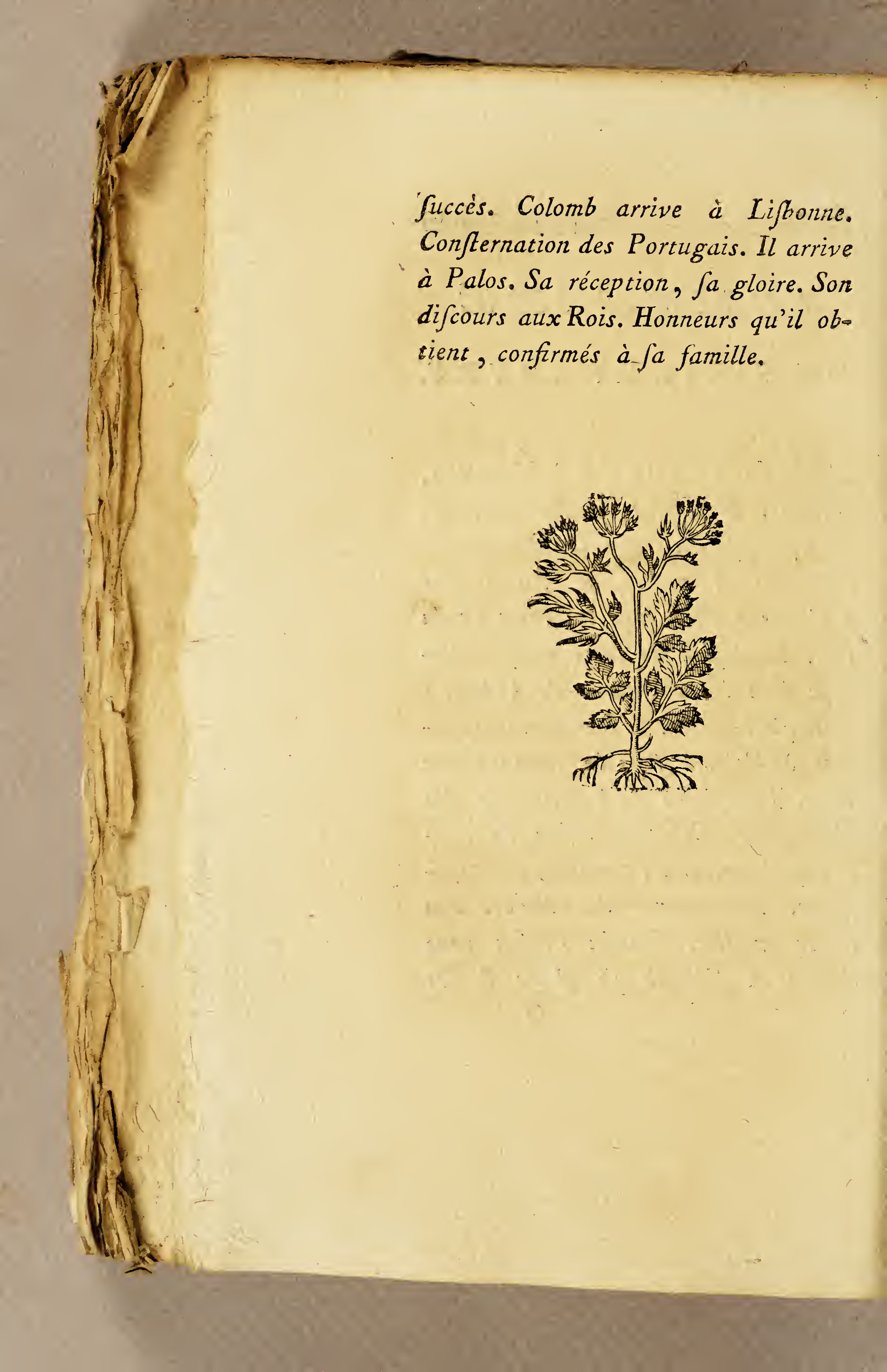


SOMMAIRE

DU SIXIEME LIVRE.

APOSTROPHE à Magellan, *Drake, & autres Marins célebres. Le Fanatiſme engage le Démon des Richeſſes à mettre le feu à des Volcans cachés ſous les eaux de la mer. Exploſion de cette mine infernale ſous les vaiſſeaux de Colomb; affreuſe tempête. L'Ignorance apparaît à Colomb ſous la forme d'une furie. Intrépidité de l'Amiral & des Eſpagnols. Colomb préfere de ſauver ſa découverte, plutôt que ſa perſonne. Récompenſe des Héros. Fin de la tempête. Martin Pinſon veut dérober à Colomb ſa gloire & ſes*

ſuccès. Colomb arrive à Liſbonne. Conſternation des Portugais. Il arrive à Palos. Sa réception, ſa gloire. Son diſcours aux Rois. Honneurs qu'il obtient, confirmés à ſa famille.





L'AMÉRIQUE DÉCOUVERTE.

LIVRE SIXIEME.

MAGELLAN, Drake, Anſon, Gama, Cook, Naſſau, Bougainville, Marins intrépides, dont l'œil audacieux, à l'inſtar du Soleil, fit le tour de la terre, & vit ſes ſecrets, dont la main meſura ſes ſurfaces, & fixa ſon étendue; vous qui aſſurâtes à l'homme ſon Domaine ſur tout l'Univers, cette expédition eſt le modele de vos grands travaux. Le mouvement

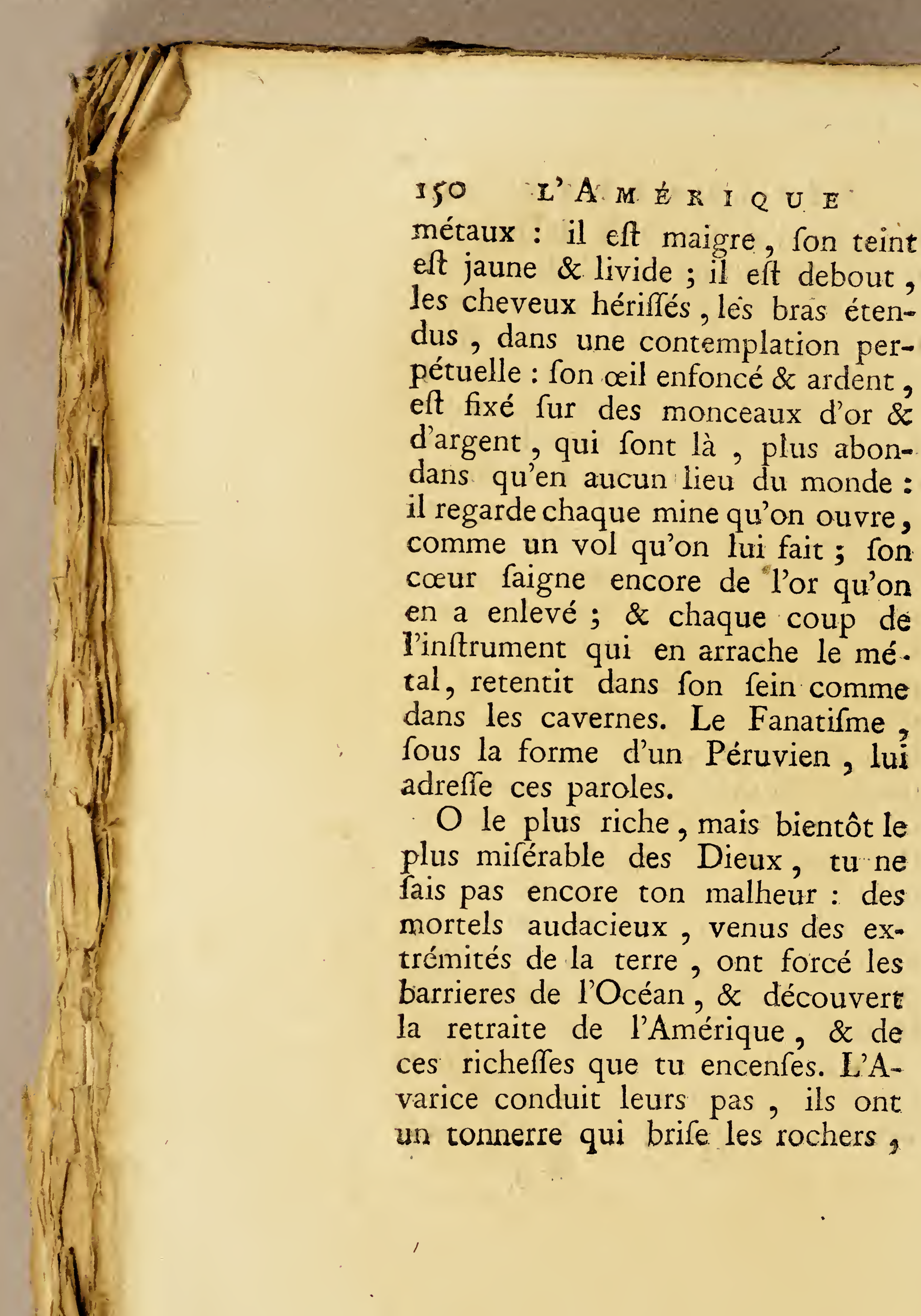
d'impulſion que vous avez donné à vos ſiecles vers les Sciences & les Arts, vous le reçûtes de Colomb. Que la poſtérité, en faiſant hommage à votre génie & à votre courage, n'oublie jamais que tout le bien qui en eſt réſulté doit ſe rapporter à lui comme à ſon centre. Quelle obligation a contracté l'univers, & quelle dette immenſe envers un ſeul homme!

Cet homme à qui le monde doit tant aujourd'hui, voguait alors à pleines voiles; & ſon vaiſſeau semblable à un vainqueur rapide qui parcourt ſa conquête, volait ſur ces plages nouvelles : il ſe flattait d'un prompt retour, & ſavourait déja le plaiſir de ſe préſenter après avoir fait de grandes choſes, & de paroître victorieux d'une entrepriſe, que ſes Contemporains, & les ſiecles paſſés, n'avoient même oſé concevoir. Quel eſt l'homme, qui, chargé d'annoncer à l'ancien monde la découverte du nouveau, n'eût brûlé d'impatience d'y arriver, & ne ſe

fût réjoui d'avance de la ſurpriſe & de l'étonnement qu'il allait cauſer ! Mais ce meſſager, étant l'auteur même de ce grand évênement, avec quelle ardeur il devait deſirer ce retour ; il lui ſemblait déja jouir de la confuſion de ſes ennemis, & de la gloire de ſes ſuccès. Dans ce moment il touchait au plus grand des dangers.

L'Ignorance & le Fanatiſme, après avoir échoué en Eſpagne, avaient marché en Amérique ſur les pas de Colomb : toujours acharnés à ſa perte ils méditaient ſa ruine ; & cherchaient à l'enſevelir, ainſi que ſon entrepriſe, dans un éternel oubli : ils étaient en ſtation ſur les Cordillieres, avec les autres monſtres, quand l'Amérique les apperçut ; ils parcoururent ces Contrées nouvelles ; & après un mûr examen, s'adreſſerent au Dieu des richeſſes, comme au plus intéreſſé à ſeconder leur vengeance.

Au pied des Cordillieres, dans les cavernes du Potoſi, réſide ce Mammone qui préſide ſur les



métaux : il eſt maigre, ſon teint eſt jaune & livide ; il eſt debout, les cheveux hériſſés, les bras étendus, dans une contemplation perpétuelle : ſon œil enfoncé & ardent, eſt fixé ſur des monceaux d'or & d'argent, qui ſont là, plus abondans qu'en aucun lieu du monde : il regarde chaque mine qu'on ouvre, comme un vol qu'on lui fait ; ſon cœur ſaigne encore de l'or qu'on en a enlevé ; & chaque coup de l'inſtrument qui en arrache le métal, retentit dans ſon ſein comme dans les cavernes. Le Fanatiſme, ſous la forme d'un Péruvien, lui adreſſe ces paroles.

O le plus riche, mais bientôt le plus miſérable des Dieux, tu ne ſais pas encore ton malheur : des mortels audacieux, venus des extrémités de la terre, ont forcé les barrieres de l'Océan, & découvert la retraite de l'Amérique, & de ces richeſſes que tu encenſes. L'Avarice conduit leurs pas, ils ont un tonnerre qui briſe les rochers,

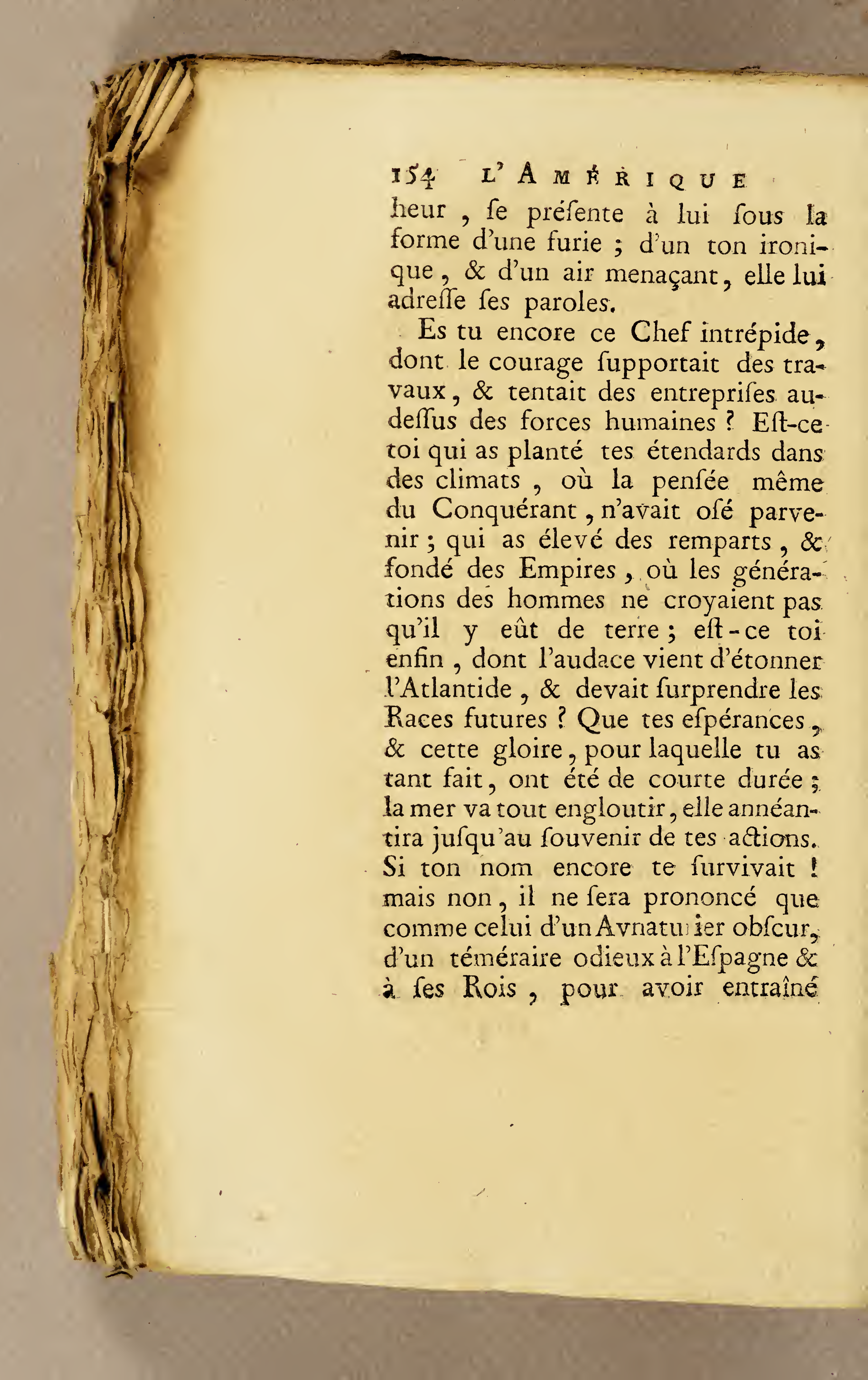
& va trouver l'or jusques dans les plus profondes entrailles de la terre ; ils l'y cherchent avec fureur, & l'adorent comme toi ; ils en sont insatiables ; ceux-ci chargés, mais non satisfaits, d'autres reviendront, épuiseront tes riches mines, & ne te laisseront, au lieu de tant de trésors, que des rochers arides, & des cavernes sans éclat.

Le Génie contemplatif gémit à cette nouvelle, s'arrache les cheveux, & s'abandonne au plus affreux désespoir : vains regrets, lui dit le Péruvien ; pour défendre votre Empire il n'y a qu'un seul moyen, qui est d'engloutir les hommes & l'or qu'ils emportent ! Ai-je donc le fier Trident, répond Mammone, pour disposer ainsi des ondes, & y engloutir mes ennemis : l'Océan flatté des honneurs qu'on va lui rendre, & de voir son Empire fréquenté & florissant, consentira-t-il à venger ma querelle, contre ses plus fideles serviteurs ? Vous êtes assez puissant, reprend le Péruvien, pour vous

venger ſans le ſecours d'autrui ; il faut que ces Etrangers à leur retour paſſent ſur une chaîne de montagnes cachées ſous les eaux de la mer ; ces montagnes ſont pleines de métaux & de matieres inflammables : ſacrifiez l'or qui y eſt pour ſauver tout le reſte ; mettez le feu à cette grande mine, allumez ces volcans, & perdez vos ennemis par l'effet de cette terrible exploſion ; ou, engloutiſſez-les dans les vaſtes abîmes que la terre va ouvrir. Il adopte ce conſeil, non ſans gémir ſur la perte qu'il va faire.

Colomb déja plus proche de l'Afrique que de l'Amérique, était porté ſur les ondes qui couvraient ces mines infernales, lorſque le Prince des Avares mit le feu à ſes fourneaux ſouterreins : il ſe fait à l'inſtant une exploſion épouvantable, un craquement affreux dans cette immenſe charpente de rochers ; les cavernes s'affaiſent, les rocs s'entrouvrent, des vents impétueux s'échapent avec des ſifflemens affreux ;

la tempête accourue des antres du midi, souleve les flots de son souffle impétueux, & de ses cents bras agite la masse des mers jusques dans ses profondeurs. La terre ébranlée sur ses fondemens, gronde avec la furie d'un monstre qui va dévorer; elle ouvre des abîmes immenses, & semble vouloir engloutir les mers : les nuages échauffés par les vapeurs qu'elle a exhalée, étincellent, & vomissent la foudre de tous côtés : les vents errans & furieux, mêlent leur choc à la fureur de l'orage, au soulevement des flots, & à la colere de la terre. Dans cet assaut de tous les élémens, conjurés contre les Espagnols, leur vaisseau ressemble à une faible place qu'attaquent avec furie de puissans ennemis. L'Amiral lutte en vain; il parcourt le cercle des Antonoirs; il en sort à force d'art & de courage, & rentre aussi-tôt dans un autre gouffre. Dans cet instant critique, l'Ignorance, pour augmenter son désespoir & aggraver son mal-

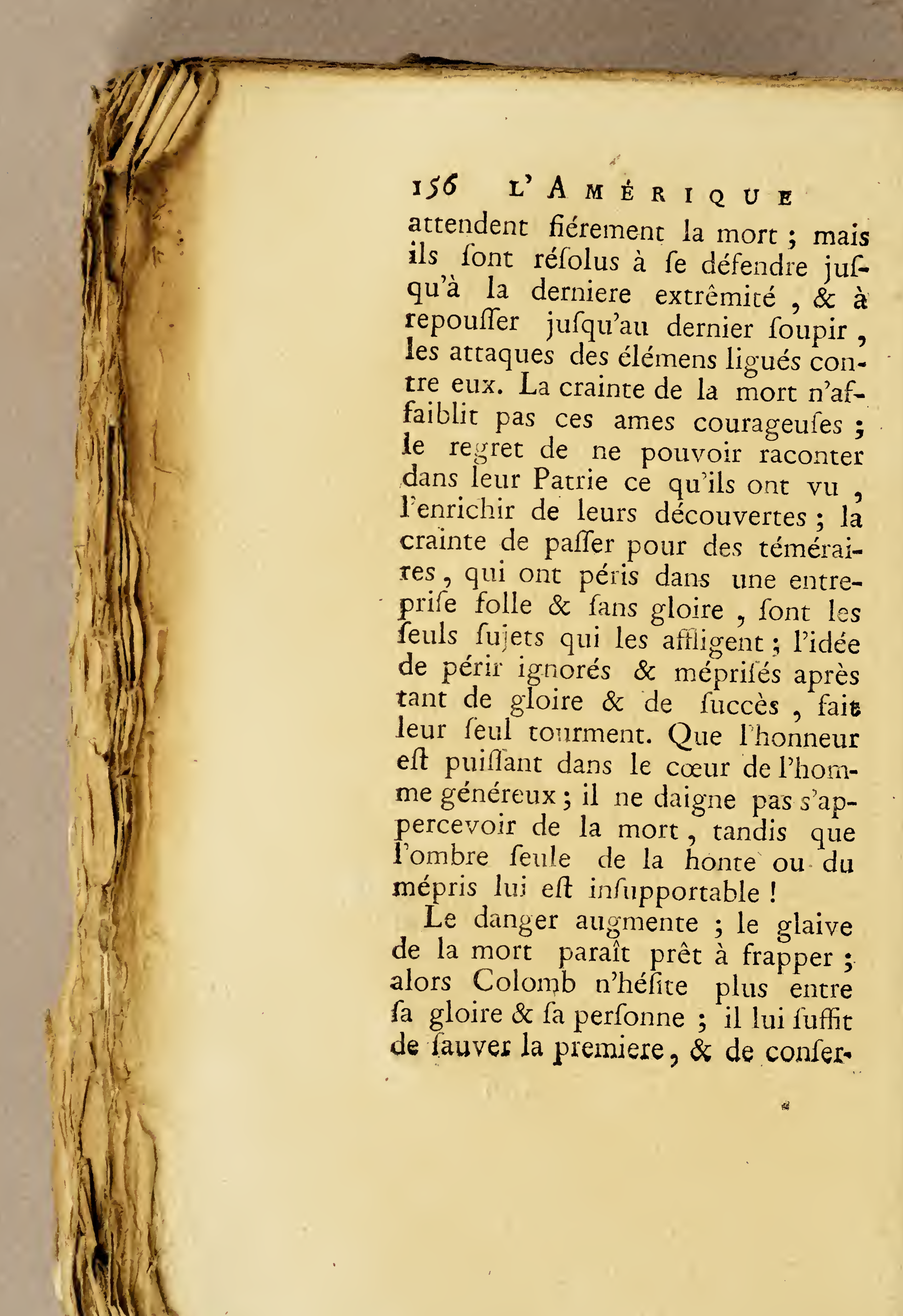


heur, ſe préſente à lui ſous la forme d'une furie ; d'un ton ironique, & d'un air menaçant, elle lui adreſſe ſes paroles.

Es tu encore ce Chef intrépide, dont le courage ſupportait des travaux, & tentait des entrepriſes au-deſſus des forces humaines ? Eſt-ce toi qui as planté tes étendards dans des climats, où la penſée même du Conquérant, n'avait oſé parvenir ; qui as élevé des remparts, & fondé des Empires, où les générations des hommes ne croyaient pas qu'il y eût de terre ; eſt-ce toi enfin, dont l'audace vient d'étonner l'Atlantide, & devait ſurprendre les Races futures ? Que tes eſpérances, & cette gloire, pour laquelle tu as tant fait, ont été de courte durée ; la mer va tout engloutir, elle anéantira juſqu'au ſouvenir de tes actions. Si ton nom encore te ſurvivait ! mais non, il ne ſera prononcé que comme celui d'un Avnaturier obſcur, d'un téméraire odieux à l'Eſpagne & à ſes Rois, pour avoir entraîné

leurs Sujets dans sa ruine ; & ton exemple cité dans les siecles, comme la punition de l'audace & de la témérité, empêchera qu'on ne tente une pareille entreprise, & qu'on puisse jamais rendre justice à la tienne.

Jusques dans cet affreux moment, au milieu de cette attaque de tous les élémens, à la nouvelle terrible de sa mort, & de l'avilissement de sa mémoire, le courage de l'Amiral ne se dément pas : tenant le gouvernail d'une main assurée, semblable à un rocher battu par les vagues, le Conquérant du nouveau monde, brave les élémens, les spectres, leurs fureurs & leurs menaces : il inspire son ardeur aux siens ; long-temps leur courage & leur habileté luttent contre tant d'ennemis ; épuisés, ayant fait tout ce qu'on peut attendre des forces humaines, leur ame dans leurs corps abatus, conserve encore toute sa fermeté : ils ne s'abandonnent pas aux regrets comme les lâches, ils

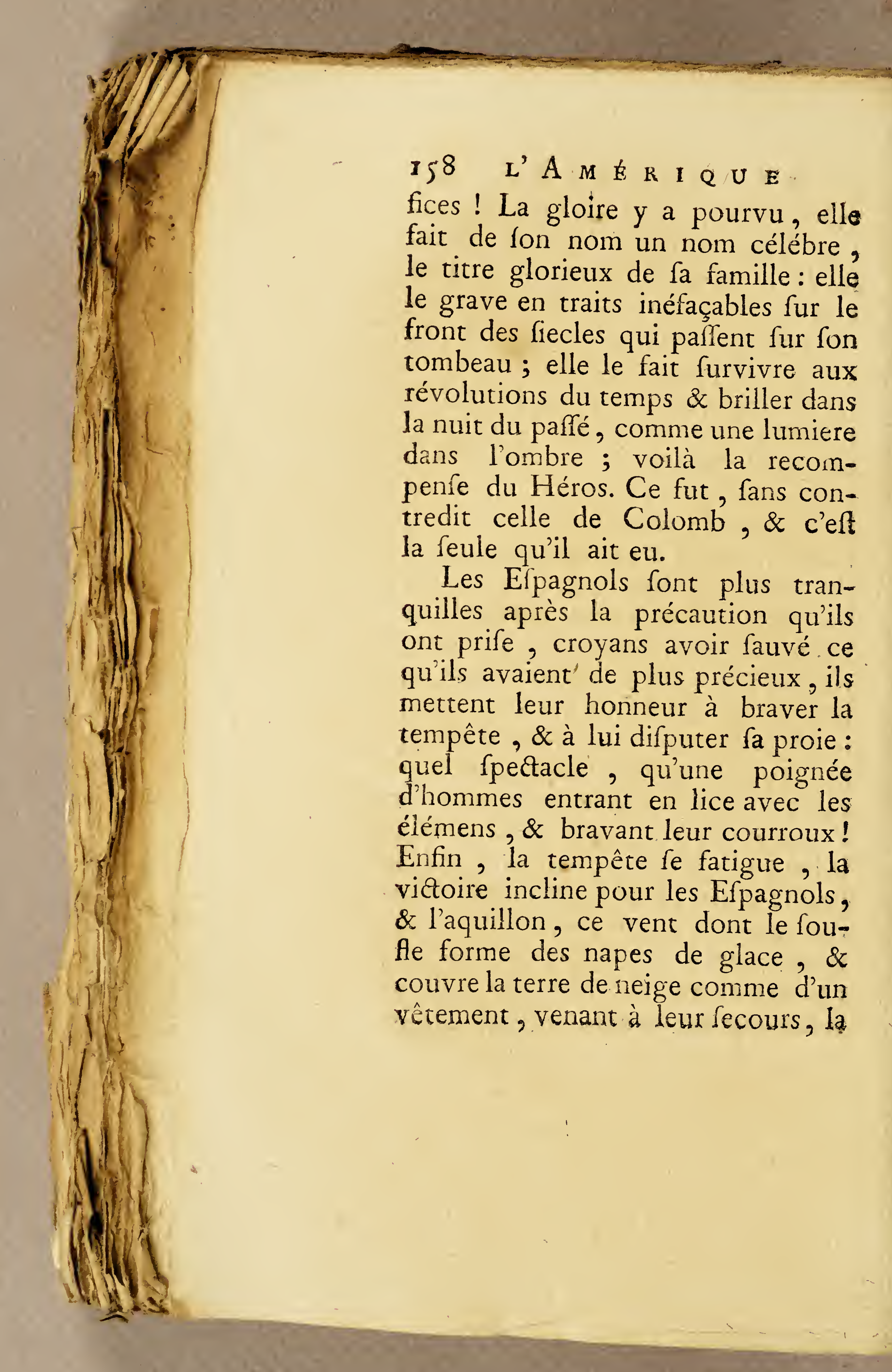


attendent fiérement la mort ; mais ils ſont réſolus à ſe défendre juſqu'à la derniere extrêmité, & à repouſſer juſqu'au dernier ſoupir, les attaques des élémens ligués contre eux. La crainte de la mort n'affaiblit pas ces ames courageuſes ; le regret de ne pouvoir raconter dans leur Patrie ce qu'ils ont vu, l'enrichir de leurs découvertes ; la crainte de paſſer pour des téméraires, qui ont péris dans une entrepriſe folle & ſans gloire, ſont les ſeuls ſujets qui les affligent ; l'idée de périr ignorés & mépriſés après tant de gloire & de ſuccès, fait leur ſeul tourment. Que l'honneur eſt puiſſant dans le cœur de l'homme généreux ; il ne daigne pas s'appercevoir de la mort, tandis que l'ombre ſeule de la honte ou du mépris lui eſt inſupportable !

Le danger augmente ; le glaive de la mort paraît prêt à frapper ; alors Colomb n'héſite plus entre ſa gloire & ſa perſonne ; il lui ſuffit de ſauver la premiere, & de conſer-

ver après lui les regrets & l'admiration de la postérité : il se retire seul, & dans un écrit aussi bref qu'instructif, donne la relation de son voyage ; des terres qu'il à découvertes, des chemins qu'il a tenus, & de l'événement affreux qui aura terminé son entreprise, & ses jours, s'il ne paraît plus. Ce papier dépositaire du plus grand secret du monde, est mis dans une envelloppe de cire ; enfermé dans un coffre de bois, & jetté dans les flots, il va s'offrir au premier Navigateur qui parcourera ces mers, ou aux côtes de l'ancien Continent à la faveur des vents du couchant.

Eh que peut faire de plus celui qui donne sa fortune & sa vie ; qui les sacrifie au devoir ou à la Patrie ; qui néglige le soin de ses jours pour l'honneur ; qui sait les perdre avec courage dans l'horreur des combats, ou dans les périls des grandes entreprises ! Qu'elle récompense mérite l'homme généreux qui fait d'aussi nobles sacri-

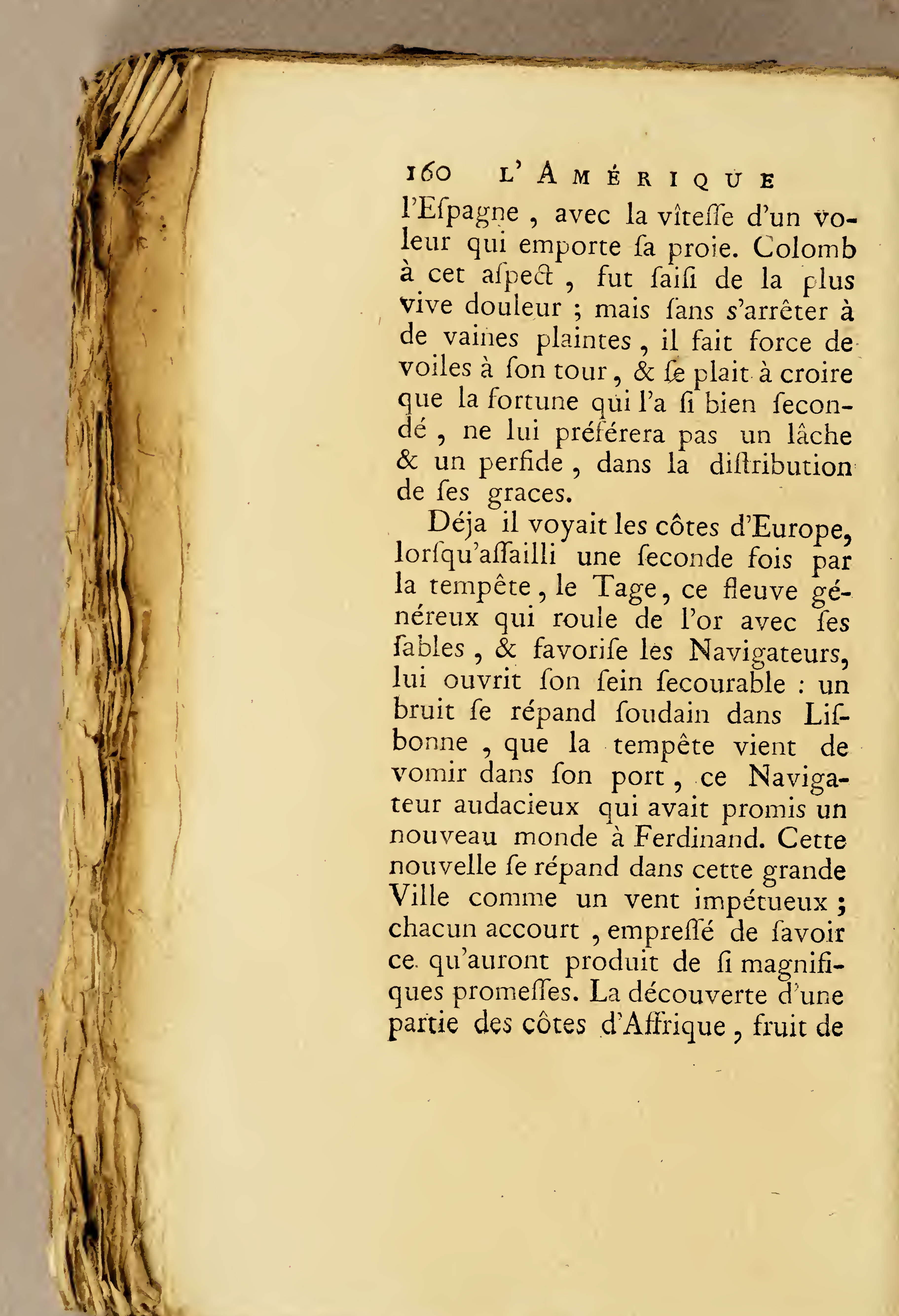


fices ! La gloire y a pourvu, elle fait de ſon nom un nom célébre, le titre glorieux de ſa famille : elle le grave en traits inéfaçables ſur le front des ſiecles qui paſſent ſur ſon tombeau ; elle le fait ſurvivre aux révolutions du temps & briller dans la nuit du paſſé, comme une lumiere dans l'ombre ; voilà la recompenſe du Héros. Ce fut, ſans contredit celle de Colomb, & c'eſt la ſeule qu'il ait eu.

Les Eſpagnols ſont plus tranquilles après la précaution qu'ils ont priſe, croyans avoir ſauvé ce qu'ils avaient de plus précieux, ils mettent leur honneur à braver la tempête, & à lui diſputer ſa proie : quel ſpectacle, qu'une poignée d'hommes entrant en lice avec les élémens, & bravant leur courroux ! Enfin, la tempête ſe fatigue, la victoire incline pour les Eſpagnols, & l'aquillon, ce vent dont le souffle forme des napes de glace, & couvre la terre de neige comme d'un vêtement, venant à leur ſecours, la

décide tout-à-fait en leur faveur: il acheve de dissiper leurs ennemis, chasse les nuages devant lui, & rend à l'air sa sérénité, & au Ciel son azur. Le vaisseau d'une marche pénible, s'avance vers les Isles fortunées, tandis que l'Ignorance, & l'Avare, Dieu des richesses, courent ensevelir leur honte & leur désespoir, l'un dans les déserts soumis à l'empire du Croissant, & l'autre dans les trésors du Potosi, qui vont bientôt lui être enlevés.

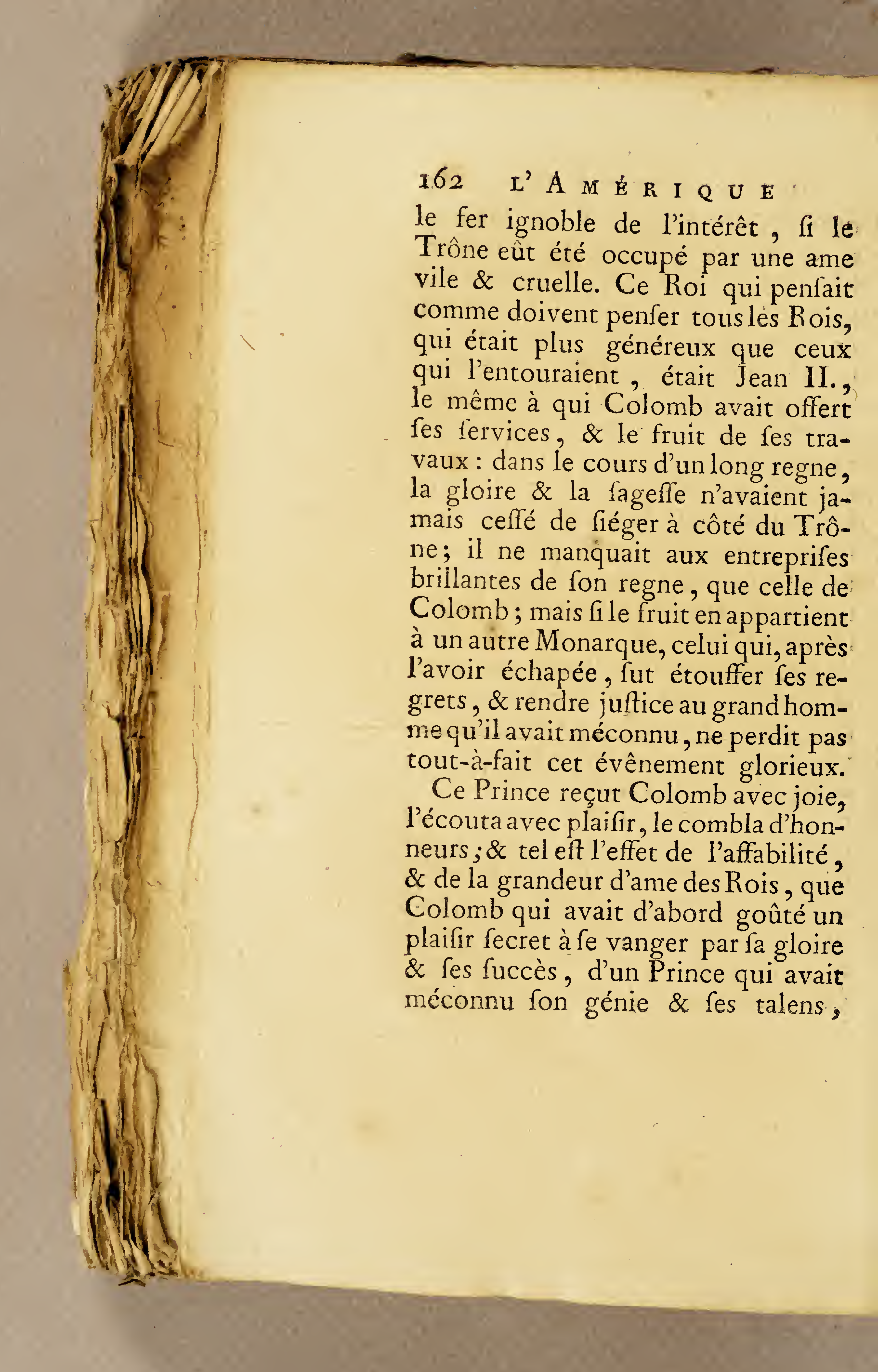
Secondés d'un vent favorable, les Espagnols avaient passés les Isles fortunées, lorsque Martin Pinson, dont la cupidité s'étendait sur toutes sortes de biens, réfléchissant aux honneurs qui attendent Colomb en Espagne, à la joie qu'il va y causer, à l'étonnement qu'il va y répandre, à l'accueil qu'il va y recevoir, se propose de lui dérober son triomphe, en annonçant le premier, le succès de leur expédition, & en s'en attribuant tout l'honneur: il se couronne de voiles, & fuit vers



l'Eſpagne, avec la vîteſſe d'un voleur qui emporte ſa proie. Colomb à cet aſpect, fut ſaiſi de la plus vive douleur; mais ſans s'arrêter à de vaines plaintes, il fait force de voiles à ſon tour, & ſe plait à croire que la fortune qui l'a ſi bien ſecondé, ne lui préférera pas un lâche & un perfide, dans la diſtribution de ſes graces.

Déja il voyait les côtes d'Europe, lorſqu'aſſailli une ſeconde fois par la tempête, le Tage, ce fleuve généreux qui roule de l'or avec ſes ſables, & favoriſe les Navigateurs, lui ouvrit ſon ſein ſecourable: un bruit ſe répand ſoudain dans Liſbonne, que la tempête vient de vomir dans ſon port, ce Navigateur audacieux qui avait promis un nouveau monde à Ferdinand. Cette nouvelle ſe répand dans cette grande Ville comme un vent impétueux; chacun accourt, empreſſé de ſavoir ce qu'auront produit de ſi magnifiques promeſſes. La découverte d'une partie des côtes d'Affrique, fruit de

cent ans de travaux & de navigations, avait rempli les Portugais de fierté, & de dédain pour les autres peuples qu'ils croyaient bien loin de les atteindre; accourus dans l'intention d'insulter par leurs railleries, au téméraire qui avait voulu marcher dans leur carriere & s'élever au dessus d'eux; que leur étonnement fut accablant & leur fierté humiliée, lorsque cet Etranger étala à leurs yeux les productions, & les habitans d'un autre monde. A cet aspect convaincant, l'habitant consterné des rives du Tage, sentit qu'il n'allait plus jouer le premier rôle sur les mers, & dominer seul dans les contrées lointaines. L'intérêt le rendit injuste, & lui mit dans la bouche, des conseils sanguinaires; des politiques cruels, virent dans le massacre de Colomb & de ses Compagnons, l'anéantissement de son fatal ouvrage. Il était perdu, & sa tête, la tête du mortel unique qui nous donna un monde, allait tomber sous



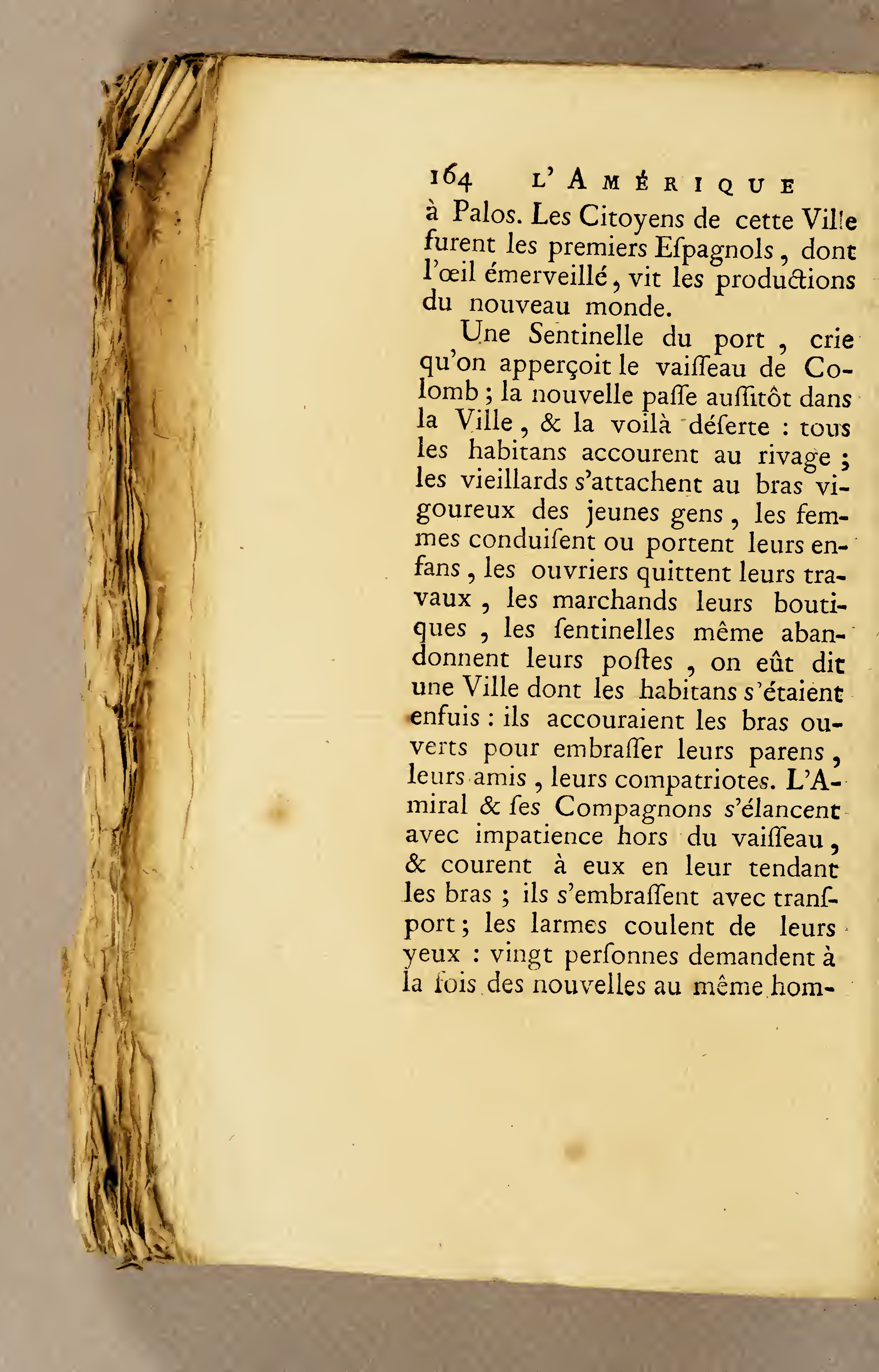
le fer ignoble de l'intérêt, ſi le Trône eût été occupé par une ame vile & cruelle. Ce Roi qui penſait comme doivent penſer tous les Rois, qui était plus généreux que ceux qui l'entouraient, était Jean II., le même à qui Colomb avait offert ſes ſervices, & le fruit de ſes travaux : dans le cours d'un long regne, la gloire & la ſageſſe n'avaient jamais ceſſé de ſiéger à côté du Trône; il ne manquait aux entrepriſes brillantes de ſon regne, que celle de Colomb; mais ſi le fruit en appartient à un autre Monarque, celui qui, après l'avoir échapée, ſut étouffer ſes regrets, & rendre juſtice au grand homme qu'il avait méconnu, ne perdit pas tout-à-fait cet évênement glorieux.

Ce Prince reçut Colomb avec joie, l'écouta avec plaiſir, le combla d'honneurs; & tel eſt l'effet de l'affabilité, & de la grandeur d'ame des Rois, que Colomb qui avait d'abord goûté un plaiſir ſecret à ſe vanger par ſa gloire & ſes ſuccès, d'un Prince qui avait méconnu ſon génie & ſes talens,

regretta plus d'une fois de n'avoir pas forcé les barrieres de l'Océan ſous ſon pavillon, & exécuté ſes projets ſous les ordres d'un Maître fait pour être cheri. Princes aimables, votre pouvoir eſt ſans bornes; c'eſt ainſi qu'aujourd'hui Philippe de France, (1) & les Princes généreux de la Maiſon de Bourbon, préſentés des mains des graces, ſous un front aimable & majeſtueux, ſavent commander aux cœurs, & faire chérir leurs ordres.

Colomb pouvait arriver par terre vers ſes Souverains; mais il ne put ſe déterminer à laiſſer apprendre aux habitans de Palos, par d'autres bouches que la ſienne, le ſuccès de ſon entrepriſe; il voulait venir leur payer par le prix de la premiere nouvelle, le tribut de reconnaiſſance qu'il devait à l'ardeur de leurs vœux, à leur générosité à ſeconder ſes deſſeins, & aux marques d'amitié qu'ils lui avaient donné: il part, & arrive

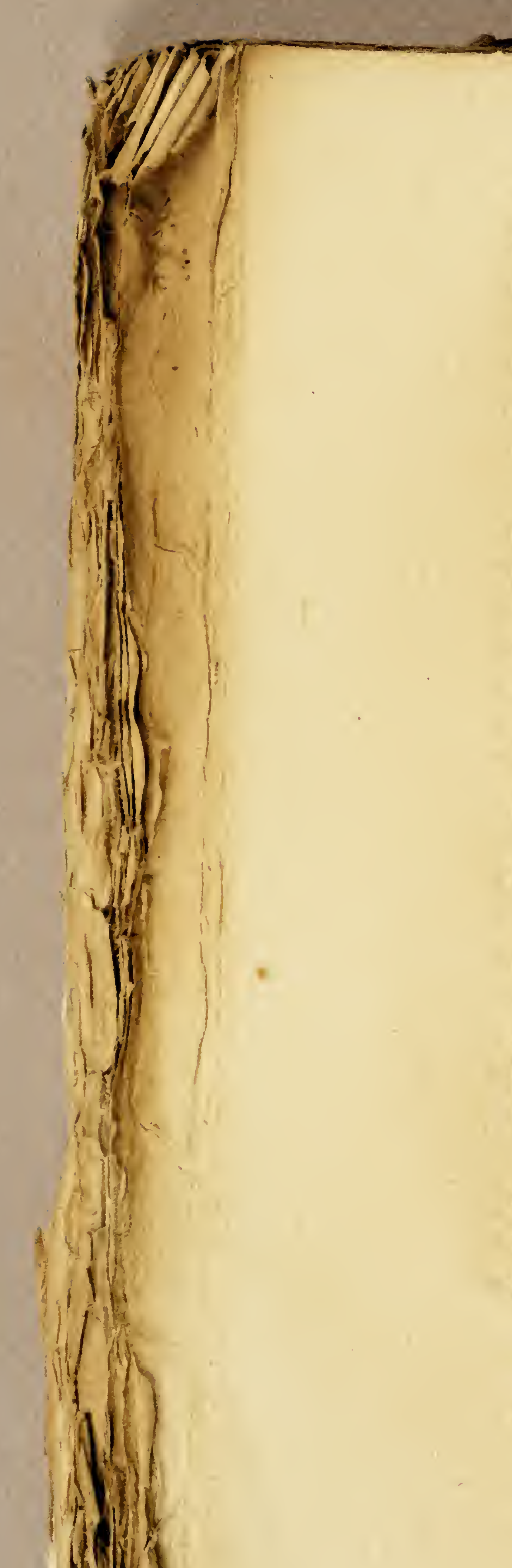
(1) Monſeigneur le Comte d'Artois.



à Palos. Les Citoyens de cette Ville furent les premiers Eſpagnols, dont l'œil émerveillé, vit les productions du nouveau monde.

Une Sentinelle du port, crie qu'on apperçoit le vaiſſeau de Colomb; la nouvelle paſſe auſſitôt dans la Ville, & la voilà déſerte : tous les habitans accourent au rivage; les vieillards s'attachent au bras vigoureux des jeunes gens, les femmes conduiſent ou portent leurs enfans, les ouvriers quittent leurs travaux, les marchands leurs boutiques, les ſentinelles même abandonnent leurs poſtes, on eût dit une Ville dont les habitans s'étaient enfuis : ils accouraient les bras ouverts pour embraſſer leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes. L'Amiral & ſes Compagnons s'élancent avec impatience hors du vaiſſeau, & courent à eux en leur tendant les bras; ils s'embraſſent avec tranſport; les larmes coulent de leurs yeux : vingt perſonnes demandent à la fois des nouvelles au même hom-

me, & l'interrogent en même temps ſur des ſujets différens : Colomb leur fait en peu de mots l'hiſtoire de ſon voyage ; Yanes & les autres font le même récit de leur côté ; il ſe formait un auditoire autour de chacun d'eux, on ſe preſſait pour les entendre, on avançait la tête, on s'élevait ſur l'extrêmité des pieds. L'Amiral, au milieu de la confuſion & de l'étonnement, fait paraître les hommes, les animaux, l'or, & toutes les productions qu'il rapportait du nouveau monde. La ſurpriſe, & l'admiration à cette vue, n'eurent plus de bornes ; muets, émerveillés, ils ne ſurent d'abord que penſer; mais tout à coup leurs ſentimens d'admiration ſe réuniſſans en faveur de Colomb, ils l'enviſagent comme un être d'une eſpece ſupérieure, doué d'un génie divin ; & ne ſachant comment honorer un ſi grand mérite, ils lui rendent les mêmes honneurs qu'au Roi, à l'extérieur, mais de plus grands encore intérieurement. L'air retentit du ſon



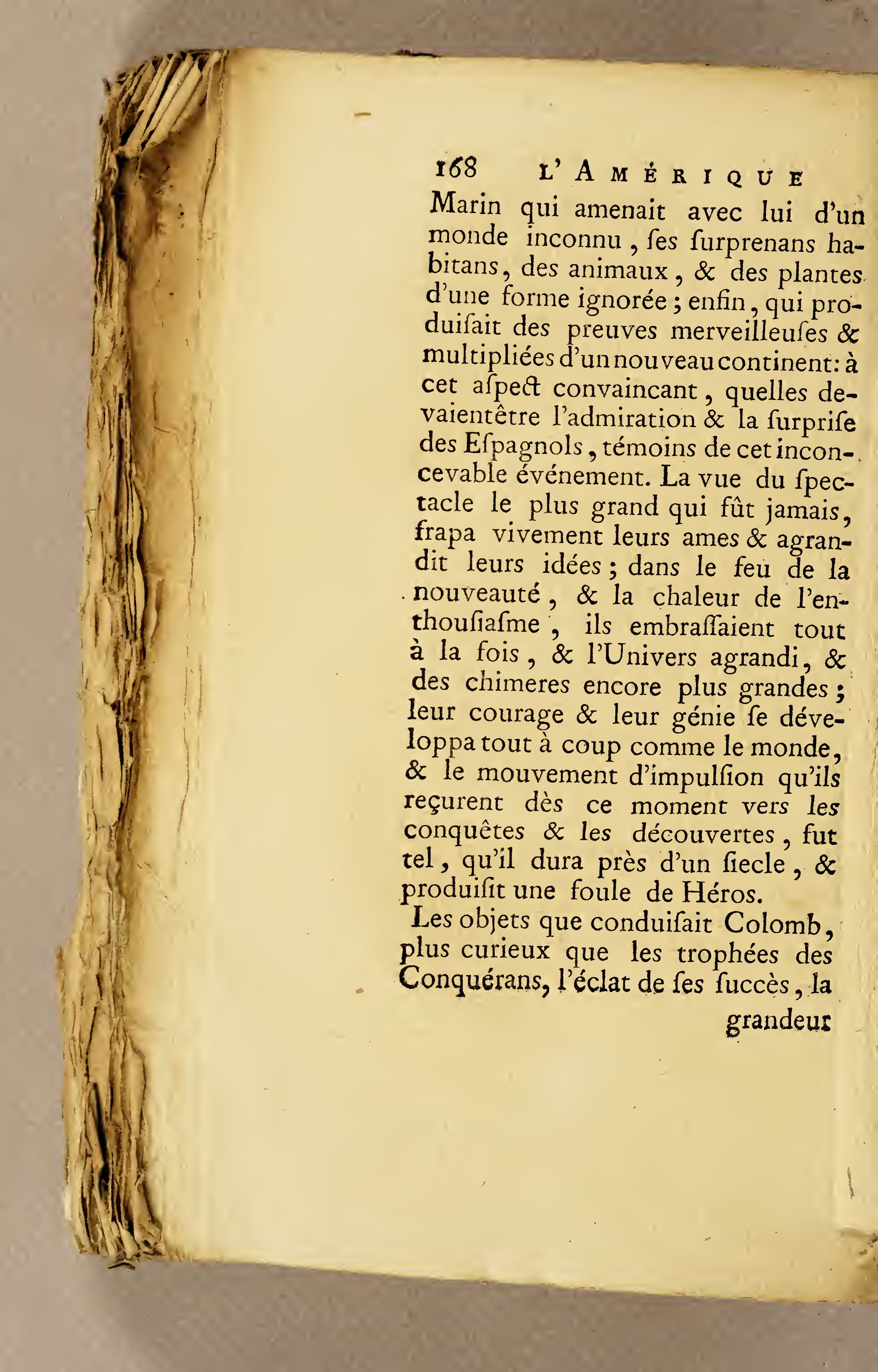
des cloches, les Eglises des actions de grace, la Ville des acclamations & des cris de joie. Les Magistrats, les gens de guerre le complimenterent avec des sentimens mêlés d'affection & de respect ; les canons de la Ville & des vaisseaux du port, le saluerent : ce fut au bruit de ces bouches infernales, que la renommée apprit à l'Univers l'apparition d'un nouveau monde ; elle ne crut pas sa trompette suffisante pour un pareil sujet. Tout Palos célébra ce grand événement, & en fit un jour de fête.

Généreux Espagnols, vous saviez honorer le mérite ; c'était avec une vraie effusion de cœur, & un plaisir sincere, que vous receviez vos Concitoyens, que vous les embrassiez, que vous vous réjouissiez de leurs succès. L'envie & la jalousie qui les eussent accueilli dans d'autres endroits, étaient sans force dans vos cœurs, & incapables de les déprécier à vos yeux : mais on ne rend pas en vain des honneurs au mérite ;

la gloire de Colomb, cette gloire que vous encenſates ſi hautement, alluma dans votre ſein, le beau feu de l'émulation, & fit de vous un peuple de Héros, qui ſoumit une partie de la terre, à la puiſſance de ſa Nation, & la remplit de la gloire de ſon nom.

Au milieu de l'allégreſſe publique, comme ſi la fortune eût auſſi voulu concourir à la ſatisfaction de Colomb, elle pouſſe dans le port, le vaiſſeau de Martin Pinſon : le ſuccès du Génois à cette vue eſt complet, il en eſt le premier meſſager : un Courier par ſon ordre en porte la premiere nouvelle aux Monarques qui étaient à l'extrémité de leurs Royaumes. Lui-même ſe met en route avec tout ſon cortege, & va les faire jouir du ſpectacle d'un nouveau monde, à la vue des curieux échantillons qu'il leur en porte.

Ce fut ſans doute un grand ſpectacle pour l'Eſpagne & pour l'Europe entiere, que l'apparition d'un

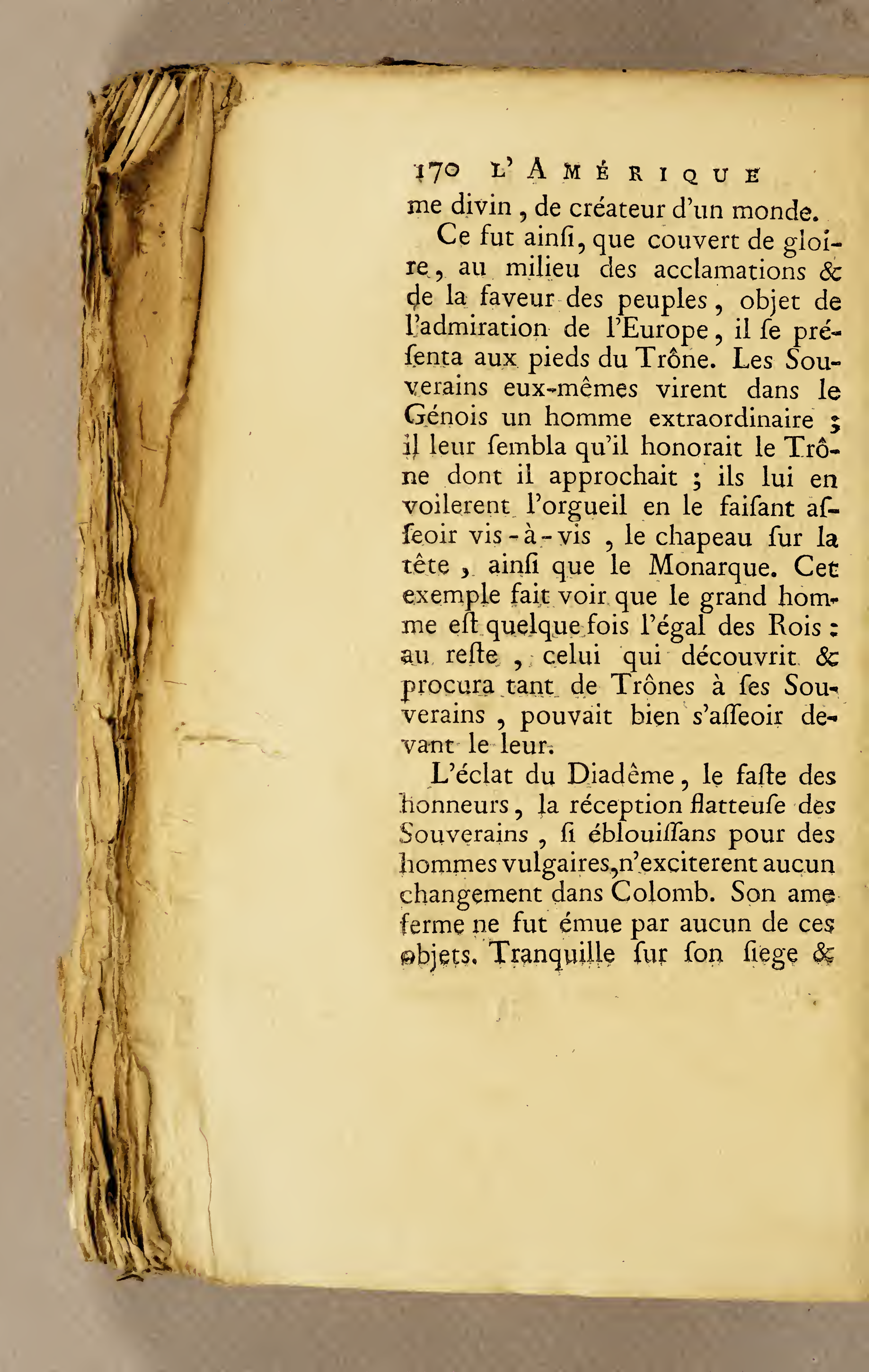


Marin qui amenait avec lui d'un monde inconnu, ſes ſurprenans habitans, des animaux, & des plantes d'une forme ignorée; enfin, qui produiſait des preuves merveilleuſes & multipliées d'un nouveau continent: à cet aſpect convaincant, quelles devaientêtre l'admiration & la ſurpriſe des Eſpagnols, témoins de cet inconcevable événement. La vue du ſpectacle le plus grand qui fût jamais, frapa vivement leurs ames & agrandit leurs idées; dans le feu de la nouveauté, & la chaleur de l'enthouſiaſme, ils embraſſaient tout à la fois, & l'Univers agrandi, & des chimeres encore plus grandes; leur courage & leur génie ſe développa tout à coup comme le monde, & le mouvement d'impulſion qu'ils reçurent dès ce moment vers les conquêtes & les découvertes, fut tel, qu'il dura près d'un ſiecle, & produiſit une foule de Héros.

Les objets que conduiſait Colomb, plus curieux que les trophées des Conquérans, l'éclat de ſes ſuccès, la

grandeur d'une entreprife fi heureufement terminée, fa gloire, un événement fans exemple, les productions & les animaux inconnus, la figure figuliere des hommes qu'il traînait à fa fuite, l'or fi attrayant aux yeux des mortels, & qui depuis fit commettre tant de fcènes d'horreur; (1) un particulier enfin, triomphant d'un monde entier, faifaient de la marche de Colomb un fpectacle dont on ne pouvait fe raffafier; on accourait du fond des Provinces, on l'admirait, on lui témoignait les fentimens de la plus haute vénération; tout retentiffait de fon éloge, on le qualifiait d'hom-

(1) L'exploitation des mines & des fucres, a déja dépeuplé une grande partie de la terre; on en eft actuellement au fecond monde; les habitans de l'autre ont déja difparu. Et de ce fecond, une des trois parties commence à s'épuifer. Nous acquérons chérement?



me divin, de créateur d'un monde.

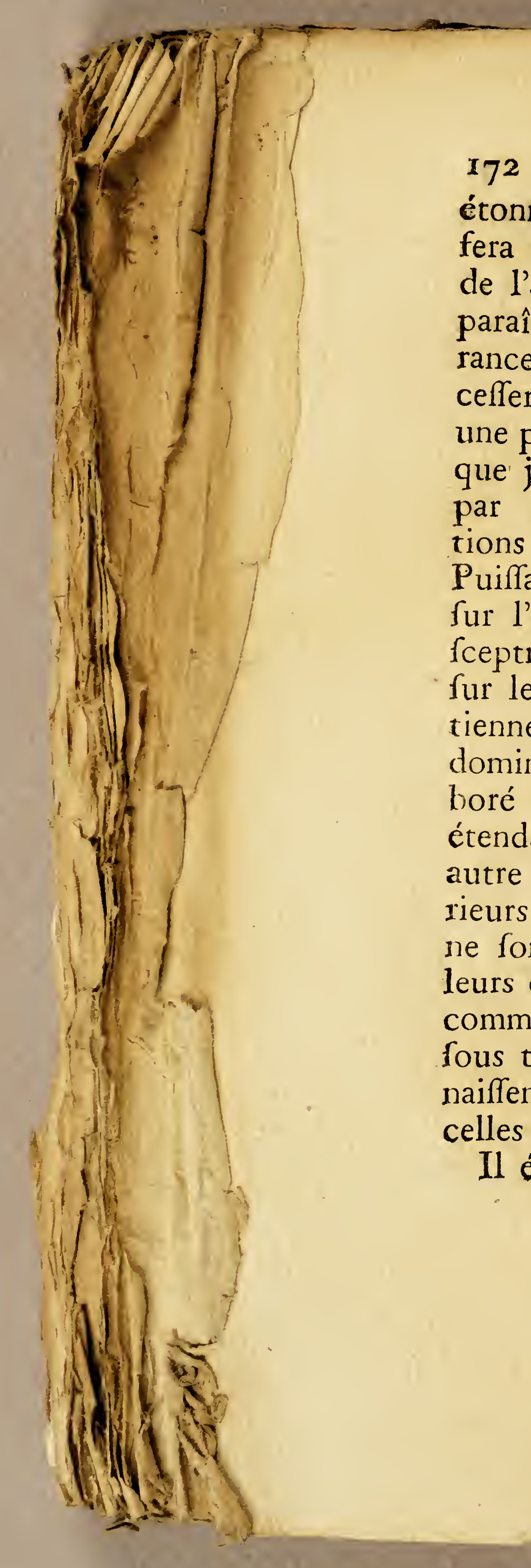
Ce fut ainſi, que couvert de gloire, au milieu des acclamations & de la faveur des peuples, objet de l'admiration de l'Europe, il ſe préſenta aux pieds du Trône. Les Souverains eux-mêmes virent dans le Génois un homme extraordinaire ; il leur ſembla qu'il honorait le Trône dont il approchait ; ils lui en voilerent l'orgueil en le faiſant aſſeoir vis-à-vis, le chapeau ſur la tête, ainſi que le Monarque. Cet exemple fait voir que le grand homme eſt quelquefois l'égal des Rois : au reſte, celui qui découvrit & procura tant de Trônes à ſes Souverains, pouvait bien s'aſſeoir devant le leur.

L'éclat du Diadême, le faſte des honneurs, la réception flatteuſe des Souverains, ſi éblouiſſans pour des hommes vulgaires, n'exciterent aucun changement dans Colomb. Son ame ferme ne fut émue par aucun de ces objets. Tranquille ſur ſon ſiege &

d'une voix aſſurée, il parla ainſi aux Monarques.

Puiſſans Princes qui avez cru juſqu'ici vos vœux comblés par la réunion de tous les Royaumes de l'Ibérie, quelques grandes que ſoient vos vues, la fortune aujourd'hui les laiſſe bien loin derriere elle ; elle fait en votre faveur plus que vous n'oſiez eſpérer ; elle vous donne au delà des ſouhaits ambitieux des plus grands Conquérans ; elle vous met un monde entier entre les mains. Cet or, & ces productions ſont les premiers tributs que cette terre nouvelle vous paye ; & ces hommes ſont l es premiers ſujets qui ayans l'honneur de vous voir, viennent vous préſenter les hommages de leurs pays : ce tribut, & cet hommage que vous recevez du pays où ſe couche le ſoleil, eſt l'événement le plus glorieux, & l'unique qui ſoit encore dans les faſtes de l'Univers.

Quel événement ! nos cœurs en ſont encore émus ; ſa grandeur



étonne la génération préſente, & fera toujours l'objet de la ſurpriſe de l'avenir : un monde vient d'apparaître, & de confondre l'ignorance de tant de ſiecles ; pour faire ceſſer l'erreur des temps, il fallait une preuve auſſi éclatante que celle que je produis devant votre Trône, par ces hommes & ces productions d'un autre Univers. Votre Puiſſance s'étend donc aujourd'hui ſur l'Orient & l'Occident, & votre ſceptre eſt le premier qui s'élevant ſur les deux mondes à la fois, en tienne de vaſtes contrées ſous ſa domination : votre Pavillon eſt arboré ſur des mers nouvelles, vos étendarts ſont deployés ſous un autre Ciel, & vos ordres bien ſupérieurs à ceux des autres Souverains, ne ſont plus renfermés comme les leurs dans un ſeul monde ; ils volent comme les vents ſur toutes les mers, ſous toutes les étoiles, & ne connaiſſent plus d'autres bornes que celles de la terre.

Il était donc réſervé à votre regne

immortel, Princes glorieux, de voir éclore un nouveau monde, de soumettre l'orgueil de l'Océan, de franchir ses vastes espaces, & de réunir par la navigation & le commerce, toutes les parties de la terre : mais puissent ces peuples nouveaux, être aussi heureux sous votre domination, que leur bonté & la simplicité de leurs mœurs semblent le mériter ; & puissais-je m'applaudir un jour d'avoir formé & exécuté le projet de la réunion, de l'ancien avec le nouveau monde, & d'avoir fait le bonheur des deux.

Ainsi parla le Génois ; il fut comblé d'éloges sinceres & affectueux de la part d'Isabelle. Ferdinand, chagrin de devoir tant à un homme ordinaire, mais flatté d'une aussi vaste domination, lui prodigua les applaudissemens & les titres, & le décora des plus hautes dignités, dignités dont son ingratitude le dépouilla depuis, mais que son fils, secondé de son oncle Barthelemi, ce frere célebre de l'Amiral, récla-

ma au Tribunal de la Nation; & la poſtérité apprendra avec plaiſir que ce Tribunal, l'honneur de la Juſtice, condamna le Prince à être juſte & reconnaiſſant, & rétablit dans ſes droits, le ſang des Colomb, ce ſang illuſtre des Héros & des Conquérans, qui ſe mêla avec celui des Rois, (1) & en était digne.

---

(1) Le fils de Colomb épouſa une parente de Ferdinand; & ſa petite fille, la derniere de leur famille, épouſa Don George, Prince de la Maiſon de Bragance.

FIN.

Vu, permis d'imprimer à *Autun*, le 17 *Juillet* 1782. Signé ROUX.

